

Ce jour-là...



8 décembre 1944

Histoire de l'occupation et de la libération
de Lapoutroie - Hachimette

1940-1944

Sommaire

Le mot du maire : 50 ans après, commémorer pourquoi ?	3
Avant-propos	4
L'occupation 1940-1944	5
L'occupation et la germanisation de l'Alsace	6
L'administration civile	7
Les expulsions	9
La vie scolaire et culturelle	13
La vie économique	14
La vie communale	14
Le service du travail obligatoire	16
L'incorporation de force	16
La Libération : 7-8 décembre 1944	21
Contexte général	22
Les combats des Vosges : novembre 1944	25
L'approche : 1-5 décembre 1944	30
La relève : 6 décembre 1944	31
Libération d'Hachimette : 7 décembre 1944	32
Libération de Lapoutroie : 8 décembre 1944	36
L'attaque sur Orbey : 9-15 décembre 1944	42
Premier Noël de paix	49
Poursuite des combats dans la région	50
Un lourd bilan	51
Réorganisation de la vie civile	54
Le drame des « malgré nous »	57
Annexes	63
Principaux noms de famille portés à Lapoutroie et germanisés	64
Liste des personnes expulsés le 16 décembre 1940	65
Familles transplantées en Allemagne	66
Morts de la commune, victimes de la guerre	67
Non rentrés des différents fronts	
Abréviations	70
Bibliographie	71

50 ans après, commémorer, pourquoi ?

Commémorer pour ne pas oublier

Oublier le 8 décembre 1944, jour où Lapoutroie-Hachimette redevenait française.

Oublier l'Alsace meurtrie, abandonnée, annexée, la France partagée, occupée, déchirée.

Commémorer, c'est se recueillir pour reconnaître cette grande solidarité des vivants et des morts avec les générations futures. Nous les vivants, les héritiers, nous nous souvenons des morts, des souffrances, des angoisses de ces femmes et de ces hommes broyés, anéantis, blessés dans leur chair, dans leur humanité par d'autres hommes mais pour d'autres hommes, pour la justice, la paix, la liberté, la dignité.

Ils s'appelaient De Gaulle, De Lattre, Leclerc, Juin, Brossolette, Moulin, les grands, les phares, les statues. Ils s'appelaient aussi Dupont, Durand, Mac, Mohammed, les petits, les humbles, les obscurs.

Commémorer, c'est s'arrêter pour ouvrir ses yeux, son esprit et son cœur aux misères d'hier et aux difficultés et défis d'aujourd'hui.

Commémorer, c'est comprendre que les choses ne seront plus jamais comme avant.

Commémorer, c'est se préparer à changer, à se réformer, c'est faire face aux dangers et menaces des temps présents, c'est surmonter ses peurs.

Commémorer, c'est recevoir, accueillir et transmettre le message de ces femmes et de ces hommes-là, d'Alsace, de France, d'Europe, de l'humanité.

Ils nous parlent de courage, de volonté, d'humilité, de solidarité, de tolérance, de foi, d'espérance, de charité, de l'homme, de la vie, de Dieu, de l'éternité. Ils redonnent sens et force à tous ces mots démodés, oubliés, galvaudés, banalisés.

Tel est, à mes yeux, le sens profond de ces souvenirs, de ces expositions, de ces gerbes, de ces musiques, de ces uniformes, de ces hymnes, et de ces drapeaux.

Souvenons-nous, inspirons-nous, ressaisissons-nous !

Votre maire
Hubert Haenel

Avant propos

C'est un exercice difficile que de parler de la guerre quand on ne l'a pas connue. Il faut chercher, comprendre et surtout imaginer ce que furent ces moments, ces événements là. Qui mieux que les acteurs de la guerre pourraient en parler ? Pourquoi alors avoir cherché à le faire à travers ce bulletin municipal ?

Eh bien, pour deux raisons essentielles et très simples.

Au début de l'année 94, M. le Sénateur-maire évoque devant le conseil municipal le cinquantième anniversaire de la libération. Il n'est alors pas question de réaliser et de diffuser un bulletin municipal relatant les faits de guerre. On évoque simplement des cérémonies et une exposition.

Peu après, l'actualité braque ses feux sur une ville de Norvège : Lillehammer, où se déroulent les jeux olympiques d'hiver, ce qui, apparemment n'a rien à voir avec la libération de Lapoutroie. Mon fils, passionné de sport, ne manque pas une retransmission. Au cours d'une conversation qu'il a, à ce moment là, avec mon père, donc son grand-père, il lui parle de ce qu'il a vu à la télévision. Et mon père lui raconte qu'il connaît Lillehammer, puisque c'est là qu'il a fait ses classes dans l'armée allemande. Il lui raconte ainsi ce qu'il a vécu durant cette partie de sa vie où il a connu la guerre. Quelques temps après, sans doute le temps que tout cela soit bien assimilé, mon fils me pose cette question : « Mais alors, Papy tenait avec les allemands ? ». Certes non, son papy ne tenait pas avec les allemands, lui qui en 1941, âgé de 16 ans a planté un drapeau tricolore à la cime d'un sapin dans la forêt. Ce drapeau restera là, visible de partout, durant plus d'un mois. Il ira ensuite le rechercher, le cachera sous un rocher et ne le ramènera définitivement chez lui que quelques années plus tard, à son retour de la guerre. Comme sa mère qui écoutait radio Londres en cachette, comme la majorité des alsaciens, il n'aimait pas les allemands. Voilà ce que la génération de nos enfants risque de retenir de cette partie de l'histoire de l'Alsace. Je me suis dit alors qu'il n'était pas possible de laisser croire pareilles choses à nos enfants. Le jour viendra où les témoins de cette époque auront disparu, il ne faut pas que ce jour là tout s'efface et tout s'oublie car ce serait sans doute la porte ouverte à toutes les interprétations. Ceux qui ont connu cette époque, ceux qui ont souffert, ceux qui sont morts méritent qu'on s'en souvienne. Pour nos enfants, l'Estonie, la Lituanie, sont des équipes de football, des noms qui évoquent la joie, la fête, le plaisir, la liberté, pour nos parents, ces mêmes noms évoquent la guerre, la souffrance, la douleur, les privations. Il m'a semblé qu'il appartenait à notre génération de transmettre le témoignage, afin que ces événements ne sombrent pas dans l'oubli.

La deuxième raison est tout aussi simple. Lorsque nos enfants voient des images de guerre à la télévision, ou entendent des histoires, ils n'identifient pas les acteurs. Pour eux, les soldats, les civils sont des formes impersonnelles. Il n'existe aucune relation entre ce qu'ils voient ou lisent et les personnes qui vivent autour d'eux. C'est pourquoi, il a semblé intéressant de leur rappeler que les gens qui ont connu ces événements, sont leurs grands parents, ou ceux dont ils partagent la vie, les activités, les passions. Il ne s'agit pas de gens issus d'un autre monde, mais de ceux qui sont autour d'eux, qu'ils côtoient tous les jours, ceux qu'ils croisent dans la rue.

L'occasion de ce cinquantenaire méritait d'être saisie pour rappeler tous ces faits, car il s'agit d'un moment unique dans la vie d'une communauté. J'ai alors entrepris, avec d'autres, de rencontrer les témoins de cette page d'histoire. Pas tous certes, car c'est là une quantité de travail trop importante, mais ceux dont l'histoire pouvait symboliser celle que beaucoup d'autres ont connue. L'histoire d'un lapoutroyen n'est pas vraiment différente de l'histoire des autres lapoutroyens, dans la même situation, ni même différente de celle des autres alsaciens. C'est pourquoi, les noms, ne sont finalement pas très importants, ceci bien entendu sans ôter le moindre mérite à quiconque. J'ai rencontré des gens qui, avec une extrême gentillesse ont accepté d'apporter leur témoignage et de raconter leur histoire. Dans leurs propos, pas de haine ni de rancœur, la sérénité de l'âge, le poids du temps ont peu à peu atténué les souffrances et cicatrisé les blessures. Il ne reste que les souvenirs, les images, aussi effroyables furent-elles, racontées avec pudeur, modestie, discrétion et parfois avec beaucoup d'émotion. Parfois la gêne aussi, celle qui force le respect et l'admiration. Et pourtant toujours le même souci, celui de raconter ce que fut cette époque, afin que nul n'oublie, afin surtout que les jeunes générations n'aient pas à connaître des moments pareils. L'évocation de leur drame a réveillé au plus profond d'eux-mêmes des souvenirs qu'ils avaient mis des années à enfouir sous le manteau de l'oubli, des souvenirs dont ils ne parlent jamais, des actes dont ils ne se vantent pas, ressurgis du fond de leur mémoire. Ils ont pourtant accepté de parler et en prenant congé, ils vous remercient d'avoir bien voulu vous intéresser à eux, de leur avoir permis de dire simplement ce qu'ils ont vu, afin que les générations à venir sachent. Les vers de la chanson, en parlant d'eux, diraient : « *Ce sont des gens sans importance avec lesquels on est si bien et sans lesquels on ne serait rien* ».

Ce bulletin veut rendre hommage à tous ces gens, à tous ceux qui ont connu cette période, qui vivent au milieu de nous sans rien dire, à tous ceux qui ne sont plus jamais revenus pour raconter leurs souvenirs...

J.M.M.

L'occupation 1940-1944

La seconde guerre mondiale a été une épreuve particulièrement dramatique pour l'Alsace, plus encore que pour l'ensemble du pays.

Profondément marquée par quatre années de guerre, l'Alsace sera davantage encore meurtrie par quatre années d'occupation au cours desquelles tout sera mis en oeuvre, parfois brutalement, pour en faire une terre allemande.

Lapoutroie n'échappera pas à cette cruelle destinée.

L'occupation et la germanisation de l'Alsace

La mobilisation générale est décrétée à Lapoutroie le 22 août 1939. Tous les mobilisés ont rejoint leurs unités sans incident lors de la déclaration de guerre. Six véhicules motorisés et une vingtaine de chevaux ont été réquisitionnés. La commune n'a pas été évacuée contrairement à beaucoup d'autres. En effet, l'état major français, s'attendant à une attaque allemande le long de la ligne Maginot, avait décidé d'évacuer tous les villages du bord du Rhin, ainsi que Strasbourg. Dès les premiers jours de septembre 1939, près d'un tiers de la population alsacienne, soit 231 communes représentant 432 000 personnes, résidant dans la zone frontalière et à Strasbourg avaient été évacuées, principalement dans le sud-ouest.

Au contraire, Lapoutroie servira de refuge à 401 personnes, principalement en provenance d'Artzenheim, Grussenheim et Horbourg, ainsi qu'une vingtaine de communes du Ried et de Strasbourg. Beaucoup continueront leur exode vers Périgueux et Limoges. Le couvre-feu sera scrupuleusement respecté durant la drôle de guerre. Après la bataille de France en mai-juin 1940, les troupes françaises, principalement celles stationnées sur la ligne Maginot le long du Rhin, ont commencé à refluer vers la Lorraine durant la semaine qui précédera les 17 et 18 juin 1940, date à laquelle le mouvement sera terminé. Il y aura, parmi les unités, des éléments du 42^e régiment d'infanterie de forteresse, stationné dans les ouvrages de la ligne Maginot aux environs de Neuf-Brisach. La musique du régiment déposera à Lapoutroie tous ses instruments et partitions.

Beaucoup disparaîtront durant la guerre, mais une partie servira au redémarrage de la société de musique en 1947.

Les premières patrouilles allemandes sont arrivées à Lapoutroie le 18 juin 1940 aux environs de 21 heures, suivies progressivement par des troupes plus importantes. Seuls quelques accrochages ont eu lieu à la sortie du village vers Le Bonhomme, où les français tentaient de retarder l'avance ennemie par des escarmouches. C'est là, aux environs du lieu-dit « La Scierie » que vers 22 heures l'aspirant Cholet trouvera la mort à la tête de sa patrouille qui comprenait entre autres les soldats Delettre et Dumois.

C'est peut-être à cette occasion également qu'est tombé le capitaine Fritz Miessner, commandant un



Paul Antoine soldat au 42^e régiment d'infanterie de forteresse à Neuf-Brisach en 1940

détachement du 218^e régiment d'artillerie de campagne (II. Feld Art. Rgt n° 218). Originaire de Wilhelmshaven, il a été tué le 19 juin 1940, au Bonhomme. Sa tombe est aujourd'hui encore au cimetière militaire de Lapoutroie.

À l'arrivée des troupes à Lapoutroie, seuls quelques incidents mineurs seront à signaler avec la population locale, qui n'engendreront aucune arrestation ni exécution. Chez les habitants, la stupeur et la tristesse dominaient. Certains, pris de peur, ont fui dans la montagne. Le village était quasiment désert. Les troupes allemandes chantaient fièrement « Wir fahren gegen England » (nous allons en Angleterre).

Les premières troupes exigèrent du maire Monsieur Raffner la livraison urgente de vin, de bétail et de matériels. Huit jours après, les prisonniers français ont commencé à passer, en provenance du col du Bonhomme. 5 000 d'entre eux sont passés en une dizaine de jours, soutenus et ravitaillés par la population, ce dont les troupes allemandes ont pris rapidement ombrage. Des arrestations ont eu lieu à ce moment-là.

Après la capitulation de la France, l'armée allemande, qui n'avait pas joué un grand rôle d'occupation militaire, a cédé sa place à l'administration allemande. Le secteur servira encore de cadre aux manœuvres destinées à aguerrir les troupes et à les entraîner dans la neige et le froid.

Cinq lapoutroyens seront tués durant la campagne de France (cf. annexe 4), les autres seront faits prisonniers puis libérés à partir de fin juin jusqu'à la mi-juillet 1940. Sur les 300 lapoutroyens de 20 à 48 ans mobilisés en 1939, une centaine reviendront au village. Certains passeront en zone libre et connaîtront des sorts divers.

André Claudepierre, par exemple, s'installe aux environs de Toulouse, après avoir fait partie des troupes françaises en Tunisie. Après le débarquement, il s'engage dans la 1^{re} armée française au sein du bataillon d'alsaciens et lorrains. C'est à ce titre qu'il participe à la libération de l'Alsace et notamment aux combats de la poche de Colmar. Il rentre à Lapoutroie après l'armistice.

Son ami Pierre Jeandon ne connaîtra pas la joie de rentrer. Après la campagne de France, il s'établit à Vieux-Moulin, un village près de Senones (Vosges). Après le débarquement de Normandie, tous les hommes de Vieux-Moulin, arrêtés comme otages, seront déportés à Dachau. Pierre Jeandon, ainsi que la plupart de ses compagnons, y trouvera la mort.

L'administration civile

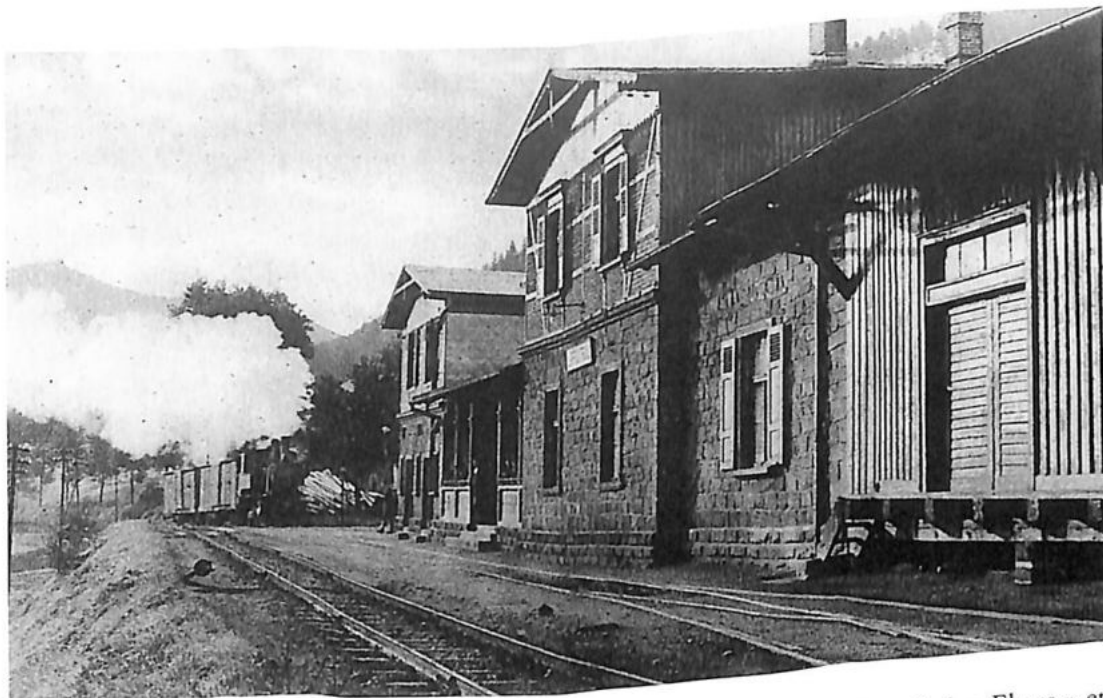
Le 22 juin 1940, la délégation française, conduite par le général Hunzinger signe l'armistice à Rethondes. Le texte, qui précise de manière générale le sort de la France vaincue ne fait aucune mention du sort de l'Alsace-Lorraine. En théorie, on pensait côté français que les deux provinces resteraient sous la souveraineté française tout en subissant, comme le reste de la zone occupée, les rigueurs de la présence allemande.

Or, pour les autorités allemandes, si aucune mention n'est faite du destin de l'Alsace-Lorraine dans le texte de l'armistice, c'est qu'il est normal et logique que ces régions, perdues à l'issue du premier conflit mondial, rentrent à nouveau dans la souveraineté du Reich. Avant même l'issue des combats de 1940, Hitler s'était penché sur l'avenir de cette partie de la France et sur la manière de la réintégrer à l'Allemagne. Sa décision est radicale. Après avoir étudié plusieurs solutions, il décide de rattacher purement et simplement l'Alsace au Reich en l'incorporant au Pays de Bade et en procédant durant dix ans à une politique de germanisation à outrance afin d'effacer totalement les traces de la présence française. Pour cela, dès le 18 juin 1940, le Gauleiter de Bade, Wagner, prend les choses en main.

Les poteaux frontières sont tout d'abord repoussés sur les anciennes limites de 1871. Les préfets et sous-préfets, ainsi que les évêques de Metz et Strasbourg sont expulsés. Tous les fonctionnaires sont contraints au départ, les lignes ferroviaires sont rattachées au réseau allemand, tout comme les services postaux.

Dès le 7 août 1940, plusieurs décrets fixent le nouveau statut administratif de l'Alsace. Le texte définitif sera promulgué le 18 octobre 1940.

À la différence de 1871, la Lorraine est cette fois séparée de l'Alsace, le département de la Moselle étant rattaché au Palatinat et à la Sarre. Les deux départements alsaciens sont rattachés



*Gare terminus à
Lapoutroie
en 1940*

au Pays de Bade. Ce nouvel ensemble, à cheval sur le Rhin, forme le « Gau Baden-Elsass » et est placé sous l'autorité du Gauleiter Robert Wagner. La capitale en est Strasbourg. À la fin de l'été 1940, la seconde phase est en application, malgré les protestations du gouvernement français, la politique de germanisation commence à être appliquée en Alsace. Dans un premier temps, les allemands vont tenter d'utiliser la manière « douce ». Pour cela, d'innombrables fonctionnaires, venus principalement de Stuttgart, Duisbourg et Karlsruhe arrivent en Alsace. Il sera également question au début de la guerre de transplantation de population, mais cette mesure ne sera jamais appliquée, bien que servant souvent de moyen de chantage.

À Lapoutroie, les allemands installent un certain nombre de fonctionnaires, parmi lesquels Victor Kutschera, chef de la gendarmerie, qui restera toute la durée de la guerre. Tous les enseignants en place sont remplacés par des enseignants allemands qui en général adhèrent à l'idéologie nazie et qui ont pour mission de l'enseigner aux enfants. D'autres encore, gendarmes et douaniers s'installent. Tous ces fonctionnaires sont également chargés de propager l'idéologie nazie, ce que beaucoup feront avec conviction.

Afin de gagner l'adhésion des alsaciens, les allemands n'hésitent pas à prendre, dans un premier temps, des mesures qui semblent plutôt favorables. Ainsi, après l'armistice, ils entreprennent la réparation des dommages de guerre. Mieux encore, les autorités allemandes décident du retour dans leurs foyers des prisonniers de guerre alsaciens et favorisent la rentrée au pays des réfugiés. Ils se livrent à une propagande anti-française : pose d'affiches, interdiction de parler français et patois, épuration des bibliothèques, défense de porter le béret... Tous les noms français sont germanisés, Lapoutroie redevient Schnierlach, la place de la mairie est baptisée Adolf Hitler Platz.

L'interdiction de parler la langue française ou le patois constituait pour les lapoutroyens une mesure très sévère, car ils n'en parlaient pas d'autre, et surtout pas l'allemand. Ils montreront les plus vives réserves dans l'application de cette mesure car c'était pour eux une manière de résister et de s'opposer aux autorités allemandes. Bravant l'interdiction, ils continueront à parler français ou patois, ce qui pouvait entraîner des punitions très sévères.

C'est ce qui est arrivé à Mme Muller, actuellement membre du conseil municipal. Un jour qu'elle se rend à l'école à Colmar, elle est surprise à parler français dans le train. Interrogée, elle s'en sortira en faisant croire aux gendarmes que ses camarades ne comprenaient pas l'allemand. Plus tard, lorsqu'elle sera, avec d'autres, enrôlée dans les mouvements de jeunesse, elle parlera plus volontiers le patois, plutôt que l'allemand ou le français. Beaucoup d'autres seront dans le même cas. Mme Jôle ne s'est jamais résignée à parler l'allemand. Bien que connaissant les risques qu'elle encourait, non seulement elle continuait à parler français en allant à son travail à l'usine, mais elle ne se gênait pas pour traiter à haute voix les allemands de boches.

À partir de 1942, 87 noms à consonance française seront germanisés selon les indications officielles. Parmi les plus répandus, on peut retenir Petitdemange qui devient Pettmunsch, Petermann ou Klein, Deparis devient Deber ou Dauber, Claudepierre devient Cladpeter, Pierrelvein se transforme en Peterwelz, Didierjean devient Diderhans, Perrin se transforme en Perring, Demangeat en Demansch, Conreau en Conrad... (voir annexe 1)

La statue de Jeanne d'Arc sur le monument aux morts est enlevée, de même que celle de l'église. Elles ne seront pas détruites mais cachées, l'une au dépôt des pompiers par les soins des autorités

*Rue Courbe
en 1940
aujourd'hui, rue
du 2^e tabor
marocain*



communales, l'autre par les soins du curé.

Les noms du monument aux morts sont effacés, de même que les inscriptions relatant la vie de Sainte-Odile à l'église. Les tableaux de la mairie montrant Lapoutroie par le passé et comportant des inscriptions françaises sont enlevés. Les drapeaux et emblèmes français doivent être déposés à la mairie, aussi bien ceux appartenant aux particuliers qu'aux sociétés. Aucun drapeau cependant n'y sera déposé. Ceux de la mairie et des sociétés seront cachés par Séraphin Michel dans des tuyaux de poêle dans le plancher du grenier de la mairie. Celui du cercle catholique Saint-Louis sera caché au presbytère parmi les effets ecclésiastiques, et celui de la gendarmerie sera caché par Paul Minoux durant toute la guerre dans son logement. Malgré les recherches et enquêtes des allemands, aucun ne sera trouvé.

Pourtant, à la suite d'une maladresse, les allemands suspecteront le curé. En 1942, trois hommes se rendent au presbytère et le fouillent de fond en comble, à l'exception d'un tiroir d'une des commodes. Constatant en l'ouvrant qu'il ressemblait aux autres qui ne contenaient que des habits liturgiques (surplis, aubes...), les allemands renoncent à fouiller davantage et s'en vont. C'était précisément celui où le drapeau était caché...

Les couronnes de fleurs et de perles du cimetière doivent disparaître, de même que les enseignes françaises des magasins.

La germanisation touche également les secteurs juridiques et économiques. La législation allemande est introduite tandis que le code civil français est aboli et remplacé par les codes de justice allemands. Les entreprises sont rattachées au système économique allemand. Certaines sont pillées, mises sous séquestre ou noyautées.

Les expulsions

Dès 1940, de grandes expulsions sont organisées afin de vider l'Alsace de tous les éléments jugés « irrécupérables ». 40 000 alsaciens, à qui l'on reproche essentiellement d'être juifs, handicapés ou d'avoir montré de façon trop visible des sentiments pro-français, prendront le chemin de l'exil. Le 16 décembre 1940, 108 personnes de Lapoutroie seront expulsées (voir liste en

annexe 2). Les allemands leur reprochent essentiellement leur ascendance française, des signes extérieurs de dégénérescence ou d'asocialité ou des marques de patriotisme trop prononcées. Les allemands ont minutieusement préparé l'opération. Bien avant cette date, ils avaient obtenu de la mairie des listes de noms de gens du village, arrachées aux autorités sous la pression et sous des prétextes quelconques : recensement des anciens militaires français, veuves de guerre, handicapés, inscriptions de jeunes dans la vie « associative » etc. Le 16 décembre, dès 8 heures du matin, empêchant le personnel de la mairie de sortir pour éviter de prévenir la population, les allemands investissent le village, garant sur la place de la mairie deux grands camions verts de sinistre mémoire. Deux par deux, les gendarmes allemands frappent aux portes, enjoignant aux familles de rassembler immédiatement leurs affaires, 30 kg de bagages et 2 500 francs par personne, le reste est confisqué. Des familles de 7 enfants figurent parmi les expulsés. Malgré les très grands efforts des autorités municipales, seules quelques très rares personnes parmi celles prévenues parviendront à échapper à cette rafle. À 15 heures, tout est terminé. Après avoir été rassemblés au centre de tri de Cernay, elles seront évacuées vers le sud-ouest. À la libération, 21 personnes resteront dans cette région, les autres regagneront Lapoutroie.



Centre de vacances « les Tilleuls » à Huos (Haute-Garonne) où une partie des expulsés a été hébergée

Ce 16 décembre 1940 a marqué à tout jamais les mémoires de celles et de ceux qui ont vécu cette terrible journée. C'est le cas de Mme Clémentine Coret, alors âgée de 17 ans, qui a été expulsée avec toute sa famille parce que ses parents avaient un enfant handicapé. Le matin du 16 décembre, un soldat allemand est entré chez eux, leur donnant l'ordre de partir immédiatement, ne leur laissant que le temps de préparer un minimum de bagages. Il ne quittait pas le père d'une semelle, de peur qu'il ne prenne la fuite. Ce dernier s'est alors planté devant le soldat et lui a expliqué qu'il trouvait son attitude particulièrement indigne vis-à-vis d'un ancien soldat qui avait servi le Reich de Bismarck durant 7 ans, de 1911 à 1918, et qui avait combattu dans l'armée allemande. Ému sans doute, le soldat lui permit de vendre auprès des voisins, quelques produits, une vache, du sucre et un vélo, afin de se procurer un peu d'argent à emporter. Il en ira de même pour Jacqueline Bertrand, âgée elle de 13 ans, expulsée avec ses parents. Son père avait déserté l'armée allemande et s'était engagé volontairement dans l'armée française au

cours de la première guerre mondiale. Le motif était suffisant. Ce matin là, Jacqueline était à l'école, prévenue en cachette par une voisine qui est venue la chercher, devant le refus des autorités allemandes. Chacun a droit à 30 kg de bagages, 30 frs par enfant et 100 frs par adulte. Paul Wittmann, a été expulsé parce que son grand-père était né à Épinal. Au moment où arrivent les gendarmes allemands, il est sur le point de se rendre à l'enterrement d'Henri Schirra. Il n'en aura pas la possibilité, de même que la veuve n'aura pas la possibilité de se rendre au cimetière.



*Henri Ancel
occupé aux
travaux agricoles
à Ardiège en
Haute-Garonne
fin 1943*

À midi, les camions les emmènent, au moment où sonne l'Angelus au clocher du village. Beaucoup pensent alors que c'est la dernière fois qu'ils entendent sonner les cloches de Lapoutroie, car à ce moment là tous ignorent le motif de leur arrestation et surtout le sort qui leur est réservé.

De Lapoutroie, les familles sont amenées à Cernay où elles retrouvent celles venant d'autres villages. Trois jours plus tard, elles embarquent dans des trains en direction du sud. Elles ne seront provisoirement soulagées que lorsque le train passera la ligne de démarcation. Parties le mercredi de Cernay, elles arriveront en Haute-Garonne le vendredi. Beaucoup se retrouveront à Huos, d'autres à Saint-Bertrand de Commainge, où ils exerceront, pour la plupart, des métiers d'ouvriers agricoles, de forestiers, ou de

charbonniers, etc. Mme Coret a fait le récit de son aventure. Le texte qu'elle a écrit sera lu tous les 16 décembre aux enfants des écoles :

La guerre 1939-1945 - Coret Clémentine

« Maman et toute sa famille a été expulsée le 16 décembre 1940 par les allemands. La Gestapo armée est venue nous chercher, ne nous laissant prendre qu'un petit colis, le soldat nous suivait partout dans la maison de peur qu'on s'évade. Puis il nous emmena sur la place du village, là il y avait déjà beaucoup d'autres familles qui pleuraient. Après quelques interrogatoires, les allemands nous firent monter sur des camions et nous conduisirent à Cernay, où nous avons couché sur la paille deux nuits comme des bêtes et gardés minutieusement toujours par des soldats armés. De là, ils ne savaient guère vers quel pays nous diriger, on croyait être amenés en Allemagne, mais quelle fut notre joie quand nous apprîmes que nous partions pour la France libre. Nous prîmes le train direction Macon qui était la ligne de démarcation. Une station avant cette ville, les soldats allemands nous quittèrent, car dans chaque wagon ils étaient deux pour nous garder sévèrement. Aussitôt que le train eut démarré tous les expulsés entonnèrent la Marseillaise en pleurant. Arrivés à Macon, quel fut notre étonnement, il y avait un détachement de la musique militaire qui nous attendait et qui se mit également à jouer la Marseillaise. De là, ils nous conduisirent en Haute-Garonne où il fallut attendre 4 ans et demi la libération de notre Alsace avant de pouvoir revenir dans notre cher pays natal. Triste souvenir, pourvu que cela ne se répète plus ».

Le 11 octobre 1943, puis le 13 décembre de la même année, quatre familles, soit 11 personnes, seront transplantées à Bad-Schwarzbach en Silésie, Lager III. Elles devaient travailler dans les usines d'armement ou à l'entretien et la cuisine du camp. Toutes rentreront à Lapoutroie après la guerre (voir liste en annexe 3).

L'organisation du parti national socialiste : les moyens de la germanisation

Il existera dans la commune, comme partout ailleurs en Alsace, plusieurs groupes qui représenteront le parti. Il y aura l'« Elsässicher Hilfsdienst » (Secours Alsacien), à partir de juillet

1940. Organisation d'aide sociale et de propagande, elle ne comptera qu'une dizaine de membres et s'occupera des intérêts alsaciens comme le rapatriement des prisonniers.

L'« Opferring » (Cercle de l'Offrande), fondé en juillet 1940, comptera jusqu'à 325 membres. C'était l'antichambre du parti ; l'adhésion, sans être obligatoire, était largement forcée par les allemands à l'aide de chantage et menaces d'arrestation ou d'expulsion.

« DAF : Deutscher Arbeitsfront » (Front des Ouvriers Allemands), ce devait être un genre de syndicat, mais il a été utilisé plutôt pour surveiller les ouvriers. Il en sera de même pour les agriculteurs.

« NSDAP : National Sozialistischer Arbeiter Partei » c'était le Parti lui-même auquel les alsaciens furent admis à partir de 1941. La situation de certaines personnes en faisait des membres de droit (ex : veuves de guerre, incorporés de force...) 27 personnes seront inscrites pour toute la durée de la guerre.

« HJ et BDM : Hitler Jugend et Bund Deutsche Mädel », Formations de jeunesse auxquelles, après de nombreuses pressions et menaces, ont adhéré une soixantaine de jeunes. Fondées en 1942, elles deviendront même obligatoires. Leur objectif était, sous couvert de sport, d'inculquer aux jeunes à partir de 8 ans l'esprit allemand. Les filles pouvaient en être dispensées en s'engageant dans la Croix Rouge.

« S.A. : Sturm Abteilung », une vingtaine de membres seront recrutés sur place sous la pression allemande.

« NSKK : National Sozialistischer Kraftfahrer Korps », comprendra cinq membres, propriétaires de véhicules, chargés d'assurer les déplacements des dignitaires du parti.

« NSF : National Sozialistische Freundschaft » : une cinquantaine de femmes furent contraintes d'y entrer. Il était surtout fait appel à elles pour les différentes quêtes et collectes. Les fonctionnaires allemands en poste : instituteurs, gendarmes, douaniers, assuraient l'encadrement des groupes.

Il y aura, par leur intermédiaire, tout au long de l'année, de nombreuses réunions de propagande, auxquelles les membres de ces différentes sections étaient tenus de participer.

Il existait également une organisation des œuvres sociales qui administrait entre autre la Croix Rouge. Cette organisation s'occupait tout au long de l'année de recueillir des fonds, qui étaient transformés en bon d'achat pour les nécessiteux de la commune. L'une de ces quêtes était nominative et bien entendu rapportait le plus. La répartition des bons d'achat qui permettaient de trouver des denrées alimentaires, vêtements, articles de chauffage, était laissée à l'appréciation des autorités communales. C'est ainsi que les sœurs de Ribeauvillé, expulsées par les allemands et réfugiées au Bonhomme, ont été secourues durant toute la durée de la guerre.

Tout au long de la guerre, les actes montrant la fidélité à la France vexeront les allemands : fleurissement clandestin des tombes de soldats français à l'occasion du 14 juillet, sabotage de



*Irène Muller en
uniforme
d'infirmière
allemand*



*Entrée du village durant l'occupation, un
jour de pavois*

véhicules, en particulier de motos, non-respect des règles, boycottage des cours d'allemand, passage de prisonniers évadés, diffusion clandestine de tracts...

On peut également citer l'exemple de ce père de famille, convoqué chez les allemands avec sa famille. Il habillera ses enfants l'un en bleu, l'autre en blanc et le troisième en rouge...

Les autorités allemandes ont également entrepris de dissoudre les associations existantes, comme le « Cercle Saint-Louis » et le « Cercle Sainte-Jeanne d'Arc ».

Ils ont toutefois montré beaucoup plus de sollicitude vis-à-vis de la Société de Musique, qu'ils auraient bien aimé conserver, afin de s'en attacher le concours lors de leurs manifestations. Les responsables de la société ont caché les instruments et, arguant de faux prétextes, l'ont dissoute pour la durée de la guerre.

La population pouvait acquérir, à sa demande, la nationalité allemande. Celle-ci était obligatoire pour les prisonniers de guerre ou les veuves qui voulaient toucher leur pension; certains incorporés de force l'obtiendront également. Au total cela représente 42 personnes alors qu'il y aura 132 enrôlés de force.

Dans leur œuvre de germanisation, les allemands organisaient régulièrement des réunions politiques. La participation était quasi obligatoire mais ne présentait aucun intérêt pour le public qui ne comprenait pas l'allemand. Les sujets traités par les orateurs allemands concernaient la grandeur du Führer et de son œuvre, les raisons d'appartenir au grand Reich, etc.

La vie scolaire, culturelle et économique

En 1939, il y avait 4 classes à Lapoutroie : deux pour les garçons, assurées par deux instituteurs, deux pour les filles assurées par deux sœurs de Ribeauvillé. À cela s'ajouraient 5 autres classes mixtes : deux à Hachimette assurées par un instituteur et une institutrice, une à Ribeaugoutte et une autre à La Goutte-Mérelles, assurées chacune par un instituteur, ainsi qu'une au Grand-Trait assurée par une institutrice.

À partir de 1940, les classes de Lapoutroie seront fusionnées en une école mixte et le nombre d'enseignants ramené de 4 à 3. Monsieur Maurer, le directeur, restera en place après avoir été obligé de passer quelques stages de réadaptation. Deux institutrices allemandes lui seront adjointes pour remplacer le directeur adjoint, qui a rejoint l'armée française et qui est resté en zone libre, ainsi que les sœurs qui durent quitter Lapoutroie.

À partir de 1940, les enseignants suivants vont se succéder à Lapoutroie : Flügel, originaire de Bergheim, farouche partisan des théories nazies. Schwarz, venu du Pays de Bade, s'occupait de l'organisation cantonale de l'école. Rudolf Elisabeth de Weinheim, en poste à Lapoutroie, était une hitlérienne convaincue. Allgeier Léopold, de Bade, en poste à Hachimette, était opposé aux théories nazies. Hetz Otto, de Bade, instituteur aux Mérelles. Dufner Siegfried, de Rotenfels (Bade) instituteur à Ribeaugoutte. Freysing Elisabeth, de Fribourg, institutrice à Lapoutroie, jugée fanatique. Vogel Mathilde, de Mannheim, en poste à Hachimette. Weiss German, de Bade, instituteur aux Mérelles, soupçonné d'être membre de la Gestapo. Bloedt Alfred, de Bade, en poste au Grand-Trait. Schlindwein Ernst, de Bade, en poste à Lapoutroie. Robbens Hilde, de Bade, en poste à Lapoutroie. Kuntzle Ilse de Karlsruhe pour l'enseignement des adultes.

Les horaires de classe seront réduits de moitié : 12 heures par semaine pour les enfants de 6 à 10 ans et 18 heures pour ceux de 10 à 14 ans. Les enfants fréquentaient l'école chaque jour, sauf le dimanche.

Dans les écarts tous les enseignants ont été remplacés par des enseignants allemands. À Lapoutroie et pour tout le canton sera instituée la « Berufsschule » destinée à l'enseignement agricole et ménager pour les jeunes de 15-16 ans. Les cours se dérouleront dans une ancienne auberge transformée à cet effet. À cela il faut ajouter les cours du soir pour enseigner l'allemand aux adultes, dans ce qu'ils appelaient le « Patoisgebiet ». Dans toutes les salles le portrait d'Adolf Hitler a remplacé la croix, la prière sera interdite et l'enseignement religieux confié exclusivement au clergé. L'éducation physique devient une discipline sacrée au même titre que l'aéromodélisme et la botanique. L'enseignement proprement dit importait peu. Les enfants étaient souvent mis à contribution pour des collectes de vêtements ou le ramassage de feuilles ou

fleurs en vue de la préparation de tisanes et médicaments. Chaque école était dotée du même matériel scientifique sophistiqué (électricité, optique) qui ne fut jamais utilisé. Elles disposaient toutes des mêmes manuels scolaires. Les bibliothèques ont été abondamment garnies. Après avoir épuré celles existantes, les allemands en ont aménagé une contenant environ 300 volumes, dont la moitié consacrée au Reich et à Hitler, l'autre à la technique, la nature, la vie des bêtes. Deux fois par semaine, un système de prêt fonctionnait dans le local de la caisse d'épargne. La garderie d'enfants continuera également à fonctionner.

Les enfants de l'école étaient souvent mobilisés. Jacques Henry qui sera plus tard directeur de l'hôpital, se souvient d'un fait très précis. Il n'a que 11 ans lorsque, avec les autres élèves de sa classe, il se rend à la mairie pour une audition de chant devant le Kreisleiter. Remarqué parmi ses camarades, il est envoyé 8 jours à Thannenkirch où il doit chanter seul devant le même Kreisleiter. Malheureusement, il éclatera en sanglot, sans doute impressionné par cet officier. À partir de là, tout le monde l'a laissé tranquille. Il passait ses journées à regarder passer les vagues d'avions qui allaient bombarder l'Allemagne et à se sauver dans la forêt pour manger des myrtilles. Cet été était si chaud que le goudron fondait sur la route.

Les religieuses durent quitter leur poste et se réfugièrent au Bonhomme. En 1943, il fut interdit à sœur Victor, supérieure de l'hôpital, de soigner les malades. Elle fut remplacée dans cette fonction par une sœur du parti (Schwester Clara). Après de vives protestations des autorités municipales, sœur Victor sera rétablie dans ses fonctions après quelques semaines. Elle aussi participait à l'hébergement des prisonniers évadés.

La vie économique

Les allemands ont tout d'abord reconstruit le pont de la Weiss à Hachimette que l'armée française avait détruit au cours de sa retraite et ont également rétablis toutes les voies de communications routières et ferroviaires.

La mise en valeur de l'agriculture restera durant toute la guerre une priorité pour les allemands qui introduisent, sous forme de recommandations autoritaires, des notions de rentabilité et d'hygiène. Tout était imposé et planifié : surface des terresensemencées, introduction de la culture du colza, lutte contre le doryphore, démonstrations de pulvérisations, désinfection des arbres fruitiers, ramassage de pépins de fruits en vue des sélections.

Ils ont introduit la « Hofkarte », recensement du bétail dans les terres et les récoltes afin d'assurer un meilleur contrôle. Les agriculteurs devaient livrer l'essentiel de leurs récoltes aux autorités allemandes, beurre, œufs, viande, fruits, légumes... Un « Ortsbauernführer » a été nommé et chargé de faire respecter cette réglementation.

Inutile de préciser que malgré un contrôle sévère, les fraudes étaient nombreuses. Les histoires les plus cocasses circulaient à ce sujet. Un agriculteur, refusant de livrer ses poules, affirma un jour qu'elles avaient été mangées par un renard. On lui fera livrer un fusil avec ordre d'abattre l'animal. Il se promènera dans le village avec son fusil sur l'épaule.

Une autre fois, un agriculteur tue deux cochons, mais bien sûr n'en déclare qu'un. Au moment où les gendarmes allemands viennent vérifier, ils s'aperçoivent que chacune des deux moitiés suspendues dans la grange a une queue. L'explication donnée est naturellement très simple, l'animal avait deux queues !

La vie communale

Le maire René Raffner, élu en 1936, reste en place pour assurer l'administration communale avec Monsieur Marcel Herrmann, secrétaire de mairie depuis 1938, Paul Minoux secrétaire adjoint depuis 1939 et Séraphin Michel, appariteur depuis 1929.

En mars 1941, un nouveau conseil municipal est désigné par les allemands. Il est composé de René Raffner, maire, Paul Minoux adjoint, et des conseillers Charles Woindrich, Paul Krebs, Jean-Basile Parmentier, Alphonse Antoine et Jean-Baptiste Demangeat.

Le 18 juin 1942, le maire René Raffner sera démis brutalement de ses fonctions pour avoir été surpris à parler français et patois avec Messieurs Claudel et Fritsch, maires du Bonhomme et de Fréland, à l'occasion d'une réunion à Ribeauvillé. Le 20 juin Paul Minoux est désigné par la Kreisleitung et par le Landkommissar comme maire et un peu plus tard comme « Ortsgruppenleiter ».



La classe 1919-1939 devant la mairie de Lapoutroie. On reconnaît debout de gauche à droite : André Marcot, Charles Bittel, Victor Blaise, Balthazard, Edouard Richert, Henri Petitdemange, Paul Pierre, Joseph Didierjean (au tambour). Assis de gauche à droite : Louis Fritsch, Jules Parmantier (mort au Struthof), Paul Laurent, Maire, à l'accordéon Eugène Haxaire.

Le docteur Bruar avait exercé cette fonction auparavant. Dès l'arrivée des allemands, il avait été nommé à ce poste. Proche de la culture allemande et convaincu que l'intérêt de la population était dans l'acceptation de l'état de fait, il organisera des réunions publiques. En 1942, comprenant que l'Allemagne nazie n'était pas celle de 1914, il démissionnera et interviendra, à maintes reprises, pour tenter de réparer les « bêtises » des jeunes, comme il les appelait lui-même : sorties de drapeaux français, chants de la marseillaise, propos inconsidérés. Au moment de leur incorporation dans la Wehrmacht, il a aidé de nombreux jeunes à simuler une maladie. À partir de 1942, les allemands exigèrent que cette fonction soit cumulée avec celle de Bürgermeister (maire). Il s'agissait de servir d'intermédiaire entre les allemands et la population, ce qui n'était pas sans risque. Aucun candidat ne s'étant manifesté et devant le risque de voir accéder à cette fonction un allemand en poste à Lapoutroie, nazi fanatique, qui menaçait la population de la plus grande sévérité, monsieur Minoux, cédant aux pressions de nombreuses personnes influentes de la commune, acceptera cette charge. Le fait que monsieur Minoux ne soit jamais inquiété par la « commission d'épuration » et qu'il soit élu maire en 1945, 1947 et 1953 ne laisse aucun doute sur son aptitude à ce poste.

En 1936, la commune comptait 1 808 habitants, le recensement allemand de 1941 en dénombra 1 613.

Le budget communal était alimenté par l'impôt foncier, l'impôt sur les boissons, la taxe professionnelle. L'administration versait toujours des subventions assez généreuses afin d'équilibrer ce budget.

Dans les bureaux de la mairie, étaient installés les bureaux de l'officier de ravitaillement dont la permanence était assurée par un auxiliaire de secrétariat qui assurait la distribution des cartes d'alimentation. Tous les éléments familiaux étaient répertoriés sur une carte sévèrement contrôlée tous les deux ou trois mois.

Comme partout ailleurs, il fallait constituer une défense passive. Celle-ci ne sera jamais réellement organisée et surtout n'aura jamais à intervenir. Seules quelques mesures élémentaires seront prises en cas d'incendie ou de bombardements : calfeutrage des volets et des fenêtres, extinction des feux, badigeonnage en bleu des fenêtres des bâtiments publics, des verrières des usines.

En 1940 la paroisse avait à sa tête le doyen Maurice Gsell, assisté par son vicaire, l'abbé Hoog qui sera normalement remplacé en 1942 par l'abbé Pierre Humbert, lequel échappera à l'incorporation de force grâce à l'intervention du maire.

La nouvelle politique de germanisation

La politique de germanisation ne suscite pas de grandes réactions de la part de la population. Face à leur impuissance, les alsaciens, à défaut de s'accommoder du nouvel état de fait, vont le supporter en silence. À partir de 1942, les populations, surtout les populations rurales, vont de plus en plus manifester leur hostilité envers les mesures prises par l'occupant. Progressivement, celles-ci deviendront de plus en plus dures.

Le service du travail obligatoire

Le 8 mai 1941, le service du travail, « Reichsarbeitsdienst » après avoir été facultatif depuis septembre 1940, devient obligatoire pour les jeunes de 17 à 25 ans, pour une durée de 6 mois. Il constituera de plus en plus un « pré-service militaire ». Il ne faut pas le confondre avec le STO, appliqué dans le reste de la France. Il s'agissait pour les alsaciens d'un service militaire déguisé où la pelle remplaçait le fusil. Environ 25 jeunes gens et 5 jeunes filles effectueront ce service. Toutefois de nombreuses dispenses seront accordées notamment en raison des travaux agricoles, ou pour les jeunes filles, de leur appartenance à la Croix Rouge.

Certains incidents se produiront au moment des visites médicales, notamment par le fait que certains jeunes entonneront des chants patriotiques.

L'incorporation de force

Le 24 août 1942, sera une date lourde de conséquences pour de nombreux alsaciens. Ce jour-là, l'ordonnance du Gauleiter Wagner décide l'incorporation dans la Wehrmacht des jeunes de la classe 1922. La première incorporation aura lieu en octobre 1942.

À partir de 1943, la situation se dégradant de plus en plus sur le front russe, elle va exiger l'incorporation des classes 19 à 24 dans leur intégralité. Jusqu'en septembre 1944, vingt et une classes, de 1908 à 1928, seront incorporées.

Au total 130 000 alsaciens-mosellans seront incorporés « malgré eux » dans l'armée allemande. La plupart seront envoyés sur le front russe.

Aucun habitant de Lapoutroie ne sera volontaire pour servir dans l'armée allemande. Toutefois, les allemands profitant de la méconnaissance de la langue allemande par les français, proféraient à leur rencontre de violentes menaces pour leur faire signer à leur



Paul Blaise, caché pour se soustraire à l'incorporation dans l'armée allemande

insu des feuilles d'engagement. Il n'y aura à Lapoutroie qu'un seul cas de ce genre, qui sera d'ailleurs résilié à la dernière minute grâce à l'intervention du maire.

En tout, 247 hommes nés entre 1906 et 1928 seront recensés dans la commune. À partir de 1942, 132 seront enrôlés de force dans la Wehrmacht, cinq partiront en 1942, 59 en 1943 et 30 en 1944, soit au total 98. La liste des 38 départs manquants a disparu. Ces chiffres figurent dans les archives de la mairie. Vingt jeunes se déroberont à l'enrôlement après le conseil de révision et parmi les incorporés de force, vingt désertent soit au front, soit à l'occasion d'une permission. Il y a eu depuis 1942 un très vaste mouvement d'insoumission, beaucoup avaient fui, certains bien avant cette date. Parmi eux figure Henri Ancel, qui occupera durant de nombreuses années le poste de fossoyeur. Il est facteur à Lapoutroie lorsqu'en août 1941, il doit passer le conseil de révision. Le maire René Raffner ne laisse planer aucun doute sur ce qui l'attend. Avec plusieurs camarades, Paul Pierrevélcin et Désiré Ancel, la décision de rejoindre la France libre est déjà prise depuis longtemps et leur sac est prêt. Le 6 août 1941, à 10 heures du soir, il quitte Lapoutroie via St-Dié, Vesoul et Besançon, passe la ligne de démarcation (la rivière la Loue) et arrive le 9 août à Mont-sous-Vaudray en zone libre. Le 10 août il signe un engagement de 3 ans au 151^e RI à Lons-le-Saulnier où il rencontrera d'autres jeunes du canton. À l'occasion d'une permission, il rejoindra Ardiège aux environs de St-Gaudens, où une partie des expulsés lapoutroyens a trouvé refuge.

Le 25 novembre 1942, les allemands occupent la caserne et il se retrouve en congé d'armistice et libéré le 28 novembre. Il rejoindra Ardiège, auprès d'autres réfugiés lapoutroyens et le 5 décembre entamera une nouvelle vie dans cette région où il restera jusqu'au 21 mars 1945 au service d'une famille d'agriculteurs occupant sa vie aux travaux des champs et des bois. En février 43, il échappera une nouvelle fois au service du travail obligatoire grâce à l'intervention à Toulouse du colonel Berger, de son vrai nom... André Malraux.

Certains simulaient des troubles, des maladies ou se mutilaient volontairement pour échapper à l'enrôlement : pieds échaudés, mains, membres cassés à coups de gourdin, abcès artificiels, etc. C'est le cas de Jean Mathieu, qui sera plus tard conseiller agricole durant de nombreuses années. Le 7 janvier 1943, il reçoit son ordre de route pour rejoindre une unité de « Panzergrenadier » en Tchécoslovaquie. La veille de son départ, il s'ébouillante les jambes avec de l'eau dont il se servait à la ferme pour stériliser les formes à fromages. Le D^r Bruar, qui viendra le soigner, lui apprendra qu'il est le 7^e cas du genre en 15 jours dans le canton. Grâce à l'intervention du médecin il échappera même à l'hôpital militaire.

C'est le cas de bien d'autres encore comme Robert Simon qui se cassera volontairement la jambe pour ne pas partir. Beaucoup portent aujourd'hui encore les marques de leur insoumission.

Il y aura également de très nombreuses demandes (plus de 300) de sursis, d'ajournement, d'exemption ou de permissions, appuyées sans aucune réserve par la mairie.

Beaucoup pourtant partiront malgré eux, se sacrifiant pour sauvegarder leur famille. Ils connurent des fortunes diverses : 30 d'entre eux désertent et rejoindront la région où ils resteront cachés jusqu'à la fin de la guerre.

C'est le cas, encore une fois, de Jean Mathieu. Craignant pour la vie de sa famille, il donne suite à son ordre de route, en août 1943 où il est affecté dans la Kriegsmarine. Après avoir effectué ses classes près de Stettin, où il faisait semblant de se tenir tranquille, le voilà affecté sur un torpilleur. Il n'y effectuera aucun séjour, car à sa première affectation, il rentre de permission un jour trop tard et le bateau a quitté le port. La deuxième fois, le bateau est détruit par un bombardement. Durant l'été 44 il rentre en permission agricole et le 25 août, au lieu de repartir, il déserte à la gare de Colmar, rentre et se cache dans le grenier, se levant la nuit pour travailler et aider sa famille aux travaux des champs.

La Gestapo est bien entendu venue faire une enquête, mais sa mère a déclaré ne pas avoir de nouvelles. En octobre 1944, il recevra sa solde par mandat. En novembre 1944 sa présence est découverte par un soldat allemand dénommé... Albert Schweitzer. Celui-ci a vite compris la situation, de même qu'il a sans doute compris que le sort de l'Allemagne est scellé et que la guerre est perdue. Aussi ne fera-t-il rien contre lui. Des années plus tard, la paix revenue, Jean Mathieu correspondra avec lui et lui rendra même visite dans sa ferme de Forêt-Noire.

Ce sera le cas aussi de Henri Hobel, incorporé le 10 octobre 1942 et qui s'est évadé lorsqu'il a

été sûr qu'il n'arriverait rien à sa famille. Grièvement blessé en Russie, il est affecté dans un service auxiliaire, une unité peu organisée, où sa disparition fera finalement peu de remous. Fin juillet 43, il s'évade près de Heilbronn et se retrouve chez lui trois jours plus tard. Sans papiers d'identité, il finit par se réfugier à Ribeaugoutte dans la famille de René Dumoulin. Au bout de quelques temps, suite à une dénonciation, il sera obligé, avec d'autres compagnons, de se réfugier au chalet St Hubert que M. Jacky, garde forestier, avait mis à leur disposition. Deux fois par semaine, ils descendaient au ravitaillement chez René Dumoulin.

C'est le cas aussi d'André Valentin, qui désertera de la Wehrmacht dès le premier jour et qui vivra dans la clandestinité à Labaroche. Lui aussi, ainsi que Raymond Wetzler, seront ravitaillés par un certain nombre de personnes.

Cependant, refuser l'incorporation ou désertre l'armée allemande n'est pas sans risque pour la famille ou les proches restés au pays. Dans ce domaine également les allemands seront sans pitié, la déportation en camp de travail est la peine la plus courante.

C'est le sort réservé à Cécile et Jeannette Valentin, ainsi qu'à leur mère, à la suite du refus de leur frère André d'effectuer son service dans la Wehrmacht. Un matin, à 6h, la Gestapo défonce la porte à coup de bottes et arrête toute la famille. Seule Marguerite, gravement malade, échappera à la déportation. Les deux sœurs et leur mère sont conduites à Colmar, au cercle Ste-Marie, qui est un centre de rassemblement où elles passent la nuit avec d'autres personnes dans le même cas. Le lendemain, elles sont enfermées dans des wagons fermés, où elles seront passablement maltraitées avant d'arriver le lendemain soir à Bad-Schwarzbach, en Silésie, dans un camp de déportés. Elles allaient tous les jours, travailler dans une usine d'armement qui fabriquait des pièces pour l'aviation, situé à deux kilomètres du camp. Le fait que la famille n'ait jamais été séparée a été un grand réconfort pour elles. Afin que leur travail n'avantage pas les allemands, elles limaient sans cesse les mêmes pièces pour que le travail n'avance pas.

Par la suite, grâce à l'intervention de madame Bruar qui avait une amie à Stuttgart, elles ont pu bénéficier d'un régime de semi-liberté à Schorndorf où la famille travaillait dans une imprimerie. Logeant dans le grenier au-dessus de l'atelier, elles y resteront jusqu'à la fin de la guerre.

Durant toute cette période, elles ont pu correspondre, en français, avec certaines personnes de la région pour avoir des nouvelles. Il y avait en particulier les curés Gsell et Humbert, ainsi que la famille Simon de Labaroche qui leur donnaient des nouvelles de leur frère, dénommé dans les lettres « Tante Angèle ». À la suite de sa maladie, Marguerite échappera à l'arrestation en s'enfuyant et grâce à la complicité des voisins. Libérées par les américains le 8 mai 1945, elles rentreront à Lapoutroie le 15 mai de la même année, après que leur frère les ait cherchés en voiture.

D'autres encore, tenteront leur chance, parmi eux, Roger Bertrand, Jules Béat, Jean Maire, Robert Dietrich, le dernier instituteur français des Mérelles qui traversera toute l'Allemagne depuis la Prusse Orientale sans se faire reprendre. Certains réussiront grâce à la complicité de la population. Ainsi, 35 jeunes du canton rentreront et vivront clandestinement des mois durant, cachés dans les greniers des fermes. Pour ceux qui ne réussiront pas, la mort sera au bout de la route. C'est le cas d'Alphonse Blaise, dont la famille fait partie des expulsés de 1940 et qui sera abattu par un sous-officier allemand qui a surpris sa tentative. C'est sans doute ce qui a aussi dû arriver à Joseph DeParis d'Hachimette. Surpris et arrêté dans une grange près de St-Louis, au moment de franchir la frontière suisse, il sera interné et ses parents déportés. Fin 44 il déserte à nouveau, mais ne donnera subitement plus aucune nouvelle. Sans doute a-t-il été repris et fusillé.

Parmi ceux qui réussissent leur évasion, plus d'une dizaine d'entre eux se retrouveront en Afrique du Nord où ils s'engageront dans les rangs de l'armée française. Parmi ceux qui resteront dans leur unité, une quinzaine seront portés disparus, une trentaine tomberont sur le front russe ou italien. Beaucoup seront faits prisonniers par les russes et connaîtront le terrible camp de Tambov avant de pouvoir regagner leur domicile.

Au total, la guerre fera cinquante victimes ou disparus à Lapoutroie (voir annexe 4).

À partir de 1943, la guerre devient totale, 21 personnes seront envoyées en Allemagne pour travailler dans l'industrie ou les hôpitaux. Face à cette situation, la résistance va connaître une

recrudescence importante. De nombreux mouvements vont entrer dans une phase active de résistance. Mais le contre-coup sera terrible. La répression allemande va atteindre une ampleur sans précédent

À partir de janvier 1941, le « Sondergericht » (Tribunal d'Exception) prononce des peines très lourdes, en particulier des condamnations à mort. Les mobiles les plus fréquents sont l'insoumission, la tentative de franchissement de la frontière, les propos contre l'armée ou le régime, l'écoute de radios étrangères, etc.

Dès 1942, elle s'accélère encore. Dans un discours très célèbre, prononcé à Ribeauvillé en février 1943, le Gauleiter Wagner résume bien la volonté des allemands de réprimer les opposants : « ...les éléments qu'il n'est pas possible d'éduquer désormais, n'apprendront plus à connaître la révolution national-socialiste par le côté intellectuel, mais par le côté physique. Je me porte garant... pour tout le parti, que le problème alsacien sera réglé pour toujours. Celui qui se placera en travers de notre chemin... mourra ».

Paroles terribles, lorsque l'on songe à leurs conséquences. Pour enfermer les condamnés, deux camps ont été installés en Alsace même.

Dès juillet 1940, le camp de Schirmeck a été ouvert. Il s'agit d'un camp qui a une triple appellation : « camp d'éducation, camp d'instruction, camp de sûreté ». Il doit redresser les mauvais esprits, opposés à la germanisation en les soumettant à un endoctrinement de six semaines. Il doit aussi immobiliser durant six mois les irréductibles, qui ont tenté de fuir l'Alsace. En mai 1941, s'ouvre un second camp, celui du Struthof (ou de Natzwiller). Il s'agit cette fois d'un vrai camp de concentration, le seul en terre française. Il sera placé directement sous l'autorité S.S. De 1941 à 1943, 6 000 alsaciens seront déportés principalement aux camps de Dachau et du Struthof et 9 000 autres internés au camp de Schirmeck.

À Lapoutroie, 13 personnes ont eu à faire à la justice allemande durant la guerre. Neuf d'entre-elles seront internées au camp de Schirmeck où l'une d'elle décédera à la suite des mauvais traitements infligés. Quatre connaîtront la prison et n'échapperont au camp de Schirmeck qu'en raison de circonstances particulières. Parmi celles et ceux (il y aura deux femmes) qui connaîtront le camp de Schirmeck, trois porteront l'insigne rouge (André Valentin, André Masson et Jean Muller), car ils étaient accusés d'avoir favorisé le passage et l'hébergement de prisonniers évadés, d'ouvriers déportés au STO, ou d'avoir manifesté une attitude jugée trop patriotique. Certains ont été à leur sortie de prison directement incorporés dans la Wehrmacht. Ce sera le cas d'André Valentin, incarcéré le 23 juillet 1942, dont l'acte d'accusation mentionne : « Écroué sur l'ordre de la Gestapo. Motif : soupçonné de contrebande de lettres missives et complicité de passage illégal de la frontière ».

D'autres connaîtront des sorts plus durs encore, comme Jacques Gaudel, agriculteur à Lapoutroie, membre du conseil municipal. Il n'a alors que 10 ans lorsqu'il est déporté en Silésie avec ses parents et son frère. Ses parents hébergeaient des prisonniers évadés et leur faisaient passer la frontière. Les S.S. sont venus à 3 h du matin et ont emmené toute la famille. Après un séjour en prison, ils connaîtront 6 camps différents pour finir à Breslau. Les adultes travaillaient dans les usines d'armement et de matériel militaire, les enfants étaient affectés aux corvées du camp. Libérée par un régiment mongol de l'armée russe le 8 mai 1945, toute la famille sera remise aux américains puis aux français et rentrera le 1^{er} juillet 1945.

Certains auront l'incroyable chance d'y échapper. En effet, durant toute la période d'occupation, en plus des actes de sabotage et de résistance, les tours les plus pendables ont été joués aux allemands, en particulier par les enfants, inconscients des dangers qu'ils couraient.

Certains actes auraient pu avoir des conséquences dramatiques. C'est le cas, entre autres, de Jeannot Bedez, alors âgé de 14 ans. Aujourd'hui encore il rit des bons tours joués aux allemands. Un jour, à l'école, il a déchiré avec un couteau le drapeau allemand accroché au mur. Une autre fois, chargé d'entretenir le feu, il y a versé de l'eau, ce qui a provoqué des fuites le long des murs et dans la salle de classe. Cette fois, la punition de l'instituteur a été très sévère. Mais il fera pire encore. Parlant couramment l'allemand, il avait fini par sympathiser avec des soldats allemands, en réalité des ukrainiens enrôlés dans l'armée allemande et envoyés sur le front de l'ouest, il se fera expliquer le maniement et le montage des armes ainsi que des mines, ce qui sera très utile au moment de la libération, lors des opérations de déminage. Il réussit à leur dérober un mauser et

un fusil mitrailleur STG 44, qu'il avait caché dans le grenier, avec l'intention de s'en servir contre les allemands. Mais, craignant pour la vie de sa famille, il finit par s'abstenir.

Vers la fin de l'occupation en 1944, les allemands installèrent deux canons à Hachimette, à proximité de la scierie Antoine, destinés à des tirs de barrage vers Ste-Marie-aux-Mines. Un poste d'observation installé au Haïcot devait transmettre les coordonnées de tir par l'intermédiaire d'un poste émetteur. La liaison se faisait à l'aide d'un fil, mis sous gaine par endroits, comme aux environs du camping. Notre chenapan, qui avait toujours quelques outils sur lui, au cas où, s'est mis en tête de sectionner les fils avec une pince et de remettre les gaines en place. Au moment où les canons devaient servir, les servants ne purent recevoir aucune indication. Malgré leurs recherches, les allemands n'ont jamais trouvé la coupure et les canons ne purent être utilisés. Ce genre d'acte aurait pu lui valoir, ainsi qu'à sa famille, d'être déportés ou fusillés sur place. Mais le pire restait à venir. La répression s'accroîtra sur les réseaux de résistance, beaucoup seront annihilés fin 1942, début 1943.

Dès le début de la guerre, la population civile manifesterait une attitude hostile aux allemands et cherchera par tous les moyens à boycotter les mesures qu'ils prenaient. De nombreuses personnes apporteront aide et assistance aux prisonniers évadés. Ceux-ci, environ 400 pour la durée de la guerre, prisonniers évadés, déserteurs, insoumis, parachutistes américains (sans doute des équipages de bombardiers), pouvaient compter sur une véritable filière organisée pour traverser le pays. La filière la plus connue était celle des dénommés « Haxaire-Merckle ». Membre d'une filière ou non, la quasi-totalité de la population apportait, chaque fois qu'elle le pouvait, aide et assistance aux personnes en difficultés.

Parmi toute la population, l'attitude du curé Hoog et de l'abbé Pierre Humbert est particulièrement à signaler, n'hésitant jamais à prendre parti contre les mesures allemandes.

Certains entreront clandestinement dans la résistance. Ils appartenaient au réseau du commandant Daniel de Mulhouse. Ils donneront de précieux renseignements et serviront de guides aux patrouilles de l'armée régulière au moment de la libération.

Malgré toutes ces mesures et la terreur qui en découlera, les populations alsaciennes, au prix de lourds sacrifices, résisteront et montreront leur volonté de ne pas se laisser intégrer à une Allemagne qu'elles ne reconnaissaient pas.

La population quasi unanime, y compris les dignitaires du parti ou les responsables communaux, pour autant qu'ils étaient des habitants de la commune, s'entendaient de façon tacite et spontanée pour vider les mesures allemandes, dans quelque domaine que ce fut, de leur intérêt et de leur substance, et faisaient en sorte de ne leur donner aucun sens.

Vers la fin de l'année 44, une vingtaine d'hommes seront réquisitionnés pour creuser des fossés anti-chars, aux deux extrémités du village.

Ainsi allait la vie à Lapoutroie. Il serait sans doute faux de dire qu'il n'y avait aucun problème et que les gens y vivaient heureux. Bien qu'il n'y eût aucun fait que l'histoire puisse retenir, chaque jour apportait son lot de soucis, de malheurs, de souffrances. Chacun essayait, comme il le pouvait, à la place qui était la sienne, de rester fidèle à son idéal de justice et de liberté et chacun attendait le jour où les troupes alliées allaient libérer la commune.

La Libération - Décembre 1944

Les combats qui ont amené la libération de Lapoutroie doivent être replacés dans un contexte plus général et notamment dans le cadre des affrontements de la poche de Colmar, de la libération de l'Alsace et plus tard du franchissement du Rhin par les armées alliées.

À la fin de 1944 et début de 1945, l'Alsace toute entière allait être le théâtre d'opérations militaires acharnées, non seulement en raison du caractère symbolique que représentait sa libération pour l'ensemble des français, mais aussi parce que c'était la dernière province « adverse » occupée par les armées allemandes et que le jour où elle viendrait à être libérée, c'est sur son propre sol que l'Allemagne tout entière serait amenée à combattre.

Contexte général

Plusieurs raisons allaient avoir des conséquences importantes sur la dureté des combats.

D'un point de vue stratégique :

Les allemands, dont les armées refluait du sud de la France et de l'ouest, avaient décidé de renforcer la défense de l'Alsace. Pour le commandement allemand il s'agissait de fixer dans cette zone le maximum d'unités alliées afin de les empêcher de remonter vers le nord pour faire face à la contre-offensive prévue dans les Ardennes. Les ordres sont formels, l'Alsace doit être défendue à tout prix et plus un pouce de terrain ne doit être cédé. Dans un ordre général du groupe d'armées G, il est précisé que « le combat doit être mené... dans la tête de pont d'Alsace... Par des combats acharnés, les unités devront user la puissance de l'ennemi et gagner du temps ».

Du côté allié, la libération de l'Alsace n'est pas un objectif prioritaire. En effet l'objectif stratégique allié est la Ruhr, située beaucoup plus au nord. Dans ce sens, toutes les énergies tendent à obtenir le succès dans cette direction. De ce fait, les armées alliées, massées aux abords de l'Alsace, doivent assurer la couverture sud de cet effort principal en occupant le Palatinat. Or, pour cela, il leur faut d'abord conquérir les Vosges et l'Alsace.

Les américains devaient, dès la mi-septembre, se lancer vers Strasbourg via Saverne, tandis que les français avaient pour objectif Belfort.

Ce plan d'action se solda très vite par une distorsion entre les axes d'effort des deux armées, l'une orientée nord-est, l'autre plein est.

Un général américain comparera cette situation à celle de « deux chiens attachés par la queue et courant dans deux sens différents ». La première conséquence sera l'élongation du front à tenir.

Le général de Lattre obtiendra finalement, avec l'appui politique du général de Gaulle, que ce plan initial soit modifié et que les troupes américaines soient plus directement associées à la libération de l'Alsace. Cependant, d'autres difficultés allaient s'ajouter à celles-ci, notamment les problèmes logistiques.

À cette époque, seuls deux ports, Marseille et le port artificiel d'Arromanches sont utilisables, et c'est de là que provient l'ensemble du ravitaillement nécessaire aux besoins des 54 divisions formant le dispositif allié en France. Les autres ports sont, soit détruits, soit encore aux mains des allemands. Or, chaque division consomme à ce moment-là 650 tonnes de ravitaillement par jour. Les voies de communication en France sont en grande partie détruites, les voies ferrées endommagées, les ponts détruits et les routes défoncées. Leur remise en état exige de longs délais.

L'armée française, totalement dépendante des américains, souffrira durement et connaîtra même, par moments, une véritable pénurie. Entre le 20 et le 28 septembre, 2 101 tonnes de ravitaillement parviendront chaque jour par voie ferrée à trois divisions américaines, alors que, dans le même temps, cinq divisions françaises n'en auront que 968 tonnes (soit 24 tonnes par division et par jour à la place des 650 prévues). Début octobre, les américains, situés plus au nord, ne recevront que 512 tonnes de munitions par jour au lieu des 975 dont ils avaient besoin.

Faute de moyens de transport suffisants et en raison des destructions, le matériel débarqué en Provence ne parvient pas aux unités. Au moment où le froid commence à se faire sentir dans les Vosges, les unités sont totalement dépourvues d'effets d'hiver, ces derniers étant restés empilés

sur les plages de Provence. Cette situation est d'autant plus grave que les troupes venant d'Afrique du nord et d'Afrique noire, sont peu habituées aux rigueurs de l'hiver et de nombreux soldats se retrouveront avec les mains et les pieds gelés.

Les difficultés météorologiques vont également accentuer les problèmes. Dès septembre, la pluie, le froid, le brouillard, la boue et la neige vont considérablement entraver les opérations. Les inondations rendent difficile le passage des cours d'eau, d'autant que nombre de ponts ont été détruits, et les terrains détrempés empêchent la progression des véhicules.

À toutes ces difficultés s'ajoute l'impossibilité pour les alliés d'utiliser réellement leur supériorité : le mauvais temps empêche l'utilisation de l'aviation, alors que l'US Air Force a la maîtrise absolue du ciel. Le terrain montagneux empêche l'utilisation massive de chars lourds, susceptibles d'appuyer efficacement les fantassins. Ces moyens lourds feront défaut notamment pour le passage des cols que les maquis vosgiens n'ont pas réussi à prendre et que l'armée allemande non seulement tient toujours mais qu'elle a terriblement fortifié.

Les allemands vont à merveille utiliser les replis du terrain. D'importants travaux de fortification sont en cours, en particulier le long des axes routiers permettant le franchissement des cols vosgiens. Des mines à retardement sont posées sur les routes et aux abords. Toute la route entre Lapoutroie et le col du Bonhomme sera ainsi minée.

La montagne vosgienne devait être un rempart infranchissable, fait de tranchées anti-chars, de barrages de troncs d'arbres, de casemates, d'abris, de barbelés, de pièces d'artillerie, d'armes automatiques et de champs de mines. La ligne principale de défense allemande (Vogesenstellung) a 3 à 4 km de profondeur et assure la protection de Belfort, des arrières de Gérardmer et des grands cols vosgiens.

Qui plus est, l'armée française ne peut pas, au moment d'aborder les Vosges, compter sur la totalité de ses effectifs. Seules quatre divisions sont opérationnelles, deux en voie d'acheminement. Certaines unités vont même lui être prélevées pour nettoyer les poches de l'Atlantique que le commandement interallié a décidé de confier aux seules troupes françaises.

L'approche

À l'ouest, les armées alliées qui avaient débarqué le 6 juin en Normandie, libèrent Paris le 25 août et progressent vers l'Alsace, à travers la Champagne et la Lorraine. Au sud, la 1^{re} armée française (qui s'appelle à cette époque « l'armée B ») commandée par le général de Lattre de Tassigny, a débarqué sur les côtes de Provence à partir du 15 août et remonte de Lyon, libéré le 3 septembre, vers la Franche-Comté. Ces deux armées font leur jonction le 12 septembre à Montbard, dans les environs de Dijon. Elles se lancent immédiatement en direction de l'Alsace. Les 12 et 13 septembre les alliés font sauter le verrou de Dompierre et entreprennent la libération de la plaine des Vosges. Le 12 Neufchâteau est libéré, le 22 c'est le tour d'Épinal, suivi le 23 par Remiremont.

Le 25 septembre, les premiers contreforts des Vosges sont atteints. Les combats, véritables batailles d'approche de l'Alsace, vont se poursuivre jusqu'à la mi-octobre, sans gains réellement significatifs. Jusqu'à la mi-novembre le front n'évoluera pratiquement pas. Il offre alors une ligne continue de la Suisse à la Mer du Nord. Il passe par Bruyères, Le Thillot - Ronchamp - Ornans Vermondans - Pont-de-Roide - contourne Belfort et Montbéliard.

Les deux états majors vont profiter de cette accalmie pour procéder à une nouvelle réorganisation de leurs armées.

Situation à la veille de la bataille d'Alsace

En novembre, les deux armées sont donc face à face sur un front continu de la Suisse à la Mer du Nord.

Du côté allemand, occupant un front qui va de l'Alsace au Luxembourg, le groupe d'armées G (Heeresgruppe G), aux ordres du général Balk, composé de la 1^{re} armée, du Kommando

Vogesen et de la 19^e armée, dont la mission est de « tenir à tout prix l'Alsace et la Lorraine ».

La 1^{re} armée, composée de 3 corps d'armée, s'occupe du nord de la Lorraine. Dans les Vosges, le Kommando Vogesen du général Felber comprend trois divisions dont deux divisions de panzers.

En Alsace, la 19^e armée du général Rasp comprend 3 corps d'armée :

- au nord le 85^e corps d'armée (LXXXV Armeekorps) général Petersen avec deux divisions,
- au centre, le 64^e corps d'armée (LXIV Armeekorps), général Thumm avec deux divisions,
- au sud, le 63^e corps d'armée (LXIII Armeekorps), général Abraham avec cinq divisions, la 106^e Panzerbrigade et un détachement du IV^e corps d'armée aérien.

Un seul régiment compose les réserves. La 19^e armée a la responsabilité du front de Raon l'Étape à la frontière suisse, soit environ 125 km.

Le 10 novembre, à la veille de l'offensive, une partie du 85^e corps sera prélevée en vue de l'attaque dans les Ardennes. La réorganisation de la 19^e armée entraînera la situation suivante:

- au nord de l'Alsace, le 64^e corps (général Thumm) regroupe du nord au sud les 708^e, 716^e et 16^e divisions d'infanterie (ID) aux ordres du général Haekkel.
- au sud de l'Alsace, le 63^e corps regroupe dans le secteur des Vosges centrales les 269^e et 198^e divisions d'infanterie; vers Giromagny la 159^e division d'infanterie et vers Belfort la 189^e division.

Bien organisée, l'armée allemande est motivée, car son repli le long de la vallée du Rhône est loin d'avoir été une déroute. Elle est en parfait état de se battre, bien que l'équipement de base fasse souvent défaut, car la 19^e armée est un peu le parent pauvre. Il n'est pas rare de voir certaines unités, comme la 708 ID, manquer de fusils et d'armement léger. Les blindés sont peu nombreux, mais les Panther, avec leur canon de 75 et leur puissance de feu supérieure, surclassent largement les Sherman alliés.

Au total, environ 38 000 hommes, entraînés et motivés, répartis en 61 bataillons, disposant de 70 chars, 30 groupes d'artillerie et près de 500 de tubes de DCA.

Du côté allié, la situation est la suivante :

- au nord, la III^e armée du général Patton, qui doit mener l'attaque vers la Ruhr et la Sarre.
- Face aux Vosges, se trouve le 6^e groupe d'armées confié au général Jacob L. Devers.

La première composante du 6^e groupe d'armées est la VII^e armée américaine du général Patch qui se décompose en deux corps d'armée, le XV^e corps aux ordres du général W.H. Haislip, comprenant les 79^e et 44^e divisions d'infanterie ainsi que la 2^e division blindée (détachée de la III^e armée) et le VI^e corps du général L.C. Truscott (remplacé le 25 octobre par le général Brooks), dans la région de Raon l'Étape, composé des 3^e, 36^e et 45^e divisions d'infanterie. D'importants renforts vont arriver des États-Unis début novembre et être intégrés au VI^e corps, la 100^e division d'infanterie va relever la 45^e et la 103^e division, qui sera répartie entre les 3^e et 36^e divisions face à Saint-Dié. Enfin, le 19 novembre arrive également la 14^e Armored division (division blindée). Seul le VI^e corps prendra part aux combats au centre de l'Alsace.

L'autre composante du 6^e groupe d'armées, ayant en charge l'aile sud du dispositif est la 1^{re} armée française, commandée par le général de Lattre de Tassigny. Composée essentiellement d'unités recrutées dans l'empire colonial (Afrique du Nord), héritières de l'armée d'Afrique, elle est articulée en deux corps d'armée :

- Le 1^{er} corps d'armée (C.A.) sous le commandement du général Béthouard et le 2^e corps d'armée aux ordres du général Goislard de Monsabert. La première armée comprend les divisions d'infanterie qui en constituent le noyau dur :
 - la 1^{re} division française libre commandée par le général Brosset puis le général Garbey, composée essentiellement d'éléments issus de la légion étrangère et des troupes coloniales (1^{er} DFL)
 - la 2^e division d'infanterie marocaine commandée par le général Carpentier, composée des meilleurs régiments marocains, essentiellement recrutés dans la région de Marrakech (2^e DIM)
 - la 3^e division d'infanterie algérienne commandée par le général Guillaume, composée d'éléments d'Afrique du Nord (3^e DIA)
 - la 9^e division d'infanterie coloniale commandée par le général Magnan, composée majoritairement de sénégalais, qui seront progressivement remplacés par des français issus des FFI au cours de la campagne d'Alsace (9^e DIC)

- la 4^e division marocaine de montagne, commandée par le général Seves, composée à 60 % d'indigènes (4^e DMM).

À ces unités, il faut ajouter également les unités de réserve :

-le groupement de tabors marocains (équivalent d'un régiment) (GTM)

-le groupement de choc Gambiez

-le groupe des commandos d'Afrique

-le régiment des chasseurs parachutistes, etc.

Deux divisions blindées complètent le dispositif :

- la 1^{re} division blindée commandée par le général Touzet du Vigier, composée de chars moyens et de tanks destroyers (1^{re} DB)

- la 5^e division blindée, commandée par le général de Vernejoul. Elle est regroupée en Provence le 2 octobre et arrive pour le début de la bataille d'Alsace (5^e DB).

La plupart de ces divisions sont composées de musulmans d'Afrique du Nord, encadrés par des français. Chacune représente au total 20 000 hommes et comprend une infanterie nombreuse, une reconnaissance blindée, de l'artillerie (canons de 105 mm et 155 mm), du génie...

Les divisions blindées ont une organisation tactique pour les besoins du combat.

Les unités blindées de la 1^{re} armée sont appelées « combat command », suivi d'un numéro.

Chaque division comprend 3 CC. Pour la 1^{re} DB, il y aura le CC1, CC2, et CC3, pour la 5^e DB le CC4, commandé par le colonel Schlessler, le CC5 du colonel Mozat et le CC6.

Un CC compte environ 5 à 6 000 hommes, et comprend un régiment de chars moyens, un bataillon d'infanterie portée, un escadron de reconnaissance, un escadron de tanks destroyers, un groupe automoteur d'artillerie et des éléments de services.

Plus de 280 000 hommes face aux 38 000 allemands...

Les combats de la libération du canton de Lapoutroie verront donc s'opposer :

- côté allemand, la 16^e division d'infanterie (16^e VGD), appartenant à la 19^e armée et composée notamment des 221^e, 223^e, 225^e et 469^e régiments (VGR). Le 469^e VGR se battra à Lapoutroie le 469^e VGR dépend de la 269^e division d'infanterie allemande (secteur col de la Schlucht).

- côté allié, l'attaque sera menée dans un premier temps par la 36^e division d'infanterie américaine (36^e DIUS) appartenant à la VII^e armée, 6^e corps. Elle est notamment composée des 141^e, 142^e et 143^e régiment d'infanterie (RIUS), qui seront actifs dans le secteur jusqu'à la libération de Fréland.

Après cela vont intervenir les unités françaises, en particulier le groupement de combat blindé n° 4 (CC4), appartenant à la 5^e division blindée qui comprend notamment le 1^{er} régiment de cuirassiers (1^{er} cuir).

L'infanterie principale est composée du 2^e groupement de tabors marocains (2^e GTM) composé des 1^e, 6^e et 15^e tabors, dans lesquels figurent les 8^e, 32^e, 58^e, 59^e, 60^e, 73^e goums. Ces unités sont complétées par le 96^e bataillon du génie et le 3^e régiment de spahis algériens de reconnaissance (3^e RSAR). Parmi les unités qui auront à combattre à Lapoutroie-Hachimette figurent aussi le régiment de marche de la légion étrangère (RMLE), le 11^e régiment des chasseurs d'Afrique (11^e RCA) et le 4^e régiment de tirailleurs tunisiens (4^e RTT).

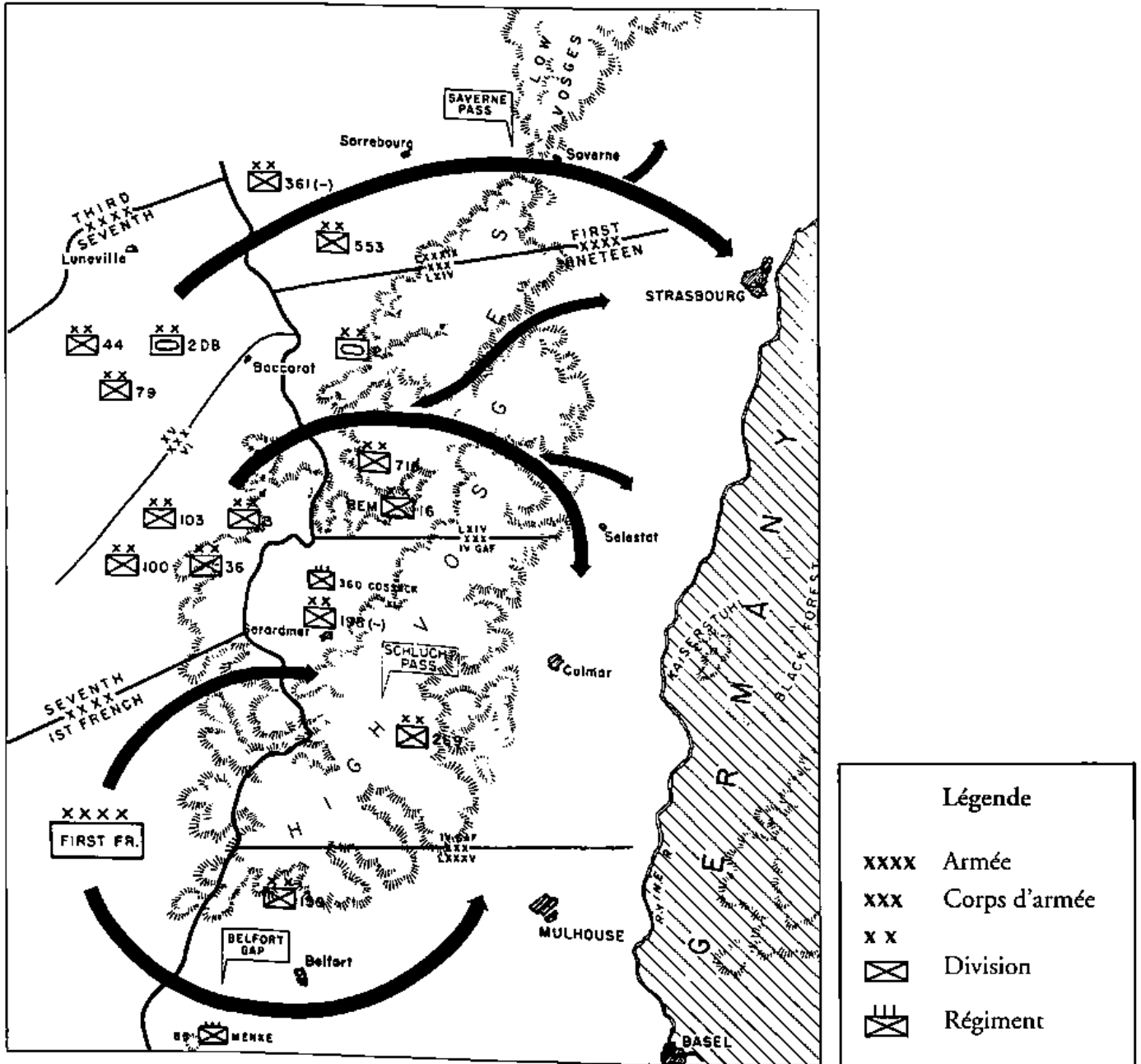
Cette désignation n'est pas exhaustive. De part et d'autre apparaîtront d'autres éléments, d'autres unités. Il s'agit simplement de celles qui ont joué un rôle particulièrement actif dans les combats de la libération.

Les combats des Vosges - novembre 1944

Après la pause du mois d'octobre et la réorganisation des deux armées, l'offensive va reprendre à la mi-novembre, avec comme objectif l'encerclement de la 19^e armée dans la plaine d'Alsace. L'attaque est confiée au VI^e corps d'armée américain et à la 1^{re} armée française.

Le VI^e corps devait partir au nord-est, depuis Saint-Dié en direction de Strasbourg, tandis que la 1^{re} armée devait percer dans la trouée de Belfort. Ce sont les 100^e et 3^e DIUS qui devaient conduire l'attaque Saint-Dié-Strasbourg, tandis que le 36^e DIUS assurait la protection de l'aile droite du corps.

Situation et plan d'attaque - Novembre 1944



Plan d'attaque du nord au sud :

Au nord : le XV^e corps de la VII^e armée américaine (44^e, 79^e DIUS, 2^e DB) vers Strasbourg par le col de Saverne face à la 1^{re} armée allemande (553^e ID, 36^e ID.)

Au centre : le VI^e corps (VII^e armée) (3^e, 36^e, 100^e, 103^e DIUS) vers Sélestat à travers les Vosges face au 64^e corps allemand (716, 16 ID).

Au sud : la 1^{re} armée française, 1^{er} corps vers Mulhouse via Belfort face à la 159 ID. Le 2^e corps vers Colmar par le col de la Schlucht face à la 269^e ID allemande.

La 1^{re} armée française devait, elle, attaquer selon l'ordre suivant :

- au nord le 2^e corps d'armée entre Belfort et Ste-Marie-aux-Mines, direction nord-est
- au sud le 1^{er} corps d'armée de Belfort à la frontière suisse direction Mulhouse.

Ce plan dépend d'une offensive des 1^{re} et 9^e armées américaines dans la Ruhr et de la III^e armée de Patton, en Sarre.

L'offensive débute le 14 novembre à la surprise des allemands. Une intense préparation d'artillerie débute à 11h. À midi, les premières unités du 1^{er} corps d'armée français enfoncent les lignes allemandes près de Brétigny dans le Doubs. Malgré la réaction de l'ennemi, Belfort est libéré le 21, Giromagny le 22 et le sommet du Ballon d'Alsace atteint le 24.

La 3^e DIA libère Le Tholy le 15, Gérardmer et La Bresse le 20, Longemer le 21. De ces localités il ne reste rien, car elles ont été totalement détruites par les allemands, conformément aux ordres reçus.

Au sud la course au Rhin commence. La 1^{re} DB perce les lignes allemandes le 19 novembre à Delle et s'empare de Seppois, premier village alsacien libéré après de terribles combats.

Le même jour, à 18 h 30, les éléments avancés de la 1^{re} DB, un peloton de Sherman et une section du 1^{er} régiment de zouaves, commandés par le lieutenant de Loisy, atteignent le Rhin à Rosenau. Remontant vers le nord, la 1^{re} DB libère Mulhouse le 21 novembre.

Au nord de l'Alsace, la 2^e DB, commandée par le général Leclerc, a entamé son offensive le 13 novembre et dans une charge restée légendaire a libéré Badonviller le 17, Saverne le 21 et Strasbourg le 23.

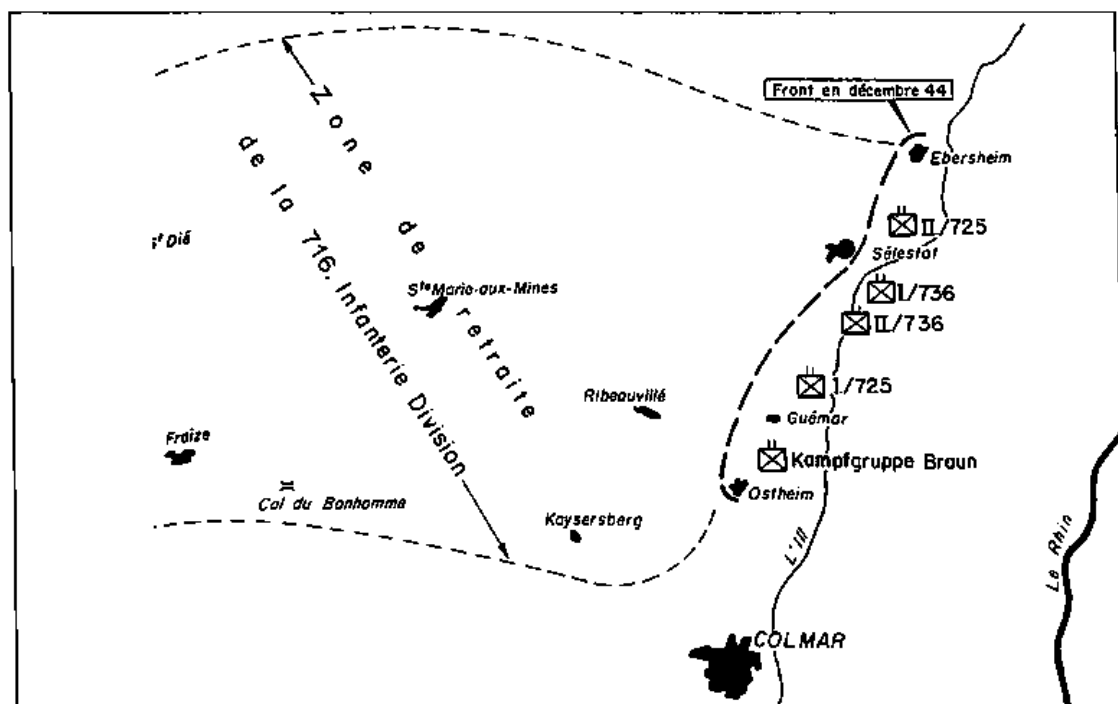
Au nord comme au sud de l'Alsace, les défenses allemandes sont enfoncées. L'ennemi se trouve dans une situation de plus en plus critique.

C'est alors que les armées alliées franchissent la montagne près de Saverne, au nord, et qu'elles atteignent le Rhin au sud, que le VI^e corps d'armée américain passe à l'offensive au centre du dispositif.

La libération de la commune de Lapoutroie et de l'ensemble du canton va directement dépendre de ces opérations menées par le VI^e corps d'armée américain à partir du 20 novembre.

Précédé par une activité aérienne accrue le 19 novembre, de tirs d'artillerie violents les 19 et 20 novembre, le VI^e corps, composé alors des 3^e, 36^e, 100^e et 103^e divisions d'infanterie, ainsi que de la 14^e division blindé US, se met en route le 20 novembre à 6h45. Franchissant la Meurthe et les cols, la 100^e DIUS libère Raon l'Étape et Senones le 21. Le même jour, le 409^e régiment d'infanterie, appartenant à la 103^e DIUS, libère Saint Dié, point central du dispositif pour la suite des opérations. Saint-Dié, dont il ne reste rien, car des éléments de la 716^e ID ont détruit la ville dans leur retraite. Sur 3 339 immeubles, 2 294 (70 %) sont anéantis ou endommagés,

*Situation de la
716. Inf Division
(en décembre
1944)*



4 200 familles, soit plus de 10 000 personnes, sont sans abris.

À partir de Saint-Dié, l'objectif du VI^e corps est simple : les divisions américaines doivent atteindre Strasbourg par le col de Saales et la Vallée de la Bruche; Barr et Villé par les cols de Steige et du Hohwald, Sélestat par le col de Sainte-Marie-aux-Mines, Colmar par le col du Bonhomme.

Les américains vont alors défier l'histoire. Depuis Jules César et ses légions romaines, toutes les armées qui ont envahi l'Alsace au cours de l'histoire ont contourné les Vosges et utilisé la trouée de Belfort et le col de Saverne.

Pour la première fois (et la seule fois à ce jour), les divisions américaines, comme les français plus au sud, vont franchir les Vosges, en hiver de surcroît.

Contournant les points fortifiés des défenses allemandes, les américains avancent rapidement. La 3^e DIUS libère Mutzig le 26 novembre et fait sa jonction avec la 2^e DB au sud de Strasbourg.

Le 21 novembre, le 141^e régiment d'infanterie de la 36^e division d'infanterie traverse la Meurthe à Clefcy, le 142^e RIUS à St-Léonard et le 143^e RIUS à Le Souche. L'objectif de la division est Sainte-Marie-aux-Mines par le col du même nom. Légèrement au sud, les français opèrent à partir de Gérardmer.

Du côté allemand, des troupes du VI^e Luftwaffe Feld Korps et de la 716^e division (716^e Volks Grenadier Division), opposent une résistance acharnée, protégées par des tranchées, barrages anti-chars, champs de mines.

Malgré tout, Fraize est libéré le 24 novembre par le 141^e RIUS. Le soir même, à 18h une patrouille de vingt hommes de la compagnie B, 141^e RIUS, est envoyée en direction du col du Bonhomme pour connaître les positions de l'ennemi. Elle rentre dans la nuit avec 8 blessés. Les bois étaient minés et piégés, mais la route semblait dégagée.

Pour les jours suivants, l'objectif du 141^e RIUS est d'attaquer à partir de Plainfaing, vers le nord-est, et de prendre le col du Bonhomme à revers.

Dans la matinée du 25, les 1^{er} et 2^e bataillons attaquent et atteignent, sans rencontrer de résistance, leur position sur une ligne allant des Petits Ordon à l'ouest des Bagenelles aux Pensez, au nord-est de Plainfaing. Au sud-ouest de Plainfaing se déroulent encore de très durs combats.

Dans le même temps, une seconde patrouille reçoit, à l'aube, la même mission que la veille. La compagnie C reçoit l'ordre de déloger l'ennemi sur les hauteurs de Scarupt et du Chipal à proximité duquel se trouve le 142^e RIUS.

Le même jour, le 3^e bataillon du 142^e RIUS libère Sainte-Marie-aux-Mines à la surprise générale. En effet, les allemands attendent l'attaque des américains par la route du col dont l'accès est encore bloqué par de violents combats, au cours desquels le 636^e bataillon de TD subira des pertes importantes. Contournant le col, le 3^e bataillon arrive à Sainte-Marie-aux-Mines par le nord. Les allemands circulent dans les rues sans se méfier et n'offrent qu'une résistance symbolique. 140 soldats seront faits prisonniers. Une étape cruciale vient d'être franchie dans la libération de l'Alsace. C'est la première fois dans l'Histoire que le col est franchi.

À Lapoutroie, les réfugiés, fonctionnaires, douaniers et gendarmes allemands, installés dans la commune, commencent à s'en aller emportant dans leurs bagages tout ce qu'ils peuvent. Avant de partir, ils tentent d'expédier chez eux tout ce qu'ils ont dérobé.

À Sainte-Marie-aux-Mines, le 142^e RIUS est rejoint par le 143^e RIUS qui attaque en direction d'Echery et occupe Saint-Pierre-sur-l'Hâte.

Le 27 novembre, le 141^e RIUS qui a atteint les Grands Ordon près des Bagenelles, reprend son attaque, mais se heurte à une solide défense au col du Bonhomme. Toutefois, le soir venu, la compagnie C atteint son objectif à hauteur des Bagenelles et coupe désormais la route entre les deux cols du Bonhomme et des Bagenelles.

Dans le même temps, le 143^e RIUS poursuit son attaque sur la route entre Echery et le col des Bagenelles, sans rencontrer de très grosse résistance. Le 3^e bataillon arrive au col des Bagenelles dans l'après midi du 27 et établit le contact avec le 141^e RIUS. Le 28 novembre, ce même 3^e bataillon, 143^e RIUS, continue son attaque afin d'occuper les hauteurs au dessus du Haïcot et de Faurupt au dessus du Bonhomme. Le soir de ce même jour, il tient un front continu du col des Bagenelles jusqu'aux Hobels sur les hauteurs de Faurupt. Pendant ce temps le 141^e RIUS

*Chars du 3^e
escadron du 1^{er}
cuir, col des
Bagenelles,
décembre 1944*



poursuit sa mission de libérer la vallée de Fraize et d'occuper le col du Bonhomme afin d'utiliser cette vallée comme voie d'approvisionnement. Mais les allemands se montrent encore actifs tout autour du col.

Le 29 novembre, la compagnie K atteint le Rain des Genêts tout près du Col du Bonhomme et découvre que l'ennemi a abandonné ses positions. Dans le même temps, une patrouille du 143^e RIUS pénètre dans le village du Bonhomme qui a été évacué. Le 3^e bataillon du 143^e RIUS continue sa progression près du Haïcot et passe à l'attaque du Bludenberg. Le 30 novembre, la compagnie G du 141^e RIUS établit un barrage au col du Bonhomme, sans rencontrer beaucoup d'opposition, mais subira plus tard plusieurs contre-attaques.

Dans le même temps, le 141^e RIUS se prépare à relever le 143^e dans le secteur de Faurupt. Le 1^{er} bataillon a étendu son front puisque la compagnie C tient sur les hauteurs d'Aubure et qu'une patrouille est descendue vers Ribeauvillé, sans rencontrer l'ennemi.

Fin novembre, les combats ont fait plus de 20 000 morts du côté allemand et plus de 3 000, dont la moitié d'américains, côté allié, ainsi que 15 000 blessés.

Le 29 novembre toujours, alors qu'une grande partie du Sundgau est libérée, le général de Lattre ordonne de stopper l'offensive en plaine d'Alsace et de mettre la 5^e DB en réserve d'armée.

Il est difficile aujourd'hui encore de savoir exactement pourquoi le général de Lattre a pris cette décision, qui va amener directement dans le canton de Lapoutroie les troupes françaises. Pourtant la 5^e DB est prête à ce moment là à exploiter les succès dans la région de Mulhouse. Certains généraux pensent à cette époque, qu'une offensive vers le nord permettrait une jonction rapide avec les unités de la 2^e DB, distantes d'à peine 60 km, qui progressent depuis Strasbourg vers Colmar.

Certains éléments laissent à penser que la 5^e DB est relevée en raison de la fatigue des troupes qui combattent sans relâche depuis 15 jours dans des conditions très éprouvantes. D'autres pensent que l'attitude défensive adoptée dans la plaine d'Alsace devait permettre aux troupes de de Lattre d'attaquer d'ouest en est, à partir de Ribeauvillé, afin d'entrer les premières dans Colmar. En effet, les avants gardes américaines sont à ce moment-là aux environs de Ribeauvillé, soit à 15 km de Colmar.

De Lattre veut, après que la 2^e DB ait libéré Strasbourg, que la 1^{ère} armée ait le privilège d'entrer la première dans Colmar. Pour cela, il a rapproché ses unités le plus près possible de Colmar, afin de leur faire exploiter la percée des américains.

Voilà comment des troupes françaises vont se retrouver au centre du dispositif et libérer en grande partie le canton de Lapoutroie. De Lattre décide donc de transférer la 5^e DB de Pont d'Aspach au Bonhomme.

Cette manœuvre va prendre plusieurs jours, ce qui va laisser aux allemands un temps précieux

pour réorganiser leurs positions défensives. L'offensive ne commencera que le 5 décembre.

L'approche : 1-5 décembre 1944

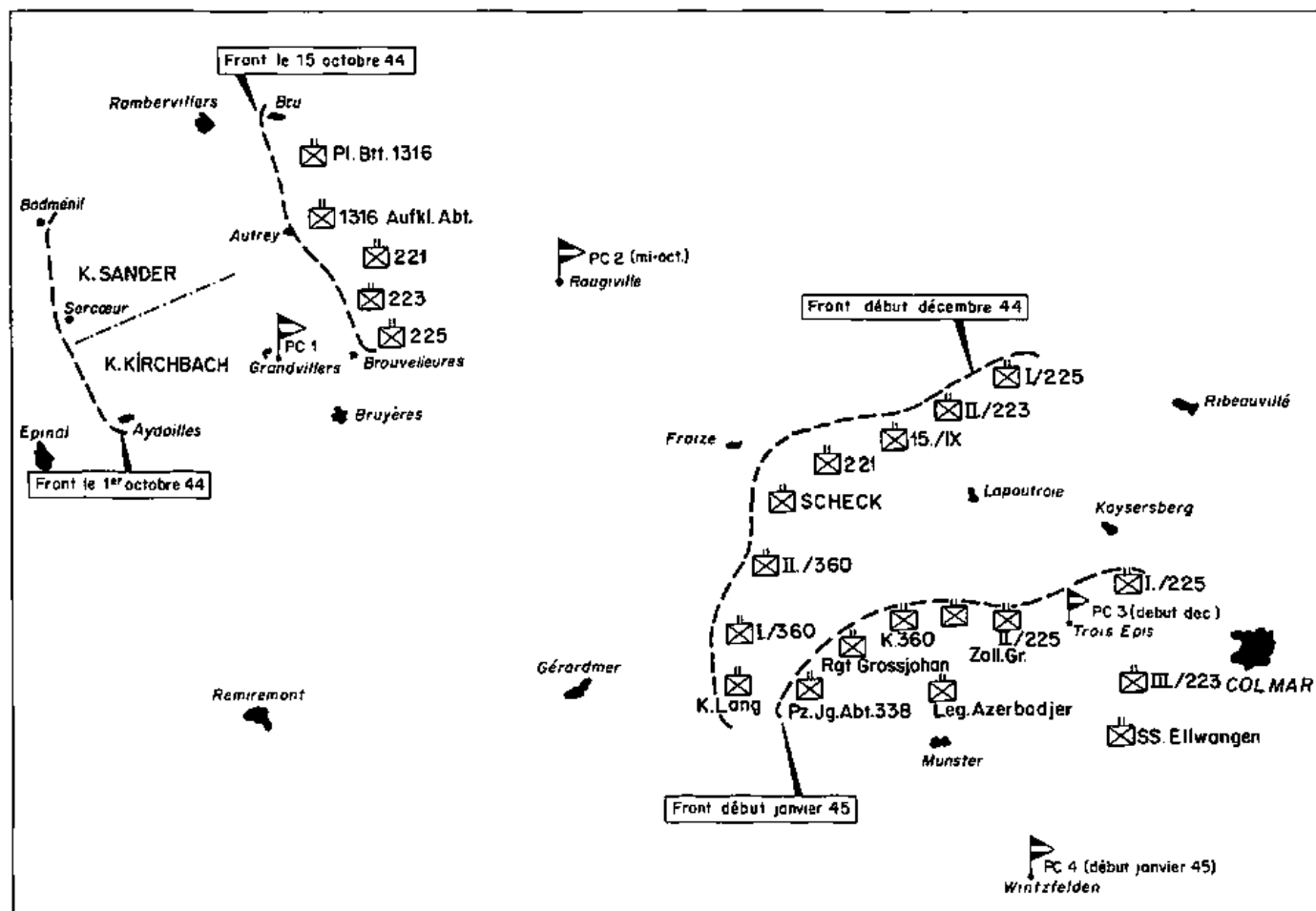
Pendant ce temps, dans la nuit du 1 au 2 décembre, la compagnie K du 141^e RIUS établit des positions défensives au sud ouest de Faurupt, des patrouilles sont envoyées au Valtin et à la Tête des Faux afin de déterminer les nouvelles positions de l'ennemi qui, à ce moment là, a évacué Plainfaing.

La compagnie G reste en contact avec l'ennemi toute la nuit au col du Bonhomme, tandis que la compagnie K nettoie le secteur au sud de Clefcy et Plainfaing.

Côté allemand, le col du Bonhomme est tenu par le 223^e VGR, 16^e VGD.

Le 3 décembre, le 141^e RIUS doit passer à l'attaque avec le 1^{er} bataillon au sud d'Echery, le 2^e bataillon au nord d'Aubure, avec mission de s'emparer du Kalblin et du réseau de chemin dans le secteur de La Chapelle St-Alexis. Ensuite, une partie du bataillon doit descendre le long de la route Freland-Kaysersberg. La compagnie L, rassemblée aux Bagenelles, participe à cette opération tandis que le reste du 3^e bataillon doit s'emparer de Faurupt puis progresser vers le sud-est, en direction des hauteurs dominant la route, Le Bonhomme-Lapoutroie. Un barrage doit être établi à la Croix d'Orbey.

Le 3 décembre, Aubure est évacué par les allemands et occupé vers midi par les compagnies B et C du 143^e RIUS. Celles-ci seront relevées dans l'après-midi par le 2^e bataillon du 141^e RIUS. Les forces allemandes qui luttent dans ce secteur, appartiennent à la 16^e division d'infanterie (16^e Volks Grenadier Division). Elle compte environ 700 hommes, appartenant au 221^e, 223^e et 225^e régiments d'infanterie, au 785^e bataillon de construction, au 1316^e bataillon de remplacement et au IV^e bataillon de reconnaissance de l'armée de l'air.



Fronts de repli de 16. V.G.D. (du 1^{er} octobre à début janvier 1945)

Les allemands s'accrochent, rendant la progression très difficile. Dans la région d'Aubure, le 111^e bataillon du génie, passe toute la nuit avec une soixantaine d'hommes et du matériel lourd, à dégager les routes encombrées de mines et une trentaine d'arbres qui forment chaque barrage.

Ce même jour, à 10 h, les 1^{er} et 3^e bataillons du 141^e RIUS déclenchent l'attaque prescrite. Une heure plus tard la compagnie I descend les pentes du Brézouard, sans rencontrer d'opposition, et la compagnie K atteint Faurupt. Au début de l'après-midi Faurupt est nettoyé et totalement occupé par les américains. Le 3^e bataillon quant à lui est fortement pris à partie par des tirs dans le secteur du Plat.

La compagnie I a du mal cependant à maintenir sa position sur les flancs du Brézouard en raison du retrait du 1^{er} bataillon, à qui il a été difficile de faire parvenir des munitions en quantités suffisantes à travers bois. Le lendemain, le 3^e bataillon du 141^e RIUS doit s'assurer du croisement des routes en haut de Fréland et attaquer vers Lapoutroie. Pendant ce temps, le 3^e bataillon du 143^e RIUS libère Ribeauvillé.

À Lapoutroie, depuis plusieurs jours déjà, des signes annoncent la libération prochaine. Depuis quelques jours de longs convois redescendent la vallée en direction de l'Allemagne. Les premiers à s'enfuir sont les miliciens. Beaucoup tentent d'obtenir des habits civils auprès de la population. Ce dimanche 3 décembre l'aviation bombarde les convois dans la vallée, les bombardements d'artillerie se rapprochent dans le lointain.

Le 4 décembre, les américains progressent lentement en raison du terrain miné et de nombreux accrochages, et subissent beaucoup de pertes. Plusieurs officiers sont tués ou blessés par des mines. C'est ainsi que le commandant du 141^e RIUS doit être évacué. À midi, le 3^e bataillon du 141^e RIUS est à 1 km de Codongoutte. À 14 h 30, la compagnie G approche de Fréland par l'ouest, tandis que des patrouilles de la compagnie L atteignent Ribeaugoutte peu avant 16 h.

La relève : 6 décembre 1944

De son côté, le 143^e RIUS poursuit la libération du vignoble dans les environs de Ribeauvillé où se met en place la nouvelle organisation administrative française, sous l'autorité du capitaine Favereau. 1 500 goumiers de la 1^{re} armée française arrivent dans le secteur et sont rattachés au 141^e RIUS, en attendant la relève imminente des américains par les soldats français, suite aux décisions prises par le général de Lattre.

Le 5 décembre, harcelés par l'artillerie lourde de la 36^e DIUS, les allemands continuent de se replier le long de la route : Hachimette-Kaysersberg. Une patrouille de la compagnie F du 141^e RIUS pénètre dans Fréland, tandis que la compagnie E s'approche de la route Fréland-Kaysersberg. À midi, trois sections de la compagnie G occupent les bois au nord de cette route. À 13h20, les 2^e et 3^e bataillons font leur jonction à Fréland, totalement évacué par les allemands. En ce 5 décembre, Fréland est le premier village libéré du canton. Dès leur arrivée, les goumiers occupent la localité.

Au nord-est de Lapoutroie, la compagnie L essuie des tirs d'armes automatiques.

Le soir du 5 décembre, on trouve du nord de Fréland jusqu'aux hauteurs dominant Lapoutroie les compagnies I, F, L, K, du 141^e RIUS.

La compagnie I reçoit l'ordre de rester sur place, tandis que la compagnie F tente de progresser vers le sud où elle se heurte à l'ennemi. Des patrouilles des compagnies K et L sont envoyées à Lapoutroie sans rencontrer l'ennemi, alors que le village même est encore occupé par la 8^e compagnie du 469^e VGR. En fin d'après midi, venu du Tholy, l'ordre est donné d'ouvrir la route de Fréland à Hachimette afin d'assurer le transport des munitions et des vivres. Le soir venu, les allemands contre-attaquent les positions américaines à Lapoutroie. Mme Julliard se souvient bien de cet épisode. Elle a été une des premières habitantes de Lapoutroie à rencontrer des soldats américains. Elle raconte comment cela s'est passé :

« Le 5 décembre, à la tombée du jour, des américains sont arrivés brusquement chez nous. Ils étaient environ une dizaine, très jeunes. Ils se sont installés, ont distribué du chocolat et ont mangé avec nous. Le lendemain matin, j'ai été réveillée par des coups de feu. Tout d'un coup, des obus de mortier ont été tirés au village. Il y avait de nombreux impacts dans les champs tout

autour de la maison. Pour nous protéger, nous sommes descendus à la cave avec deux américains. Les allemands encerclaient la maison et tiraient sur la ferme. Une grenade a été lancée dans la cave, où nous nous trouvions, mais par miracle, il n'y a pas eu de blessés. Durant les combats, un soldat américain a été tué et d'autres ont été blessés. Deux soldats allemands sont restés avec nous à la maison, les autres ont emmené les prisonniers américains au village ».

Le 6 décembre, les goums du 2^e groupement de tabor marocain de la 1^{re} armée française relèvent les 2^e et 3^e bataillon du 141^e RIUS dans le secteur Aubure-Fréland-Lapoutroie. Au moment de la relève, le 6 décembre à 10 h, la compagnie K et une section de la compagnie L qui occupaient certaines positions à Lapoutroie, sont l'objet d'une violente contre-attaque de la part des allemands, après un barrage d'obus et de mortiers. Les américains évacuent leurs positions vers 13 h. La compagnie K se replie sur les hauteurs au nord du village, position qui sera également évacuée un peu plus tard. Deux sections de la compagnie L seront capturées. Le bombardement du village effectué depuis Orbey fera une victime civile : l'épouse du Dr Bruar. Au pied de la Grande Roche, les américains font six prisonniers appartenant au 221^e VGR, 16^e VGD.

Initialement prévue le 6 décembre à 9 h, la relève se fait dans le courant de la journée en raison de la contre-attaque allemande. Le 6^e tabor, soutenu par un escadron de chars légers du 1^{er} cuir occupe Fréland ainsi que les hauteurs nord de Hachimette et Lapoutroie. Il y sera rejoint un peu plus tard par le 3^e régiment de spahis algérien de reconnaissance sous les ordres du colonel Bonjour qui a pour mission ultérieure la libération d'Orbey et le Wettstein, ainsi que la liaison avec la 3^e DIA qui progresse dans la vallée de Munster. Ces différents régiments font partie du CC4, commandé par le général Schlessler(*) qui a établi son PC à Fréland.

À partir du 7 décembre, alors que les allemands renforcent leurs positions, le 2^e GTM, responsable du secteur Lapoutroie-Fréland est en place. Il a comme mission d'assurer une base de départ en vue de l'offensive sur Orbey. Pour cela, il faut au préalable prendre Hachimette dont l'importance stratégique est primordiale à cause des ponts qui enjambent la Weiss. Il faut également prendre Lapoutroie qui permet l'accès au Faudé, lequel constitue un excellent observatoire sur les vallées d'Orbey et de Lapoutroie. Cette mission est confiée au 11^e goup appartenant au 6^e tabor (on pourrait dire aussi la 11^e compagnie du 6^e régiment), renforcé par un goup du 1^{er} tabor, un peloton de chars légers du 1^{er} régiment de cuirassiers, commandé par l'aspirant Morlet, des démineurs et les mitrailleuses lourdes du 32^e goup. Le 15^e tabor assure la couverture et occupe la gare de Fréland.

(*) il a été nommé général fin novembre

Libération d'Hachimette - 7 décembre 1944

Le 7 décembre, le 4^e escadron du 1^{er} cuir, aux ordres du capitaine Guibert, accompagné d'une unité appartenant au régiment de marche de la légion étrangère (RMLE), attaque Hachimette par Fréland, mais se trouve stoppé par la destruction du pont qui enjambe la Weiss. Une partie du groupe se dirige alors vers Kaysersberg pour utiliser l'autre pont près de la gare de Fréland, mais doit faire face à une résistance acharnée.

Mme Didierjean, qui habite à Hachimette, à côté de ce pont se souvient de ce moment. Depuis plusieurs jours, les soldats allemands leur annonçaient la destruction du pont sur la Weiss. Celui-ci avait été reconstruit après la crue de 1936 qui avait causé tant de dégâts. Son père enlevait les fenêtres et consolidait les volets afin que la maison ne subisse pas trop de dégâts, tandis que tous se réfugiaient dans une cave voisine. Ce jour-là, ils entendent un bruit assourdissant suivi de tirs. Peu de temps après, une voisine est venue les avertir que les français étaient là, en réalité des légionnaires du RMLE, qui fouillaient toutes les caves pour voir si aucun allemand ne s'y cachait. Les soldats leur ont donné du café, du « vrai café », ce qu'ils n'avaient plus connu depuis plusieurs années.

Dans le même temps, André Valentin, réfugié à Labaroche, se souvient d'avoir entendu l'officier allemand donner l'ordre de bombarder la gare de Fréland. Depuis le Bache-le-Loup, il verra le bombardement sur Lapoutroie, un obus toutes les trois minutes, il verra même le bombardement de sa propre maison.

La forte crue de la Weiss, ainsi que des tirs d'artillerie très violents empêchent dans un premier

temps les chars de passer. Cependant, les goumiers réussissent à franchir la rivière sous la protection des blindés. La crue est si forte que les mulets transportant le ravitaillement ont peur et refusent de traverser la rivière. M. Bedez verra alors les goumiers eux-mêmes porter leurs mulets pour traverser la rivière.



*Dominique
Peraldi tué à
Hachimette le
7 décembre 1944*

Après d'âpres combats de maisons en maisons, Hachimette est libéré par le 11^e goum, 6^e tabor marocain. Le génie répare le pont, ce qui permet au premier groupe de chars du peloton Morlet de nettoyer Hachimette et de faire des prisonniers, malgré un bombardement d'obus de mortiers. Heureusement, le char léopard qui stationnait durant 5 mois le long de la route s'est replié. Les unités du génie devaient travailler la nuit à la reconstruction et la consolidation du pont, car les allemands bombardaient depuis le Faudé. M. Fernand Marco, vice-président du souvenir français, se souvient de ces journées :

« En décembre 1944, je n'avais que 10 ans. Le 5 décembre 1944, les soldats allemands nous ont fait évacuer notre maison car il était trop dangereux d'y rester, le pont sur la Weiss devait être détruit. Nous avons été logés dans les caves chez les voisins, ma mère et moi avons été chez mon oncle, M. André Ackermann, directeur, à l'époque, du tissage. Mon père, mon frère et ma soeur chez Mme Raffner. Le 7 décembre 1944, après un bombardement bien nourri, le calme est revenu. Tout d'un coup, nous avons entendu parler, mais nous ne comprenions pas cette langue, car c'était des soldats marocains. Ils ont demandé s'il y avait des boches. Après contrôle, ils sont repartis. Ce 7 décembre 1944, mon père et les voisins offraient un verre de vin à nos libérateurs. Les allemands qui étaient sur les crêtes du Haut-Pré disaient par radio que les « cochons de français leur donnaient à boire ». À ce moment-là, le Haut-Pré était encore entre les lignes de feu ».

Depuis Hachimette, Mme Marguerite Rémy (née Zimmermann) se souvient également de cette journée du 7 décembre à Hachimette :

« Ce fut d'abord un bombardement intense qui nous obligea à quitter les lieux, c'est à dire la gare d'Hachimette où mon père était chef de gare. Nous nous réfugiâmes avec quelques voisins dans la cave et le bunker datant de 1914, en très bon état à l'hôtel « la Bonne Truite », propriétaire, M. Kuster. À trois reprises, des obus dont un phosphorescent perforèrent le toit de la gare qui a brûlé. Grâce à la prompte intervention de M. Kuster, d'un ami à celui-ci, de M. Xavier Maire et de mon père, le bâtiment a pu être sauvé. Une bombe fracassa aussi la chambre à coucher des propriétaires de l'hôtel ce qui les décidaient à quitter les lieux pour aller dans un endroit plus sûr au Bâche-Le-Loup (ils ne savaient malheureusement pas ce qui les attendait là-haut).

Entre temps, les allemands minaient le pont de la Weiss pour le faire sauter. La nationale fut aussi minée ainsi que les environs de la gare. Soudain, ce fut la retraite des allemands, un de ceux-ci vint nous trouver à la cave avec une brassée de pains longs en nous disant qu'ils partaient et ne voulaient pas s'encombrer de tout ce pain. Nous avons compris. Et tout se précipita. Quelqu'un frappa très fort à la porte du bunker et en français nous somma d'ouvrir. Nous leur répondions que la porte était bloquée et qu'il fallait faire le tour de l'hôtel en prenant garde car les allemands venaient de partir mais ils ne devaient pas être très loin.

C'est ainsi que nous avons reçu avec une certaine joie mêlée de peur nos libérateurs : la légion étrangère et les goumiers. L'ennemi était toujours là. Le bunker ayant été dégagé nous sommes sortis tout enthousiastes quand soudain, nous nous sommes trouvés nez à nez avec un officier allemand fait prisonnier qui nous dit ces mots : « Si haben uns verraten, wenn ich zuruck komme, werde ich ihr Haus in die Luft sprengen » (vous nous avez trahi, quand je reviendrai, je ferai sauter votre maison). Ce n'est qu'en janvier, lorsque les américains ont remplacé la légion que nous avons pu rentrer chez nous à la gare pour dormir. La guerre continua. Trois canons placés autour de la gare tiraient à tour de rôle vers Labaroche et les Trois Épis. Quant à moi, la guerre terminée, j'entendais encore longtemps ce cri de « Fire » que lançait de son P.C. à la gare

le soldat américain qui mâchait son chewing-gum »

Les chars tentent de progresser vers Lapoutroie mais se retrouvent bloqués par la destruction partielle du deuxième pont sur la Weiss, sur la route nationale Hachimette-Lapoutroie, à



de la cascade. La hauteur de ce pont ne sera destruction de ce pont ne sera que partielle, grâce à l'intervention audacieuse de Jeannot Bedez (déjà cité auparavant). Il avait repéré deux torpilles stockées dans la cour de l'école et destinées au pont de la route de Fréland, mais là, il n'a rien pu faire. Par contre, l'autre pont, celui de la cascade, a eu la visite de ce courageux garçon. Il s'est glissé sous le pont et a commencé à couper les fils reliant les charges explosives, à

l'aide d'une pince. Arrivé au milieu de son travail, il est appréhendé par un soldat allemand. Cette fois, malgré ses 14 ans, il a compris quel sort allait lui être réservé, fusillé, au mieux (!) déporté. Que se passe-t-il alors dans la tête de ce soldat allemand, d'environ 50 ans, originaire d'Autriche ? Peut-être pense-t-il à son propre fils ? Toujours est-il, qu'au lieu de l'emmener auprès des autorités allemandes, il le ramène à...ses parents, tout en lui faisant la morale. Là, son père essaie « d'arranger » les choses, trouve des excuses, promet de punir son fils, jure que ça ne se reproduira plus, et surtout, n'oublie pas de faire goûter au soldat l'eau de vie qu'il est en train de distiller ce jour-là. En fin de compte, le soldat finira par fléchir et oubliera cette affaire. Voilà comment ce jeune homme a été tiré d'un bien mauvais pas, après avoir rendu d'immenses services aux soldats alliés !



Pont sur la Weiss en partie détruit, décembre 1944

Les troupes engagées à Hachimette, restent soumises aux tirs intensifs d'artillerie et d'armes automatiques des allemands qui occupent encore les hauteurs en direction de Labaroche et Orbey. Durant trois semaines la population civile vivra dans les caves, certains ne sortant la nuit que pour traire les vaches. La violence de ces tirs empêche la pose d'un pont provisoire dans des délais suffisamment courts pour permettre une avancée des blindés vers Lapoutroie. C'est pourquoi, pendant ce temps là, le 3^e régiment de spahis algériens de reconnaissance du capitaine Journeau effectue une reconnaissance à partir de Fréland vers Ribeaugoutte pour trouver un chemin aux chars. Le lieutenant Martin du 6^e tabor participe à l'opération et cherche à repérer un passage par Chamont à travers des chemins carrossables pour des chars. Seul avec sa jeep, il remonte au col. La montée commence au début de l'après-midi dans des conditions invraisemblables, sur ce qui ressemble à des « sentiers de chèvres ». Par endroits, une chenille est totalement dans le vide, la piste complètement défoncée est à peine visible, les chars arrachent parfois des morceaux de murs, les chemins s'effondrent sous leur poids. Les soldats doivent creuser des passages à la pioche. Malgré tout, en fin d'après-midi, trois tanks destroyers du 1^{er}

peloton du 11^e régiment de chasseurs d'Afrique, précédés de la jeep Calypso et accompagnés d'autres véhicules arrivent au col de Chamont. Ils y resteront jusqu'au 14 et bombarderont sans relâche les positions allemandes sur le col de Bermont et à Orbey. Ils seront ensuite mis à la disposition du 1^{er} cuir pour l'attaque sur Orbey. C'est ainsi que, pendant que les blindés cherchent leur chemin, les goumiers du colonel Edon commencent à investir les hauteurs au-dessus de Ribeaugoutte où des allemands se cachent encore dans les bois.

Henri Hobel (déjà cité), qui se cache dans la ferme de René Dumoulin à Ribeaugoutte se souvient de l'arrivée de ces premiers chars :

« À la ferme, il y avait des canons hypomobiles allemands qui tiraient vers les Bagenelles, ils se sont retirés sans bruit dans la nuit du 4 décembre. Le matin, à notre grande surprise, ils avaient disparu. Le lendemain, à la nuit tombante, nous avons entendu les premiers chars, ils venaient du col de Chamont, nous sommes allés à la rencontre des soldats, c'étaient des français. Ils ont été vexés que nous puissions les confondre avec des américains, mais nous ne connaissions pas les différents uniformes. Les chars ne sont pas descendus au village car aucune infanterie de protection ne les accompagnait, ils sont passés par Ribeaugoutte puis sont remontés vers le col de Chamont ».

Dès le début de l'après-midi du 7, une patrouille de goumiers, venus d'Hachimette par la pépinière, pénètre dans le bas du village de Lapoutroie, sans établir le contact avec l'ennemi. Après avoir pris quelques renseignements, ils se retirent à l'abri de la forêt. Irène Muller, membre du conseil municipal a 17 ans à cette époque et se souvient parfaitement de ces journées. Par bonheur, elle a consigné ses souvenirs par écrit dès ce moment-là :

« 7 décembre 1944 : le temps est doux. Vers 12h30, mon oncle Marcel Miclo, qui habite à ce moment-là au 1^{er} étage de notre maison, 18 rue Courbe (actuellement dénommée rue des Tabors Marocains au n° 8) nous appelle et nous dit de regarder par la fenêtre de la cuisine, l'arrivée des français. Il les apercevait sous les arbres au lieu-dit « la Schleiff », venant de « la Forêt », donc de Fréland, par la montagne.

Tout le monde se sauve à la cave, mais un homme et mon père, Arthur Miclo, restent sur le pas de la porte à l'arrière de la maison et leur font signe du bras de venir.

La première patrouille arrive lentement en braquant les fusils. Leurs premiers mots furent : « Y a-t-il des boches ici ? ». Comme il n'y en avait pas, les autres soldats ont suivi. Dès leur arrivée, nous leur avons offert du café et des pommes. Il avait plu la veille, ils avaient couché dehors et ils étaient bien contents de boire du café chaud.

C'était des goumiers d'Afrique avec 2 ou 3 sous-officiers français seulement. J'ai eu un peu peur, vu qu'ils ne souriaient pas beaucoup, mais eux étaient à la tâche. Ils portaient de longues robes kaki (Djellaba) et le casque anglais assez plat, (il s'agit en réalité de l'ancien casque américain M17A1 distribué aux tabors marocains).

Ma mère Elisa Miclo née Laurent a annoncé la libération à la cave voisine (maison Georges Perrin) en leur disant : « Ils sont là - noirs - un peu ». Ils sont restés dans notre maison jusque vers 17 h, puis ils sont repartis par le même chemin, parce que les chefs ne comprenaient pas les ordres donnés par radio-émetteur. Ils ont donc remontés « La Schleiff » en plein jour et nous avons eu peur que les allemands reviennent chez nous.

Nous avions déjà dans la maison des papiers de chocolat, des boîtes de conserve « des beans », des cartons des français. Ces braves soldats nous ont gâtés. Nous n'en revenions pas, voir du chocolat !

La nuit tombée, quelqu'un frappe à la porte arrière de la ferme. On a peur, on n'ose pas aller voir, mais il le faut quand même. C'était les français ! Ils revenaient pour la nuit. Ils ont couché à la grange sur le foin et la paille. Leur chef, l'adjudant Michel, leur a bien recommandé de ne pas fumer à cause du feu. Il a mangé avec nous. Nous lui avons demandé ce qui lui ferait le plus plaisir et il a dit : « Un oeuf sur le plat ». Nous lui en avons fait plusieurs. On a aussi ouvert une bonne bouteille ! Le pauvre, il pouvait à peine manger, tellement on le questionnait sur la France. Nous étions aussi étonnés du beau pain blanc qu'ils avaient. « C'est de la brioche » disait-on. L'adjudant a couché avec ses hommes dans le foin, malgré que nous lui offrions un lit dans la maison.

Nous avons passé cette nuit-là à la cave, au cas où les allemands reviendraient. Il faut dire qu'à

50 mètres de chez nous, un chef allemand est resté encore cantonné jusqu'au lendemain, 8 décembre.

Les voisins venaient chercher le lait à la ferme et ils nous disaient que chez eux il y avait encore des allemands. Evidemment, on ne disait rien.

Ce que nos chers goumiers ont surtout aimé, c'était boire du lait. Ils ont été en tout cas très corrects chez nous, vu que leur chef leur avait dit que nous n'étions pas allemands, mais de bons français ».

Le 7 au soir, les allemands abandonnent définitivement Hachimette. Avant de se retirer ils incendient la scierie Antoine.



La scierie Xavier Antoine incendiée à Hachimette le 7 décembre 1944

Libération de Lapoutroie - 8 décembre 1944

Le 8 décembre au matin, le peloton Morlet est en place à Chamont, tandis que le 96^e bataillon du génie s'efforce de rétablir le pont à Hachimette dans des conditions très difficiles. La hâte et l'affolement du moment font que le premier blindé qui le franchira bloquera le passage et le pont ne sera utilisable que le 9 au matin. Après deux nuits et un jour de travail par une section complète, sous une pluie battante, sous un déluge d'obus et sur une rivière en crue, la liaison sera rétablie. À l'aube du 8, Ribeaugoutte est occupé par les goumiers. Au col de Chamont 6 chars du 1^{er} peloton du 11^e régiment de chasseurs d'Afrique sont prêts.

Le vendredi 8 décembre au matin, le 8^e goum, 6^e tabor, entre dans Lapoutroie, venant de la pépinière. Dans le même temps les chars du peloton Morlet descendent Ribeaugoutte et entrent dans Lapoutroie par le haut du village.

Mme Demangeat et Mme Bedez se rappellent l'arrivée des soldats en fin de matinée, venant de Chamont. Les jeunes filles couraient au devant d'eux.

À l'entrée de Lapoutroie, devant l'usine, un barrage fait de troncs d'arbres tentera de ralentir l'entrée des chars, mais sera finalement de peu d'utilité. La population sent que



*Goumiers du 2^e GTM au-dessus de Lapoutroie, décembre 1944
Ils n'avaient pas fière allure, mais étaient de redoutables combattants*

cette fois l'oppression allemande est terminée. M. Gérard, qui sera plus tard facteur, piétine le portait de Hitler au milieu de la rue. La jonction des deux unités se fait devant l'église en fin de matinée.

Dans ses souvenirs, Irène Muller raconte :

« Le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception, Lapoutroie voit sa libération. Les chars viennent de Fréland par Chamont et non par la grand'route du Bonhomme. Les barrages, que les allemands avaient faits contre les chars, sont ouverts par les civils et les militaires français et voilà les chars qui descendent le village !

De la « Schleiff », venant de la « Forêt », les mulets chargés descendent le chemin caillouteux. Ils appartiennent au 2^e tabor. Dans le village, des jeunes gens amènent des allemands, les bras en l'air. Nous sommes libérés ! Mais on nous demande de ne pas sortir les drapeaux, car l'ennemi est proche. Les braves goudiers continuent la bataille et montent vers les Mérelles nettoyer les bois, mais sans grandes difficultés.

Quelques jours après, nous recevons des obus allemands, par-ci par-là dans le village et tout près de chez nous, dans le pré, les vitres de la maison volent en éclats ». Beaucoup se cachent dans les caves et les abris en attendant l'arrivée des soldats.

Mme Julliard raconte :

« Les obus des alliés se sont alors mis à tomber, nous avons dû quitter la maison pour nous réfugier dans un abri. Le 8 décembre, nous avons aperçu un soldat, c'était un goudier. Il a voulu lancer une grenade dans notre abri, mais heureusement une voisine l'a arrêté à temps. Nous lui avons dit que nous étions des civils. Un officier français nous a alors annoncé qu'il n'y avait plus de soldats allemands au village ».

Vers midi, le 59^e goum, venant de Ribeaugoutte, franchit la rivière dans le haut du village, sous Hambostures. Les allemands, qui ont abandonné Lapoutroie au courant de la nuit, ont hâtivement dressé quelques barricades et miné sommairement la route que le génie remet en état. Yves Martin, lieutenant au 6^e tabor se souvient de ce début décembre à Lapoutroie :

« Les alsaciens nous reçoivent à bras ouverts et cela fait plaisir d'entendre même les petits gosses parler français, malgré les quatre ans d'interdiction.

Aujourd'hui, pluie diluvienne. Du côté d'où nous venons, nous n'avons vu que des fermes et des villages systématiquement brûlés sur cinquante kilomètres. C'est une vision épouvantable. Quelques habitants y étaient encore, souriant à notre passage. On se demande où ils peuvent bien encore se loger... dans quelques caves, sans doute.

Ici les gens n'ont pas trop souffert du manque de ravitaillement, mais c'est à présent qu'ils vont avoir une période difficile. Ils ont heureusement assez de bétail. Les prisonniers boches qu'on fait ont très mauvais moral, sont sales et en loques ; c'est assez bon signe. Ils ne savent plus bien pourquoi ils se battent, mais ils continuent quand même « parce que c'est l'ordre ». De plus, ils ne savent pas grand chose sur ce qui se passe et ne croient plus à ce que disent les journaux. Cela aussi c'est bon signe. Avant, c'était souvent moi qui les interrogeais, étant le meilleur linguiste, par contre, ici je suis surclassé par le premier civil venu ».

Bien des soldats allemands, en effet, en ont assez. Souvent âgés, fatigués, manquant de matériel, ils attendent, avec presque autant d'impatience que les civils, la libération.

Mme Jôle se souvient que pendant cette période de guerre, la maison de ses parents a abrité un quartier général allemand. Le 7 décembre, avant d'évacuer le village, un officier allemand blessé a demandé à être caché par son père. Il a indiqué à la famille qu'ils allaient bientôt être libérés et que sitôt les américains dans le village il se rendrait. Mais par crainte d'être accusé ou de voir sa maison détruite, le chef de famille a refusé, se contentant de lui indiquer un chemin désert pour s'enfuir.

Le lieutenant Martin continue :

« Je m'en fus voir un escadron de chars du premier cuirassier, sur la route d'Hachimette. Il était bloqué, le pont étant occupé à l'entrée de ce village. J'offris au colonel de trouver un passage pour atteindre un autre pont, au nord de Lapoutroie. Monté en jeep à un petit col, je redescendis vers ce bourg. Le chemin me sembla carrossable pour les chars. Dans les fermes, on me dit qu'il y avait encore des allemands dans les bois au-dessus. Ils tenaient toujours en effet le col du Bonhomme. Il devait y en avoir aussi dans les fermes vers Lapoutroie, mais je n'en trouvais

point. J'étais seul dans la nature avec ma jeep et remontais au col pour la nuit. Je redescendis le lendemain à Fréland pour rendre compte de ma mission ; le colonel fit alors rappeler les chars et m'envoya avec eux sur le chemin repéré. Celui-ci était un peu juste, d'où la nécessité de petits terrassements qui prirent du temps et nous obligèrent, en redescendant vers Lapoutroie, à passer la nuit dans une ferme. Cette descente fut assez longue ; les chars s'engageaient dans un chemin trop boueux, remontaient, finissaient par trouver un passage. Ayant franchi le pont sur la Béhine, il y eut un nouvel obstacle : la route était barrée et minée, mais de façon très visible, le tout fait à la « va-vite ». Le déminage, déjà commencé par le génie, fut une nouvelle cause de retard. Après les mines, il y avait un gros barrage fait de meules et de charrettes que les villageois, ravis de nous voir, démolissaient à cœur joie.

Le 8^e goum, que la destruction du premier pont n'avait pas stoppé, était installé depuis la veille dans Lapoutroie. Mes gens s'arrêtèrent devant l'église ; il y avait déjà de nombreux prisonniers. Je rendis compte au colonel dès son arrivée, et il me fait continuer vers le col de Bermont, suivi des chars et accompagné de deux sections du 8^e goum, conduites par l'adjudant Roussel. Nous partîmes donc vers ce col, visitant les fermes éparses dans les prés. Il faisait encore presque beau. Une jeune paysanne nous dit : « Il y a plein de boches prêts à se rendre, mais leurs officiers veulent se battre jusqu'au bout ». Les goudiers, bien plus rapides que moi, firent nos premiers prisonniers ; les rattrapant, je leur dis qu'ils en trouveraient bien plus dans les autres fermes. Alors, envolée de moineaux ! Heureusement, les officiers allemands ne réagirent pas. Je montais à travers prés, complètement à découvert ; c'était un peu émouvant, mais il n'y avait ni haie, ni arbre pour se dissimuler. Ce qui me rassurait, c'est que les goudiers étaient en avant et que tous nos ennemis se rendaient sans coup férir. Après les dures épreuves du mois dernier, nos berbères, très avides de montres-bracelets, se rattrapaient. Tandis que je continuais vers une autre ferme, assez au-dessus à gauche, une jeune fille au passage m'embrassa de joie de revoir son premier français ».

L'accueil de la population est enthousiaste malgré les craintes, car la bataille n'est pas terminée. Un officier du 4^e RTT se souvient :

« Pendant que dans les foyers les familles délivrées oscillent de la terreur passée à la joie présente, l'angoisse d'un possible retour de l'allemand. Ici ou là, la joie emporte toute crainte et les alsaciens embrassent leurs libérateurs qu'ils réconfortent d'une vieille bouteille de traminer, d'une mirabelle vénérable ou d'un simple bol de lait chaud ».



Éléments du 2^e tabor sympathisant avec les habitants de la ferme Mathieu à Barischires (on reconnaît M. et Mme Mathieu, Hubert et Paulette Mathieu), décembre 1944

C'est le cas de Mme Jôle, durant toute la guerre elle affirmait à ses copines « qu'elle embrasserait le premier soldat français qu'elle rencontrerait ». Le 8 décembre au matin, elle est réfugiée dans la cave avec sa famille pour se protéger des tirs d'artillerie et d'armes. Au bout d'un moment, son père les appelle et fait entrer dans la maison un soldat. Immédiatement, en l'apercevant, elle lui saute au cou, respectant ainsi sa promesse. Pourquoi ce soldat plutôt qu'un autre ? Peut-être parce qu'il portait un casque alors que les goudiers portaient des turbans. Toujours est-il qu'elle vient de rencontrer Louis Jôle, soldat au 4^e régiment de tirailleurs tunisiens, né à Marseille, débarqué en Provence au mois d'août 1944, qui effectuera toute la campagne de la 1^{ère} armée française. Le premier cadeau qu'il lui fera sera un savon de Marseille, bien particulièrement précieux à ce moment-là.

Pourtant cette rencontre a bien failli ne jamais avoir lieu. En effet, le 6 décembre au matin, le village est soumis à un bombardement. En poste d'observation à la « Schleiff », près de la pépinière, le soldat Louis Jôle doit s'assurer qu'aucun mouvement suspect de l'ennemi n'échappe à l'artillerie. Il voit soudain se dégager entre les fumées du bombardement un long cortège qui monte à côté de l'église. Il s'agissait de l'enterrement de Jean Bittzenhoffer, le frère de Mme Jôle, décédé quelques jours plus tôt de la « maladie bleue ». Dès les premiers tirs, qui ont touché

M. Louis Jole, ici en compagnie de M^{elles} Jeanne Bittzenhoffer à gauche, sa future femme et Yvonne Maire (épouse Marcel Bedez)



nous avons dû demander le chemin à un habitant car personne ne savait comment accéder à Lapoutroie. Moi je m'occupais du ravitaillement et de l'alimentation, j'étais aide-cuisinier. À notre arrivée l'accueil a été chaleureux, mais il n'y avait pas beaucoup de monde dans les rues. On entendait encore tirer à droite ou à gauche, les gens préféraient rester chez eux. Mademoiselle Odile Rossignol est la première fille que j'ai embrassée, elle est devenue ma marraine puis mon épouse. Je profitais de chaque moment de liberté pour visiter ma promise. Mon bataillon était stationné à Orbey, chaque soir je faisais le trajet de Lapoutroie. Il est reparti le 24 décembre, les munitions et le ravitaillement se sont alors repliés à Lapoutroie. Le 7 janvier, nous sommes partis vers Remiremont puis vers Strasbourg ».

Il y aura un troisième libérateur qui prendra femme à Lapoutroie après la guerre. Il s'agit d'un légionnaire dénommé Kubiack, qui épousera une jeune fille d'Hachimette (M^{lle} Adèle Laurent).



Char du 1^{er} cuir à Barischires à l'assaut du col de Bermont, décembre 1944

Une fois la conquête de la partie nord de Lapoutroie achevée, l'objectif suivant est Le Faudé et le col de Bermont afin de pouvoir poursuivre sur Orbey. Dans l'après-midi du 8, le 73^e goum du 2^e groupement de tabor marocain, appuyé par des mortiers et des chars, s'empare du Faudé, dont la tour est toujours intacte. Dans le même temps, les 59^e et 60^e goum arrivent jusque au-dessus de La Goutte et patrouillent entre Les Mérelles et Bermont. La progression est difficile, en raison du terrain boueux et enneigé. L'absence de blindés lourds ne permet pas de déloger les chars allemands et l'artillerie qui empêchent l'accès au col de Bermont.

Charles Pierre, alors caché dans la ferme de ses parents à la Gasse car il avait déserté la Wehrmacht, observe depuis la fenêtre du grenier les combats qui se déroulaient à la Goutte :

« Les chars du premier peloton léger sont montés jusqu'à la Goutte chez Robert Pierrelvein. Ils ont pu monter parce que les allemands n'avaient pas encore de chars sur le col; ce n'est que la nuit suivante qu'ils en ont amenés. Les Goums étaient dans toutes les fermes. Dans l'une d'elles, se trouvaient quatre allemands qui étaient cachés dans la cave à Kermodé. Quand les Goums sont arrivés, ils ont demandé aux gens s'il y avait des allemands chez eux. Ceux-ci ont répondu qu'ils n'en savaient rien mais qu'ils devaient voir par eux-mêmes. Au même moment, un allemand est monté de la cave et il a lancé une grenade dans la cuisine. Les Goums, furieux, sont descendus dans la cave, ont pris les allemands qui s'y trouvaient, les ont fait sortir et les ont fusillés. Un quart d'heure après, ils venaient chez nous. Quand ils sont arrivés, ils étaient mauvais. Ils ont demandé s'il y avait des allemands. Mon père leur a dit : « je ne pense pas, mais ils ont pu venir sans que je les voie et se cacher au grenier ». C'est alors que deux marocains nous ont pris, ma sœur et moi, pour descendre à la cave. Ils nous pointaient leur mitraillette dans le dos mais ils n'ont rien trouvé ».



*Éléments du 1^{er} cuir à
Barischires, à l'assaut du col de
Bermont, décembre 1944*

Les premières patrouilles françaises arrivent au col de Bremont où habitait M. Émile Claudepierre. Il se trouvait dans la ferme paternelle car, comme il l'explique, « je ne me suis pas rendu à la Wehrmacht car j'avais reçu d'un médecin français des médicaments pour donner des battements de cœur. Le 6 décembre, nous avons vu monter des soldats allemands avec des chevaux qui tiraient des canons de petit calibre. Ils se sont installés devant la ferme Vilmain. Le 8, toute la matinée, nous avons été arrosés par une pluie d'obus de mortier. Le même jour, dans l'après-midi, de la cave de notre ferme où nous étions terrés, nous avons entendu un roulement sourd de moteur. Nous avons aperçu les artilleurs allemands qui ramassaient leur matériel et qui partaient à toute vitesse avec leurs chevaux en direction de Remomont-Orbey. Un ou deux allemands sont sortis de la ferme Vilmain avec des Panzefaust. Ils se sont installés à plat ventre dans le talus à la Croix de Bermont, les armes dirigées vers Lapoutroie où nous entendions les chars français qui, finalement, se sont enlisés au chemin de la Goutte. Par la suite, nous avons vu 11 soldats allemands morts à cet endroit. Ils avaient été mitraillés depuis la ferme Didier Aloyse. Cette nuit-là, tout était calme à notre ferme quand, tout à coup, une vitre a été brisée à la fenêtre arrière; puis de la cave, nous avons entendu un soldat dont j'avais reconnu les bottes qui claquaient dans l'escalier. Un moment plus tard, un coup de fusil retentit dans l'escalier. Nous avons entendu un homme qui râlait à l'extérieur puis le soldat allemand est reparti, peut-être une heure plus tard. Après son départ, je suis monté timidement et au travers de la fenêtre brisée, au clair de lune, j'ai vu un homme allongé qui ne donnait plus signe de vie. Le matin, il n'y était plus. Par la suite, nous avons su qu'il y avait eu une patrouille française. »

À plusieurs reprises, dans la journée, les allemands contre-attaquent les positions des 58^e et 59^e goum, ainsi que celles du 60^e vers La Goutte. Malgré des pertes importantes côté alliés, les allemands doivent se replier au col de Bermont. Ils essaient de reprendre le Grand Faudé en encerclant les soldats du 73^e goum, repliés dans la tour. Cette unité sera cependant dégagée, mais la situation demeure confuse dans ce secteur terriblement exposé aux tirs de mortiers.

Après l'échec de cette attaque, il devient impossible au CC4 de progresser vers Orbey. Le 3^e RSAR du capitaine Bonjour reçoit alors l'ordre de tenter d'établir la liaison avec la 3^e DIA en passant par Le Bonhomme.

Le soir venu les soldats s'installent dans les fermes tandis que les allemands amènent des chars au col de Bermont, et envoient des patrouilles vers les fermes occupées par les goums.

Le lieutenant Martin se souvient là encore :

« En fin d'après-midi, nous étions presque au col de Bermont et je regroupais mon monde à la ferme de La Goutte. Le 73^e goum se battait toujours au Grand Faudé, très en arrière de nous, à gauche. Rien ne se manifestant sur la crête entre lui et moi, j'y installais un petit poste jusqu'à la nuit. À droite, très en arrière aussi, combattait le 1^{er} tabor. Une reconnaissance vers le col de Bermont, arrêtée par une mitrailleuse, revient. J'aperçus sur la crête, l'espace d'une seconde, un camion boche qui allait vers Orbey... Les divers obstacles que l'ennemi avait parsemés sur le chemin, ponts sautés, route minée, etc... nous avaient retardés de vingt-quatre heures. Un jour plus tôt, nous aurions atteint le col puis le village d'Orbey, défendus alors par ce régiment dégoûté, qui se rendait, en veux-tu en voilà. Mais c'était à une unité de S.S. décidée à se défendre jusqu'au dernier homme à qui nous avions affaire et nous en ressentîmes immédiatement les effets.

De plus, il s'était mis à neiger et nos chars s'enlisaient dans les chemins fraîchement mouillés et montant très fort. Ils se planquèrent pour la nuit dans une deuxième ferme et nous nous installâmes donc à La Goutte. Les paysans, les sous-officiers et moi étions dans la salle à manger, les goumiers dans le grenier à foin et quatre sentinelles sur les quatre faces, où elles trouvèrent des coins pour se camoufler. Le manque de communication intérieure entre la salle à manger et le fenil m'ennuyait beaucoup.

Je rendis compte au colonel puis, vers 19 heures, fis une première tournée, rien à signaler. Tout était devenu blanc de sorte qu'on voyait comme en plein jour. Comme je commençais à dîner, la sentinelle la plus proche de nous tira un coup de feu unique. Pour demander à voix basse ce qui se passait, il était nécessaire soit d'entr'ouvrir la persienne donnant juste sur le col de Bermont (grave risque d'obus), soit de sortir. Je pris ce parti. Le fusil mitrailleur du goumier venait de s'enrayer. Celui-ci me montra une patrouille de six hommes, en file indienne, descendant le long d'un ruisseau, à deux cents mètres au-dessous de nous. Accroupi au coin de la maison, j'allais y rentrer quand éclata, à hauteur de mon crâne, un obus anti-char. Le bruit dû réveiller les hommes au grenier ».

Voici le récit officiel de cette dernière mission :

« Légion d'honneur, guerre. Magnifique officier de réserve de cavalerie venu au front volontairement. Dès son arrivée, s'est fait remarquer par son allant, son calme imperturbable au feu, sa haute valeur morale. Le 7 décembre 1944, a rempli une délicate mission de reconnaissance, passant à l'intérieur des lignes ennemies et rapportant des renseignements précieux. Le 8 décembre, placé à la tête d'un détachement, d'un peloton de chars légers et de deux sections de goumiers, a nettoyé le village de Lapoutroie et continué une progression rapide et audacieuse au milieu du dispositif ennemi, lui infligeant de lourdes pertes ; capturant 22 prisonniers, dont 2 officiers, a aidé à l'avance des unités voisines. violemment contre-attaqué à la ferme de la muette (La Goutte) dans la nuit du 8 au 9, a refoulé l'adversaire en désordre et a été grièvement blessé au cours de l'action ».

C'était un peu enjolivé ; le nettoyage de Lapoutroie était déjà fait et le refoulement de l'adversaire fut l'œuvre des chars et de l'adjudant Roussel, qui eut en plus toute la peine de me panser et de me faire évacuer. Après ma blessure, au matin, les goums voisins ne purent arriver au col de Bermont. Les allemands y avaient ramené des auto-canon et les goumiers durent se replier sous le feu, à toute allure, un par un. On ne reprit ce col que six ou sept jours après. Le tabor continua à en voir de dures toute la fin du mois. Enfin il fut relevé et, le 25 janvier, Marquez me précisa, lui aussi, les péripéties de mon ultime combat :

« D'après ce qui m'a été conté par Roussel et Poggi, l'affaire s'est passée ainsi qu'il suit. Une patrouille allemande s'est approchée des maisons que vous occupiez, afin de tirer sur les chars, soit avec du rocket-gun, soit avec un projectile anti-char semblable au rocket, se présentant sous la forme d'une grosse poire, j'ignore son nom allemand (il s'agit vraisemblablement d'un « Panzerfaust »). Le guetteur au F.M. du 8^e Goum ayant vu quelque chose, a tiré avec son arme, qui s'est enrayée après le premier coup. Vous êtes alors sorti pour vous rendre compte de ce qui se passait. Il avait neigé légèrement (décidément la neige me jouait un plus mauvais tour encore

qu'à Welferding !), et votre silhouette devait être très visible. Les allemands ont alors tiré sur vous le projectile anti-char dont vous avez reçu des éclats, l'enveloppe en tôle a été retrouvée le lendemain sur les lieux. Roussel, qui était à côté de vous, n'a absolument rien eu ».

Pendant ce temps, des patrouilles parties d'Hachimette arrivent vers Les Fourches. Au soir de cette journée, le groupe de combat 4, aux ordres du général Schlessler a atteint le secteur Bermont-La Goutte, les environs des Allagouttes, le nord d'Alspach et les environs du Bonhomme, mais reste sous la menace des chars ennemis du 221^e VGR, 16^e VGD qui ont reçu l'ordre de tenir le secteur Lapoutroie-Hachimette-Orbey, jusqu'au dernier homme. Dans la journée du 9 décembre, les allemands renforcent leur résistance, et mènent plusieurs contre-attaques. L'une d'elle leur permet de reprendre pied à Bermont ainsi qu'au col.

L'attaque sur Orbey : 9-15 décembre 1944

Le 9, les goudiers attaquent vers Remomont, mais manquent de soutiens blindés lourds et demandent l'appui des chars du 3^e RSAR. Ils ne peuvent atteindre leur objectif.

Le 3^e régiment de spahis algérien de reconnaissance, sérieusement renforcé par un peloton du 1^{er} escadron, un peloton du 1^{er} cuir, un peloton du 1^{er} régiment de cavalerie et un goum marocain, va donc progresser vers Le Bonhomme. Un détachement va tenter d'atteindre Le Bonhomme, depuis Lapoutroie, en empruntant la route ainsi que la rive de la Behine. Un second détachement passe par l'Étang du Devin, guidé sur son chemin par M. Arthur Enderlin qui sera durant de nombreuses années « brigadier » à l'ONF.

Vers 16 h, le premier atteint les premières maisons du Bonhomme, mais ne peut progresser à cause du pont qui a été détruit. L'autre est retardé vers la ferme de l'Étang du Devin à cause d'ennuis mécaniques causés par des pistes impossibles. Lorsque le pont d'Hachimette devient opérationnel, le 9 décembre vers 15 h, le 2^e bataillon du régiment de marche de la légion étrangère, en liaison avec le 11^e goum, déclenche une attaque en direction des Allagouttes à partir d'Hachimette. Toutefois, elle se trouvera bloquée par des éléments allemands qui continuent de tenir solidement les hauteurs du Faudé.

De nombreuses pertes sont à déplorer suite aux contre-attaques allemandes, de sorte que des renforts devront être acheminés pour les compenser.

Pendant que les légionnaires tentent de s'emparer d'Orbey, les goudiers et les chars montent une nouvelle fois à l'assaut au col de Bermont. Les chemins rendent l'accès impraticable aux chars, de même que les canons allemands postés au col. Le 60^e goum assure la protection des chars qui montent de La Goutte vers Bermont, le 59^e goum occupe les fermes de Bermont, mais doit une nouvelle fois les évacuer sous la pression des allemands qui en incendient plusieurs.

Pendant ce temps, le 73^e goum doit se défendre vaillamment face à une violente contre-attaque du 2^e bataillon du 223^e VGR, 16^e VGD. Grâce à des renforts, les soldats français réussissent à enfoncer la résistance ennemie et parviennent en vue d'Orbey, non sans avoir enregistré des pertes. Le 73^e goum est relevé dans ce secteur par le 74^e goum du 15^e rabor.

Côté allemand, seules deux compagnies, soit environ 70 hommes, restent en état de combattre.

Le 10 décembre, le village du Bonhomme est entièrement libéré par des éléments du 3^e escadron du 3^e régiment de spahis algérien de reconnaissance, accompagnés d'éléments blindés qui progressent par la route, d'éléments du 1^{er} cuir qui viennent de l'Étang du Devin et une colonne du 4^e escadron du 3^e RSAR, venue des Bagenelles. Le soir venu, pendant que le village est nettoyé, les chars regagnent Lapoutroie.

Le 11 décembre, vers 12 h 30, les 5^e et 7^e compagnies du régiment de marche de la légion étrangère, les goudiers appuyés par des chars du 4^e escadron du 1^{er} cuir partent à l'assaut d'Orbey depuis Hachimette. Le soir venu, ils ne pourront dépasser le bas d'Orbey tandis que des combats se poursuivent aux Allagouttes. La route entre Hachimette et Orbey est terriblement minée et défendue par les allemands. Les sapeurs du 96^e bataillon de génie auront le plus grand mal à en faire un accès correct pour les chars. Hachimette, bien que libéré, reste sous le feu des bombardements ennemis. Fernand Marco raconte :

« Après quelques jours de bombardements, mon père qui avait une ferme, a eu deux vaches et

un boeuf blessés (plus des oies et des poules), qu'il fallut abattre. M. Charles Bronner, boucher à Lapoutroie, a été désigné pour faire ce travail. Entre les tirs d'obus, il est venu à Hachimette en passant par le Sabbat (les Buissons) pour abattre ces pauvres bêtes. La viande a été vendue aux gens de la commune et à l'armée. M. Bronner a été ramené chez lui dans un char car les obus tombaient. Dans les jours qui suivirent, le commandant qui dirigeait les troupes, a demandé à mon père de le conduire au Limbach (annexe du village) chez M. Demangeat qui était encore entre les lignes de feu ».

La situation reste confuse, ainsi Les Allagouttes changent plusieurs fois de mains, en fonction des attaques et contre-attaques. Le Faudé est à nouveau contre-attaqué au début de la matinée. La tour construite au sommet et qui constitue un observatoire idéal pour les alliés est bombardée sans relâche. Déjà fortement endommagée, bien des habitants de Lapoutroie et d'Orbey la verront s'effondrer le dimanche 10 décembre, cédant sous les coups des chars allemands. Dans ce secteur, les combats sont d'une rare violence. Ainsi, le 2^e groupe de tabors marocain qui a libéré Lapoutroie le 8 décembre, enlevé Le Faudé le 9 et Les Allagouttes le 10, vit entre le 7 et le 11 décembre un véritable calvaire en enregistrant 37 tués et plus de 230 blessés, dont certains (83) auront les pieds gelés dans la neige.

La population de Lapoutroie voit avec beaucoup de tristesse tous les soirs, les mulets redescendre de Bermont, avec les cadavres sur leur dos. Mme Demangeat se souvient de tous ces blessés, évacués par le col de Chamont, sur Fréland et Aubure. De même, c'est dans la ferme Baradel qu'étaient amenés les prisonniers pour y être interrogés.

Hachimette, où la vie civile se réorganise peu à peu, accueillera durant un certain temps, la sépulture de nombreux soldats.

Fernand Marco se souvient :

« Mon père a été désigné chef du village. Il devait signer les laissez-passer pour circuler d'un village à l'autre. Après le départ des troupes françaises, les américains l'ont reconnu comme maire du village. Avec M. Kuster, M. Joseph Antoine et M. Edmond Loing, un comité a été formé pour l'entretien du cimetière militaire qui avait été aménagé à l'emplacement de l'actuelle école maternelle. 66 militaires y ont été inhumés : 45 marocains, algériens, tunisiens, 19 français et 2 allemands. Leurs corps ont été transférés par la suite au cimetière militaire de Strasbourg ».

Pendant ce temps, de nombreux éléments du 1^{er} cuir, notamment le 1^{er} escadron, stationnent à Lapoutroie. Le 11 décembre cependant, un peloton du 1^{er} cuir s'empare du col de Bermont que l'ennemi a évacué pour se retrancher au nord de Beauregard. L'aspirant Pierrard, qui a exécuté cette manoeuvre, est gravement blessé au moment d'entamer la progression vers Orbey. À Orbey, les allemands disposent de forces importantes appuyées par des chars tigres et des canons de 88. L'utilisation de cette brèche s'avère impossible, faute d'éléments suffisants. C'est pourquoi, le 11 décembre les chars sont rappelés sur Hachimette.

Au fil des jours, la résistance devient si acharnée que l'état major français décide de sortir au plus vite de la montagne. Pour cela le 2^e CA, renforcé par la 36^e division d'infanterie américaine doit attaquer sur l'axe Fréland-Ingersheim et les français sur l'axe Orbey-Trois-Épis. Il faut rappeler qu'en plaine, seul Mittelwihr a pu être libéré à cette date, ainsi que les hauteurs de Kaysersberg. Des combats d'une extrême violence se déroulent sur les hauteurs de Sigolsheim.

Le 1^{er} escadron du 1^{er} cuir avec un peloton du 1^{er} régiment de chasseurs d'Afrique assure la défense d'Hachimette et patrouille sur la route d'Orbey, pendant que deux sections de la 6^e compagnie du RMLE s'installent sur les hauteurs d'Hachimette.

Dans certaines situations, les civils seront d'une aide précieuse, grâce aux renseignements qu'ils fourniront aux états-majors. M. Bedez, par exemple, s'est réfugié avec sa famille au Busset. Tous les jours, en cherchant du pain à Fréland, il renseigne les français sur les positions allemandes. D'autres encore se faufleront entre les lignes et apporteront de précieux renseignements.

M. André Valentin se souvient de son retour à Lapoutroie et de l'aide qu'il a pu apporter aux militaires :

« Le 8 décembre, je suis descendu à Lapoutroie, là j'ai été arrêté par une sentinelle, c'était un gommier qui ne comprenait pas le français, heureusement il était accompagné d'un officier français. J'ai été conduit chez un capitaine à Hachimette qui m'a demandé de lui indiquer la position d'un canon allemand qui les embêtait. Il téléphona à l'aéroport de St-Dié et un quart

d'heure après la ferme qui abritait ce canon était bombardée ».

Certains seront employés au déminage des routes, tâche difficile et terriblement dangereuse. Toutes les routes avaient été minées par les allemands en particulier avec des mines « bondissantes ». En marchant dessus, le pied amorçait la mine, lorsqu'il se retirait, la charge explosive montait à environ 1,20 m du sol et explosait. Elle était meurtrière dans un rayon de 50 m.

Jeannot Bedez en avait appris le fonctionnement par coeur auprès des soldats allemands. Il portera continuellement sur lui « un collier » d'épingles destinées à les neutraliser, et prendra une part active dans le déminage de la route d'Orbey.

Pour enrayer l'avance alliée, les allemands étaient prêts à tout. Ainsi, M. Bedez verra-t-il, au moment où la Croix d'Orbey sera libérée, le matériel et les produits inflammables stockés là, pour brûler Hachimette.

Tout cela a cependant comme effet d'épuiser les troupes. Au moment où ils arrivent au repos à Fréland, les goumiers du 2^e GTM sortent d'un véritable calvaire. Certains officiers comparent le retour du 1^{er} tabor à

« un retour de campagne de Russie ». Les unités arrivent la nuit, abruties de fatigue et de souffrances. Certains n'ont pas le courage d'atteindre le cantonnement définitif. Elles s'arrêtent à Fréland au hasard du premier local rencontré.

Le 58^e goum paraît le plus épuisé, beaucoup sont atteints de gelures aux pieds, d'autres se couchent avec une bronchite. En dehors des muletiers et des employés, il ne reste pas un combattant, le goum a pratiquement disparu. La situation est sensiblement identique au 59^e goum, si bien que l'état-major envisage à ce moment-là la dissolution du 1^{er} tabor.

Le 73^e goum prend position au Limbachkopf, le 47^e aux Allagouttes et le 74^e à Hachimette qui continue d'être bombardé. Ce sont des éléments de ces unités que rencontrera à ce moment-là Jean Demangeat, adjoint au maire, dans la ferme de ses parents au Limbach, qui à cette date n'est pas encore libéré et où les allemands circulent encore.

À ce moment-là, il est âgé de 19 ans et a échappé à l'incorporation de force en raison de son état jugé trop frêle pour un service actif dans l'armée. Depuis le mois de mars de la même année, il travaille comme bûcheron et coupe du bois pour constituer les barrages anti-chars. Depuis le 5 décembre, date à laquelle il a entendu les premiers tirs dans la région du Kalblin, il ne travaille plus, car la situation est devenue trop dangereuse en raison des bombardements. Le 7 décembre, une compagnie allemande, aux ordres de l'Oberleutnant Rademacher, prend position autour de la ferme et y installe son P.C., ce qui entraînera régulièrement des tirs d'artillerie. C'est de ce P.C., qu'il donnera l'ordre d'incendier la scierie Antoine.

Les soldats allemands sont en poste sur les hauteurs de la route entre Hachimette et Kaysersberg, à raison d'un soldat tous les 50 m. Chaque soldat pouvait voir les colonnes de véhicules sur la route de Fréland. Ce sont les allemands qui annonceront la libération d'Hachimette à toute la famille qui vit maintenant à la cave. Ils passeront ainsi 10 jours entre les lignes sans savoir exactement où se trouvaient les positions des uns et des autres. Ils entendaient simplement les soldats allemands creuser leurs positions de défense. Il arrivait également que français et allemands viennent chercher du lait à la ferme, le même jour.

Le 13 décembre, l'offensive reprend en direction d'Orbey avec l'arrivée de la 3^e division d'infanterie algérienne. Le 3^e bataillon du 4^e régiment de tirailleurs tunisiens remplace les goumiers au Faudé et à La Goutte. Le 2^e bataillon du même régiment s'installe aux Mérelles et à La Goutte. La compagnie de canons d'infanterie du 4^e RTT installe une position d'artillerie au Grand-Trait et bombarde Le Noirmont.

Le 13 décembre au soir, le 2^e escadron du 2^e RSAR libère le col du Bonhomme. Le 14 décembre



Goumiers ayant libéré les Fourches à Hachimette chez la famille Hecky

le 2^e bataillon du 4^e RTT occupe Les Mérelles et La Gasse. Le 1^{er} régiment de tirailleurs algériens, de son côté occupe Ribeaugoutte après avoir passé deux jours dans la filature de Lapoutroie. Le 1^{er} groupement de tabors occupe Le Bonhomme.

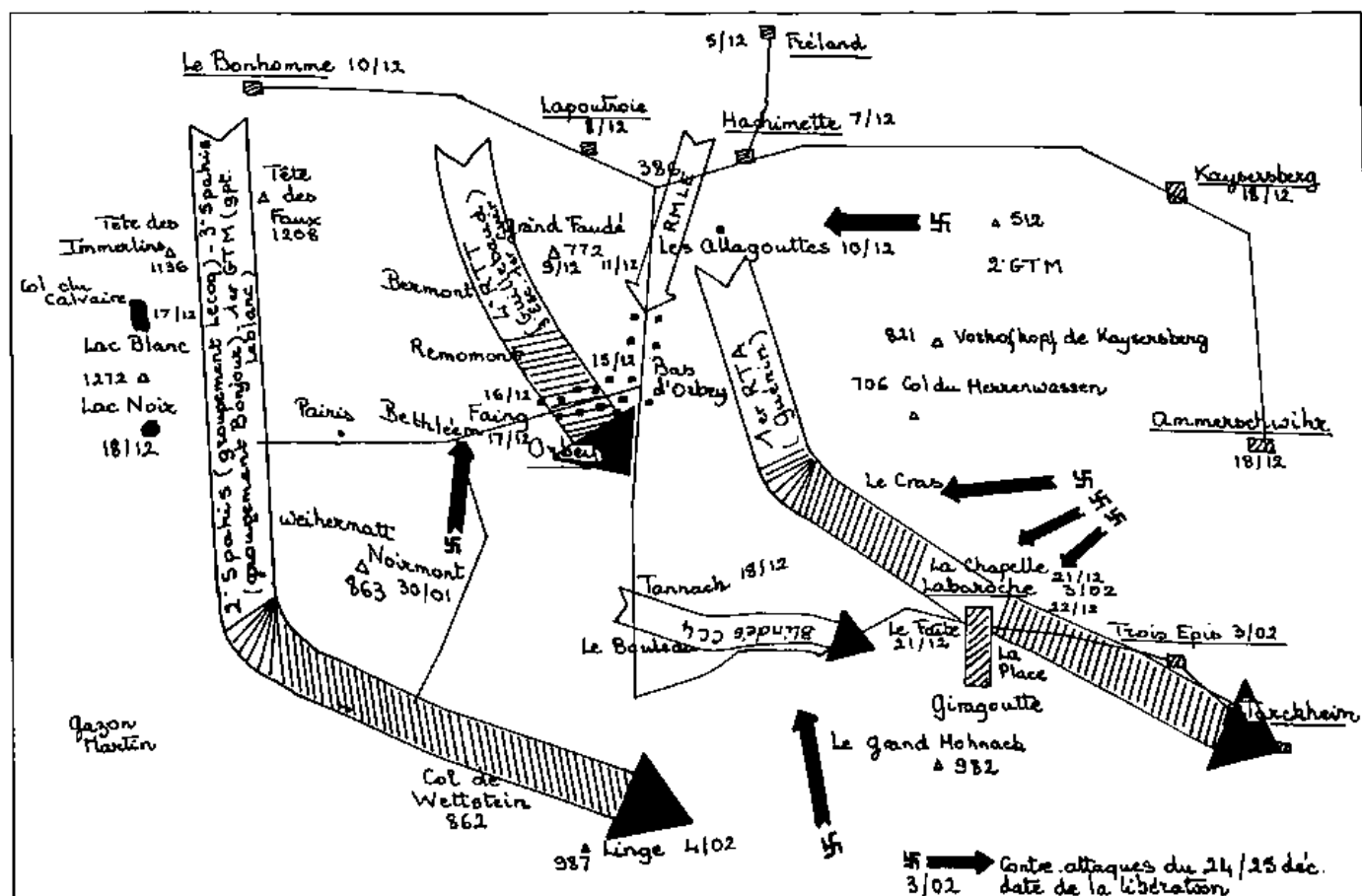
Le 14 décembre à 3 h du matin, les allemands contre-attaquent le long de la route Orbey-Hachimette et dans le secteur des Allagouttes. La 3^e section tient le Haut-Pré et le 74^e goum ne lâche pas le Limbach.

Le 15 décembre à 9 h 30, une opération de grande envergure se déclenche pour la prise d'Orbey. Orbey, décrit par le capitaine Moreau de la 3^e DIA, comme suit :

« Aux jours de paix, ville aimable et charmante, cœur d'un canton purement français de langue, paradis des pêcheurs de truites et des bourgeois colmariens en villégiature d'été, Orbey présente en cet hiver 1944, le hérissement d'une redoutable forteresse où le travail de l'allemand utilise et renforce les obstacles naturels, ces multiples crêtes entre les vallées, ces boisements de sucre aux pins impénétrables et qui sont d'inappréciables places d'armes ».

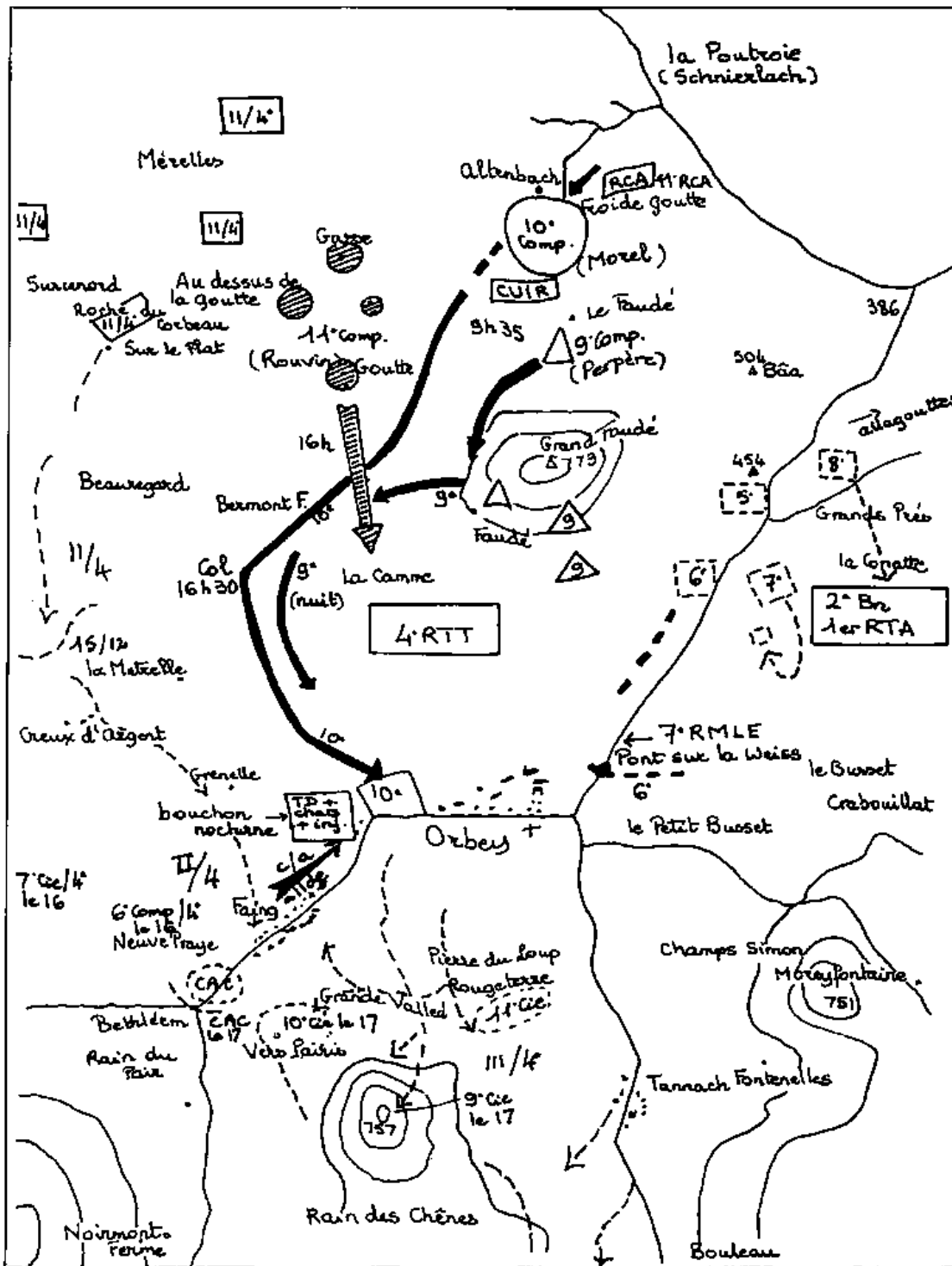
L'attaque est prévue selon trois axes : à l'est, depuis Lapoutroie en direction des Trois-Epis, via Giragoutte, en passant par Le Cras, La Chapelle avec le CC4 et le 1^{er} RTA soutenus par une artillerie importante. Au centre, le 4^e RTT, un escadron de tanks destroyers soutenus par des éléments du 67^e RA et de la 4^e compagnie du 96^e régiment du génie, aux ordres du colonel Guillebaud, attaque sur Orbey. A l'ouest, un vaste espace où l'altitude, les hautes neiges et les mines multiplient les obstacles qui va de la tête des Immerlins au col du Wettstein, dans lequel le colonel Bonjour dispose des 2^e et 3^e spahis, du 1^{er} GTM ainsi que d'éléments du 1^{er} cuir, du 7^e chasseur et de groupes issus de la résistance.

Le 3^e bataillon du 4^e RTT, appuyé par un détachement blindé et soutenu par l'artillerie basée au Grand-Trait attaque sur l'axe Lapoutroie-Orbey, par Bermont. Il a pour mission de nettoyer la ville et de progresser vers le Rain des Chênes. Une opération de diversion est menée sur la route Hachimette-Orbey. Le 2^e bataillon du 4^e RTT avance quant à lui sur l'axe Le Bonhomme-Kebespré-Les Mérelles.



Attaque du 15 décembre sur Orbey

Après une préparation d'artillerie et de mortiers sur le col de Bermont et vers La Camme commencée à 9h20, les forces alliées se mettent en place : le 3^e bataillon du 4^e RTT est en position au Faudé, la 9^e compagnie sur la gauche et la 10^e à droite. L'action est appuyée par les chars du 1^{er} cuir qui montent depuis Lapoutroie. Surpris au départ de l'attaque qu'ils n'attendaient pas sur ce terrain si difficile, les allemands enregistrent des pertes et cèdent du terrain. Mais leur résistance va s'amplifier et les combats sont d'une rare violence. Chaque ferme est transformée en blockhaus, chaque forêt défendue avec acharnement. Les chemins qui mènent au col sont de véritables bourbiers qui rendent le déplacement des chars très difficile. À midi, la progression est minimale. À 14h, la 11^e compagnie, maintenue en réserve jusque là à Lapoutroie, est engagée, mais ne peut progresser et s'approcher du col. La situation devient de plus en plus délicate car si le col de Bermont n'est pas pris toute la suite des opérations est



Attaque sur Orbey

compromise. Les allemands, qui sentent qu'ils perdent la partie, n'hésitent pas à se venger sur les civils, plusieurs seront exécutés sommairement à Orbey.

Face à cette situation, l'ordre est donné à 16 h d'attaquer en force pour forcer le passage et prendre Orbey avant la nuit. Mais la manoeuvre est risquée et l'état-major envisage même un moment de la reporter et de la poursuivre le lendemain. C'est alors que survient un évènement qui peut à lui seul faire basculer une situation et faire gagner une bataille.

Le commandant Achte, chef du 3^e bataillon du 4^e RTT, dans l'indécision de la lutte, croit flairer le moment où les allemands vont céder. Il rameute tous les hommes en état de combattre. Avec des unités décimées et des chars qui s'embourbent et se déchenillent, il tente une nouvelle attaque au centre du dispositif, en direction du col de Bermont. À 16 h 30, le col cède, l'ennemi reflue. Vingt minutes plus tard Remomont est pris à son tour.

Le restant des hommes de la 10^e compagnie et les chars du capitaine Détroyat, qui commande un détachement blindé du 3^e escadron, 1^{er} cuir, foncent dans la nuit et atteignent les maisons d'Orbey. Dans la nuit, entre 1h et 3h du matin, les 9^e et 11^e compagnies rejoignent à leur tour Orbey. Dehors, il fait 17 degrés sous zéro. Ce même 15 décembre, une patrouille de légionnaires, commandée par le sous-officier Bravo, arrive au Limbach, à la ferme Demangeat, à la recherche de renseignements sur les allemands situés à environ 50 m de là.

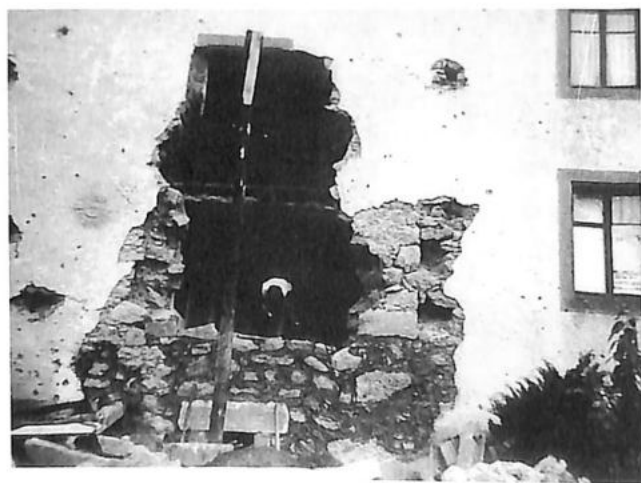
Le 16 décembre, les unités font leur jonction devant l'hôtel de ville d'Orbey. Le commandant Achte peut alors embrasser son cousin germain, curé de la paroisse d'Orbey.

Le 17 décembre est utilisé à nettoyer Orbey qui est libéré définitivement par la 11^e compagnie du 4^e RTT. La situation reste cependant précaire, car l'offensive des Ardennes menace le flanc nord des alliés. À un moment, un repli est même envisagé. Cependant, progressivement le 4^e RTT achève la libération du territoire d'Orbey, en s'emparant du Faing et en s'avançant vers le Lac Blanc. Le 1^{er} RTA quant à lui, progresse vers Labaroche et atteint les proximités du Cras le 19 décembre.

Le 17 décembre, une nouvelle patrouille arrive à la ferme Demangeat au Limbach et annonce aux habitants la libération d'Orbey et de Kaysersberg. Ce même jour, d'autres lapoutroyens vont, eux aussi, enfin connaître les joies de la libération. En effet, si la localité même d'Hachimette est libérée depuis le 7 décembre, il n'en est pas de même pour certains écarts comme le Limbach ou le Bâche-le-Loup que les allemands tiennent toujours.

M. et Mme Rémy se souviennent de ces terribles journées. Depuis plusieurs jours, une quinzaine de personnes, dont un enfant de deux mois, qui avaient trouvé refuge dans cette

ferme, couchent à la cave à cause des bombardements. Durant toute l'occupation, des prisonniers évadés ou des réfractaires venaient se ravitailler ou se nourrir dans cette ferme. Les soldats allemands eux mêmes, souvent âgés et désabusés, ne dédaignaient pas un morceau de fromage et quelques pommes de terre. M. Rémy a réussi à échapper à l'incorporation dans l'armée allemande. Le 18 octobre, il reçoit sa feuille de route pour la Wehrmacht, mais refuse de s'y rendre. Un médecin de sa connaissance lui fait une piqûre



Ferme endommagée chez M. et Mme Rémy au Bâche-le-Loup, décembre 1944

dans le genou, qui enfle immédiatement. Le genou atteindra plus de 30 cm de grosseur et sera plâtré par le Dr Bruar. Mme Rémy ramènera le papier d'exemption de la Kommandatur, à vélo, depuis Colmar, 10 jours avant d'accoucher...

Le 17, les allemands sont toujours dans les environs de la ferme et tirent sur une patrouille de goumiers qui vient de Hachimette et se dirige vers Labaroche. Immédiatement tout le coin est bombardé, la ferme sera gravement endommagée. Deux hommes se précipitent aux Allagouttes pour signaler aux alliés la présence des civils. La situation devenant trop dangereuse, ils décident

alors de se réfugier chez des parents à la Bohle, mais sont pris à partie par des goumiers. Ils ne retourneront au Bâche-le-Loup que le 24 décembre, escortés par des goumiers. Entre temps les hommes y sont remontés pour nourrir les bêtes et les traire. Heureusement aucun incident ne sera à signaler car personne n'a occupé la maison entre temps. À leur retour, c'est un état-major français qui occupera les lieux, tout d'abord le capitaine René puis le capitaine



Goumiers ayant libéré les Fourches à Hachimette chez la famille Hecky

Seigneurat. Plus tard, durant 15 jours, ce seront les soldats américains. Avant leur départ, les allemands voulaient installer un P.C. avec téléphone dans la ferme. Mme Rémy, qui parlait bien la langue allemande, a pris son enfant dans les bras et a supplié l'officier allemand de ne pas le faire car la maison risquait d'être bombardée. Ému, l'officier a accepté, épargnant ainsi des souffrances à cette famille.

L'accalmie arrivera lorsque les alliés auront atteint et libéré le Cras, à Labaroche. Durant de nombreuses journées, le ravitaillement parviendra à ces troupes à dos de mulets depuis Hachimette.

Le 19 décembre est une journée à marquer d'une croix pour Jean Demangeat qui a connu de grosses frayeurs. À 8 heures, sortant de la cave pour chercher un fagot de bois pour le feu, il aperçoit, sur le chemin, à 60 m, une patrouille qui lui fait des signes. Ne comprenant pas de quoi il s'agit, il n'y répond pas, ce qui déclenche immédiatement de violents tirs. Il se réfugie à l'intérieur de la maison mais, une balle a même traversé la porte. Quelques minutes plus tard, les soldats du 31^e goum investissent la maison, en tirant par toutes les fenêtres des bâtiments, causant de gros dégâts. Son père sera emmené pour être interrogé au P.C. à Hachimette. Au moment de son retour, toujours sous escorte, ils pourront observer de très violents tirs d'artillerie en direction du Bâche-le-Loup. Avant de se retirer, le chef de la patrouille lui a déclaré : « C'est bon, on viendra la libérer votre vallée ! ».

Le front va alors se stabiliser durant un certain temps au gré des attaques et contre-attaques. À partir du 20 décembre la guerre d'usure s'installe. Le secteur Orbey-Labaroche constitue le flanc ouest de la poche de Colmar. Le 1^{er} GTM échoue dans sa tentative de s'emparer du Noirmont de même que le 1^{er} RTA au faite (Labaroche).

Durant toutes ces journées, les positions allemandes sont soumises à des tirs d'artillerie d'une extrême violence qui surprennent les soldats dans leurs gestes quotidiens. Jeannot Bedez se souvient de ces terribles moments. Les mortiers étaient installés derrière la scierie Antoine et des canons plus gros près de l'ancienne usine. Méthodiquement, ils bombardaient mètre carré par mètre carré. Les soldats allemands étaient déchiquetés sur place. M. Rémy se souvient avoir vu près du Bâche-le-Loup, alors que les obus passaient au-dessus de la ferme en direction des Trois-Épis, des intestins humains accrochés aux branches des arbres. M. Bedez revoit encore les corps déchiquetés, les mains, les bras, les jambes sur le sol. Mme Rémy se rappelle de ce soldat allemand, occupé à soigner un camarade blessé, tué par un obus en même temps que lui, ou un autre tué, un morceau de pain à la main.

Dans l'ardeur des combats, personne ne songeait à s'occuper de ces cadavres. Beaucoup resteront là, jusqu'au mois de juin 1945, ou, ce soldat allemand, abattu par une sentinelle près du pont à Hachimette et qui est resté trois semaines dans l'eau, accroché à une poutre.

En ces moments difficiles, la mort cotoie la vie et il est parfois difficile de faire la différence entre les deux. C'est ce qui est arrivé à Mme Bohle à propos de Pierre de Lavenne, aide pilote du char « Maubeuge » atteint par un tir de mortier à Orbey. Atteint à l'oeil gauche, il est laissé pour mort. S'apercevant quelques heures plus tard qu'il vivait encore, ses camarades le transportent à l'hôpital de Lapoutroie où Mme Bohle, le pensant décédé, récupère son livret militaire qu'elle enverra plus tard à sa famille accompagné de ses condoléances. Cependant de Lavenne n'est pas

*Char Maubeuge
ayant participé à
la libération.
L'aide pilote de ce
char était Pierre
de Lavenne laissé
pour mort dans
les combats, il
survivra à de
graves blessures*



mort. Il restera trois semaines dans le coma et reprendra connaissance le 9 janvier à l'hôpital de Besançon. Il y a quelques années, M. et Mme Bohle ont eu le plaisir de sa visite à Lapoutroie.

Dans le même temps, la vie reprend ses droits. À Lapoutroie, les soldats français aideront Mme Minoux à mettre son fils au monde, le 14 décembre à 23 h 30 à la Basse du Bois.

Le 18 décembre, le CC5 soutenu par l'infanterie du 30 RIUS libère Kaysersberg et Ammerschwih.

Le 21 décembre, alors que la résistance allemande se raidit, le 1^{er} RTA à Labaroche monte à l'assaut de La Chapelle qui est libéré en fin de journée, la place est libérée le 22. Ce même jour, les légionnaires tiennent leur promesse au Limbach où ils attaquent à l'aide de chars et délogent définitivement les allemands. À leur tête, le lieutenant Henri Bolmont, dans le civil, instituteur à Bruyères. La ferme Demangeat sera transformée en poste de soins pour les blessés. C'est là que Jean Demangeat verra arriver un jeune soldat allemand de 18 ans blessé à l'aîne. Il sera amené là, en pleurs, portant sur lui tout son ravitaillement. Le médecin français s'est opposé à son interrogatoire, avant de l'avoir soigné. À ce moment-là, le Vorhof d'Ammerschwih et le chalet Weibel sont libérés.

Premier Noël de paix

Le 23 décembre, le 4^e escadron du 1^{er} cuir s'empare du Cras alors que l'offensive est suspendue et que les français établissent des positions défensives, qui seront soumises à de nombreuses contre-attaques, comme celle du 24 décembre vers La Chapelle et Les Allagouttes.

Le 24 décembre, veille de Noël, les allemands attaquent dès 7 h 30, après une sérieuse préparation d'artillerie dans le secteur de La Chapelle et La Place. Repoussés une première fois, ils attaquent à nouveau en début d'après-midi et reprennent quelques positions vers Pairis. La situation est grave ! À Aubure, au quartier général, l'atmosphère est angoissée. Pierre Lyautey a noté « déjeuner à l'observatoire . Personne ne dit mot. Les assiettes sont scandées régulièrement dans le silence général par le bruit des fourchettes. Les nouvelles américaines ne sont pas bonnes non plus. Les attaques alliées ont été vite refoulées ».

Dans ces combats, le 1^{er} RTA a perdu 700 hommes depuis le 15. Au milieu de la nuit, une jeune fille s'enfuit du Noirmont à l'insu de tous pour rapporter une conversation d'officiers allemands

révélant les points et heures des contre-attaques projetées.

Dans une grange, un père franciscain célèbre la messe de minuit. Loin des combats, les civils savourent leur première veillée de Noël. À minuit, l'église du Bonhomme est archicomble, beaucoup de civils et presque tous les militaires du 3^e RSAR assistent à la messe. Pour la première fois depuis 4 ans des chants de Noël français résonnent dans l'église faiblement éclairée par quelques bougies.

L'aumônier du RMLE a, quant à lui, célébré la messe à Hachimette dans le courant de l'après-midi dans le même recueillement, au milieu des militaires et des civils réunis.

Selon André Valentin, ce sont au total quatre messes de minuit qui seront célébrées à Lapoutroie-Hachimette : une au Fossé, à laquelle assistera Mme Bedez, célébrée par un aumônier de la légion, une dans la grande salle de la mairie, une à l'église de Lapoutroie et une à l'église d'Hachimette, dont se souvient bien Fernand Marco : « Pour Noël 1944, une messe a été célébrée dans l'église sinistrée de Hachimette. Les enfants du village ont reçu de l'armée française, comme cadeau, des bonbons et du chocolat, friandises qu'ils n'avaient pas connues avant ».

En cette veillée de Noël, les civils se mêlent aux militaires pour fêter Noël, leur offrant du vin chaud, des tartes aux pommes et des gâteaux. Certains auront même la chance de boire du champagne que les soldats ont eu dans leurs rations.

Poursuite des combats dans la région.

Le 28 décembre, Sigolsheim est libéré. Fin décembre-début janvier, exception faite de quelques tirs d'artillerie et de mortiers vers Orbey, le front reste calme.

À partir de fin décembre 44 début janvier 45, les troupes françaises du groupement Schlessler sont remplacées par le 7^e régiment d'infanterie US appartenant à la 3^e division d'infanterie, en vue de l'offensive sur Colmar. La raison qui a amené les troupes américaines à relever les français dans le canton est simple. À ce moment là, Strasbourg est menacée par les troupes allemandes suites aux opérations dans les Ardennes menées par Von Rundstedt. Les américains abandonnent Strasbourg qu'ils ne veulent pas défendre à tout prix préférant se réorganiser plus loin. Toutefois, le général De Gaulle refuse cette hypothèse et obtient du commandant en chef que les troupes françaises soient prélevées pour la défense de Strasbourg. C'est ainsi que les américains occuperont les positions françaises et les français celle des américains. Plus tard, à partir du 16, quand arrivera l'ordre de liquider la poche de Colmar pour le 20 d'autres unités de la 3^e DIUS arriveront également comme le 290^e engineer combat bataillon, qui s'installe à Hachimette, le 109^e RIUS à Orbey et le 112^e RIUS à Lapoutroie, appartenant tous deux à la 28^e DIUS, ainsi que le 630^e bataillon de chars. Au moment de cette relève, une batterie de mortiers prend position au Limbach. Le chef de cette batterie s'appelait Georges Tacherod et était le cousin du Cardinal de Québec. Il appartenait à une famille de 6 garçons. Parmi les servants, il y en avait un qui a passé toutes ses nuits dans la jeep, même par - 15°C.

Au moment où débute cette dernière étape, la majeure partie du canton est libérée, une partie du village de Labaroche ainsi que certaines hauteurs d'Orbey restent encore aux mains de l'ennemi.

Le bilan est particulièrement lourd. Rien que pour le 1^{er} RTA, engagé dans la bataille depuis le 15 décembre, 30 % de l'effectif sont hors de combat. Il manque 168 tués, 584 blessés, 22 disparus et 230 évacués sanitaires, soit au total plus de 1 000 hommes dont 22 officiers.

Dans le même temps, le 1^{er} RTA a fait 345 prisonniers et dénombré plus de 1 000 cadavres devant ses lignes. L'état-major allié estime que les allemands ont perdu plus de 4 000 hommes dont 1 000 prisonniers.

Au moment du déclenchement de l'offensive sur Colmar, arrive dans la région la 28^e DIUS qui vient de combattre dans les Ardennes et qui est rattachée au 2^e corps d'armée française. Très affaiblie par les combats menés dans les Ardennes, elle ne pourra être utilisée qu'en secteur défensif. En effet, elle est située au centre du dispositif d'attaque sur Colmar.

Au sud, le 1^{er} corps d'armée doit attaquer sur un axe Aspach-Wittelsheim, afin de déplacer vers

lui le centre de gravité ennemi. Deux jours plus tard, le 2^e corps d'armée doit attaquer au nord-ouest de Colmar.

Entre les deux corps d'armée, la 28^e DIUS fait partie des unités qui doivent fixer l'adversaire et accentuer la pression par des coups de main sur l'ennemi. Le 1^{er} février cette division, ainsi que la CC4 de la 5^e DB donneront le coup de grâce aux allemands aux portes de Colmar.

Le 20 janvier, le 1^{er} corps d'armée française attaque la poche de Colmar par le sud. Les combats sont terribles, la 28^e DIUS et le 290^e bataillon maintiennent une forte pression dans la région.

Le 30 janvier le 110^e RIUS de la 28^e division attaque Le Noirmont à 5 h. À 8 h 30, il s'empare du sommet. Le 31 janvier le 110^e régiment est relevé par le 9^e régiment de zouaves.

Le 2 février, le groupe de combat 4 de la 5^e DB entre dans Colmar.

Le 4 février, le 112^e RIUS appartenant à la 28^e division prend Turckheim et libère le reste du village de Labaroche dans l'après-midi.

Le 4 février, des unités du 9^e zouaves et un tabor terminent de libérer les hauteurs d'Orbey vers le Noirmont-Gazon du Faing.

Cette fois, malgré quelques vaines contre-attaques, le canton est libéré. Bientôt il en sera de même pour l'Alsace toute entière.

Un lourd bilan

Le bilan est effroyable, des milliers de morts, blessés ou disparus de part et d'autre, des centaines de réfugiés, des victimes innombrables parmi la population

Le seul mois de décembre a coûté au VI^e corps : près de 3 500 tués, plus de 17 000 blessés, près de 3 000 disparus, 23 prisonniers et plus de 35 000 malades. Il manque à la fin du mois plus de 10 000 hommes à l'armée américaine et plus de 7 000 à l'armée française.

De novembre 44 à février 45, la VII^e armée enregistre plus de 6 000 tués, plus de 22 000 blessés et près de 3 000 disparus.

Entre novembre et janvier la 1^{re} armée a eu, en moyenne, 70 morts par jour alors qu'elle n'en enregistrerait que 25 à 30 en période normale.

Les pertes allemandes, bien que difficiles à chiffrer, sont estimées à deux à trois fois supérieures à celles des alliés. Il y aura également beaucoup de victimes civiles. Dans le Haut-Rhin, près de 2 000 personnes périront dans les bombardements.

Des villages sont complètement détruits, toute la vie désorganisée. Le 22 février 1945, un rapport, établit la situation du canton. Orbey et Labaroche, gravement endommagés, Lapoutroie et Le Bonhomme partiellement endommagés.

La violence des combats particulièrement meurtriers a plusieurs raisons :

Les allemands défendent le territoire alsacien comme le leur, mettant dans l'ultime bataille tous leurs moyens humains et matériels. Ils se sont battus avec une énergie farouche, car ils savaient que leur sort dépendait de l'issue de cette bataille.

Durant toute cette période, les allemands se sont montrés des combattants valeureux, comme le reconnaît le capitaine Moreau : « La valeur même de l'ennemi, son courage, son acharnement, son habileté tactique, ajoutent à la signification de cette lutte, de grange à verger, de ferme à villa, d'étage à étage ». De plus, aucune relève ne peut être effectuée, faute d'éléments de renforts. Pire encore, les munitions commencent à manquer, ce qui ne manque pas de déconcerter les combattants auprès de qui le doute s'installe, comme le note le capitaine Moreau dans son journal : « Il y a même, venant de Paris des bouffées de pessimisme. Et pour rester dans le réel, si notre crise d'effectifs s'explique, celles des munitions paraît moins claire. Cette pénurie, venant après l'abondance connue en Italie, déconcerte. Plus encore, s'il faut en croire les raisons : l'Amérique aurait calculé ses besoins en obus jusqu'à la fin des hostilités et commencé déjà la reconversion de ses industries aux fabrications du temps de paix, afin de ne pas perdre ni un jour, ni une heure ».

Le fanatisme des allemands aussi les pousse à l'image de ces élèves sous-officiers du Kampfgruppe Wasser qui ont gardé leur jeunesse et leur enthousiasme. Des « hourrahs » scandent leurs assauts. Mais les feux alliés brisent leur détermination. Sans relâche les allemands

contre-attaquent, galvanisés par les nouvelles des succès de Von Rundstedt dans les Ardennes. Ils essaient surtout de gagner du temps. La moindre semaine comptant aux yeux des dirigeants nazis, vivant dans l'espoir de disposer les premiers de la bombe atomique et de retourner ainsi la situation à leur avantage.

À la mi-décembre, le moral des allemands demeure élevé malgré les revers. Le journal de la 19^e armée « Die Wacht » publie les lignes suivantes dans un article :

« Mais tandis que les gens songent à l'avenir le soir à la veillée, le soldat allemand livre en Alsace une des batailles défensives les plus rudes de la guerre. Sur les crêtes des Vosges, les positions les plus avancées à l'Ouest sont enfouies dans la neige profonde, enveloppées dans le froid vif et, de là jusque dans les plaines du Rhin, s'étendent les rangées de trous individuels qui, depuis des semaines, ont été remplis jusqu'au bord par la pluie continue.

Ils n'ont pas eu de repos depuis des jours et des semaines et ils ont perdu l'usage du mot « relève » depuis longtemps. Leurs uniformes ne sèchent jamais et ils sont jaunâtres de boue et de saleté. Ils doivent voler leur part de sommeil, minute par minute, parfois seconde par seconde. Oui, le sol alsacien, une fois encore, dans son histoire riche en guerres, voit un nouveau miracle, celui du grenadier allemand. Dans chaque section se trouvent des vides douloureux, mais ceux qui survivent se rapprochent les uns des autres, se battent avec d'autant plus d'opiniâtreté contre les barrages d'artillerie et les bombardiers, contre les chars, les Shermans, les Renaults, les Churchills et les fantassins. Aucun de ceux qui livrent l'assaut aux positions allemandes ne trouverait le courage de résister s'il devait faire l'expérience de ce que le grenadier allemand a vécu ces dernières semaines. Et c'est le miracle que les mots ne peuvent expliquer. En ce mois de décembre, au cours de la sixième année de guerre, une nouvelle page de l'histoire et de l'héroïsme allemand est en train d'être écrite en Alsace, et elle est signée par le sang de nombreux soldats allemands.

Ici combattent des divisions que l'ennemi avait déclaré anéanties alors qu'il forçait son chemin depuis la Méditerranée par la vallée du Rhône et elles se battent avec une opiniâtreté et une force qui ne peuvent se mesurer par des critères ordinaires ».

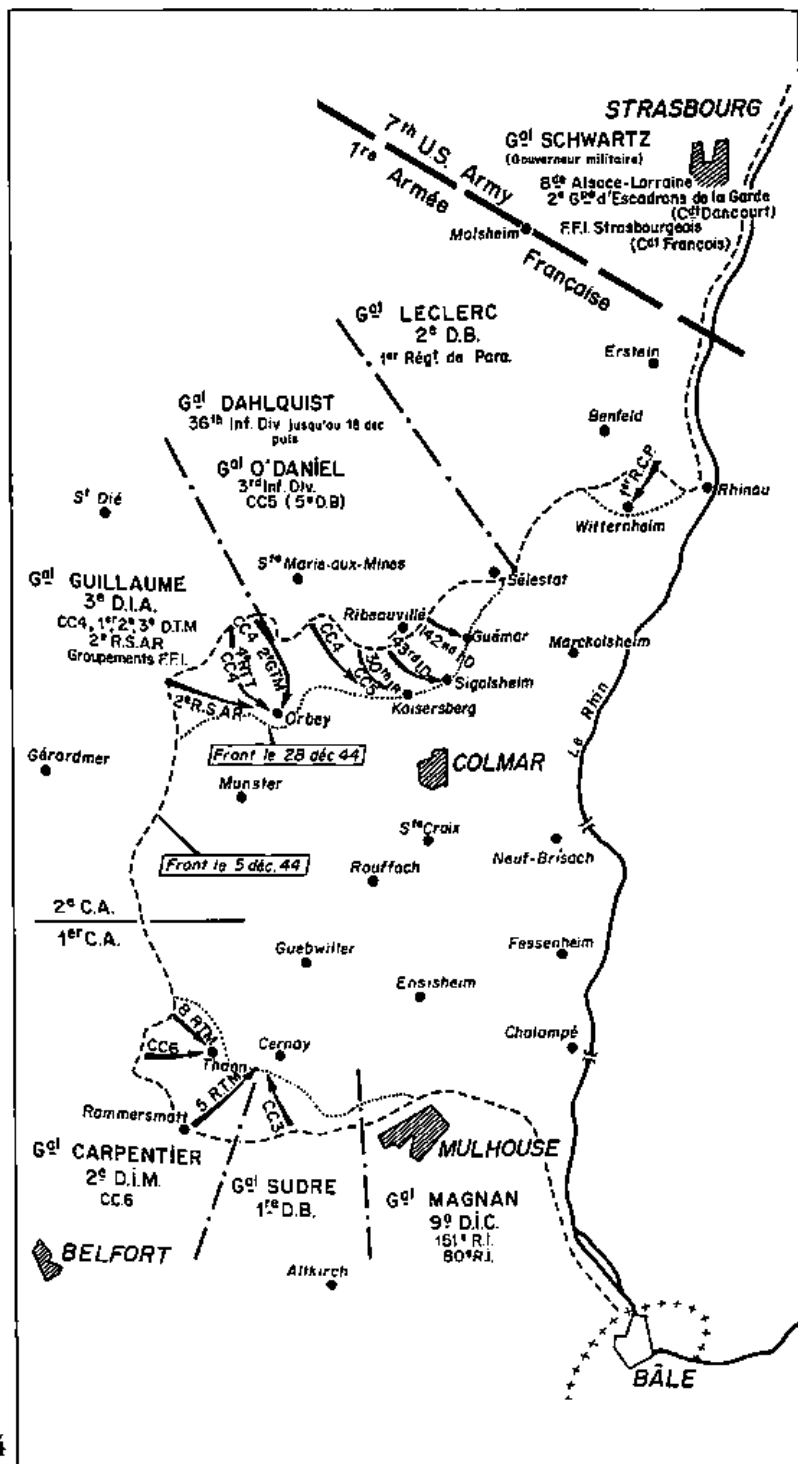
En fait, le résultat le plus marquant est que ces contre-attaques vont user les armées alliées. À cela s'est ajoutée l'offensive allemande dans les Ardennes, qui, si elle a eu assez peu de répercussions sur les opérations elles-mêmes, n'en a pas moins privé les combattants de moyens importants. Les combats se sont déroulés dans une zone de montagne difficile. C'est la première fois dans l'histoire qu'une armée en campagne traverse ainsi les Vosges de front. Le relief interdit l'emploi massif de blindés et matériels lourds, le temps couvert celui de l'aviation. De ce fait, le rôle principal est tenu par l'infanterie qui doit affronter un ennemi en place qui en minant les routes et les ponts a eu le temps de préparer sa défense. Il faut y ajouter la fatigue, car les combattants sont sur la brèche depuis l'été. De même que l'hiver, auquel beaucoup ne sont pas habitués, des pluies diluviennes qui transforment les rivières en torrents infranchissables, la neige, la glace, le vent qui rendent les chemins impraticables. Les soldats alliés devront reconstruire chaque pont, dans des conditions extrêmes, sous le feu de l'ennemi, déminer chaque route, nettoyer chaque maison, forêt, talus, avant de pouvoir engager le combat.

Il aura fallu plus de 4 mois (du 14 novembre 1944 au 19 mars 1945) pour libérer l'Alsace dans sa totalité et plus de 20 jours (du 22 janvier au 9 février) pour venir à bout de la poche de Colmar.

La situation est la même pour le canton. Il aura fallu environ 3 semaines, du 28 novembre, date à laquelle les américains sont arrivés vers le Brézouard, au 21 décembre où ils ont quitté les environs de Bâche-le-Loup, Limbach, pour libérer l'ensemble du territoire de la commune de Lapoutroie. Il aura fallu deux mois et demi pour venir à bout des allemands dans le canton.



Victor Blaise à Hachimette surveillant les prisonniers affectés aux opérations de déminage, hiver 45



Les opérations de décembre 1944

--- front le 3 déc. 44
 ... front le 28 déc. 44

Encore a-t-il fallu pour libérer l'Alsace renforcer la 1^{re} armée du 21^e corps US (environ 125 000 hommes) pour venir à bout de la résistance allemande. Comme cela a déjà été détaillé, des conditions météorologiques particulièrement dures (jusqu'à - 20°), ainsi qu'un terrain défavorable (montagnes, nombreux cours d'eau), sont pour beaucoup dans la lenteur avec laquelle ont évolué les opérations du front. À cela il faut ajouter le fait que la 1^{re} armée s'est débattue dans des problèmes logistiques (manque de munitions, de matériels et d'armes) et humains (renouvellement des troupes africaines peu adaptées aux conditions de combat). La bataille a connu également, côté allié, certains flottements (prélèvement de division pour nettoyer les poches de l'Atlantique, dysfonctionnement entre américains et français, ajournement de certaines opérations faute de munitions...). Le transfert des unités françaises vers

Strasbourg, que les américains voulaient abandonner lors de la menace allemande venant des Ardennes et leur remplacement par des unités US à partir de janvier 45, a causé une perte de temps importante.

À l'inverse, la 19^e armée allemande a fait preuve d'une grande agressivité et a su habilement manoeuvrer et tirer parti du terrain. 50 000 hommes et 500 canons réussirent à franchir le Rhin et continueront à combattre après la libération de l'Alsace.

La libération du massif des Vosges et de l'Alsace a coûté aux armées alliées environ 20 000 tués, soit à peu près 1/6^e des pertes du front occidental, entre le 6 juin 44 et le 8 mai 45.

L'un des témoins de cette bataille se souvient : « La sanglante montée des Vosges nous a aspirés, les uns après les autres, comme déjà nous nous croyions à la limite des forces humaines. Elle nous a beaucoup coûté de morts, et non moins de blessés, sans évoquer les pieds gelés et la morsure du froid sur ceux qui restent. Pourtant, malgré tout cela, et les mines et la neige, ce versant alsacien des Vosges a plus de soleil que les abords lorrains de la chaîne, et je ne sais quel

mystérieux pouvoir qui charme et ensorcelle. Comme s'il était moins dur de mourir au pied de certains clochers de la plus disputées des *provinces françaises* ».

Réorganisation de la vie civile

La vie civile va progressivement se réinstaller malgré les difficultés liées à la destruction de certaines installations et aux problèmes d'approvisionnement. Les autorités devront rapidement mettre fin aux incidents qui éclateront entre les troupes alliées qui se considéraient souvent en pays conquis, assimilant l'Alsace à l'Allemagne, et la population civile.

Un corps militaire de liaison sera créé afin de faciliter les rapports entre les autorités militaires et civiles. Il jouera un grand rôle et mettra fin à bien des conflits.

La réintégration économique : restauration du système bancaire français, reconversion monétaire, réorganisation des systèmes d'assurances et fiscalité française connaîtront de nombreuses difficultés.

Le rétablissement de l'activité postale, des réseaux téléphoniques, ne sera reconstitué qu'à l'automne 1945. À ce même moment, un quart des ponts détruits reste à reconstruire. La réorganisation matérielle ne sera d'ailleurs achevée qu'au début des années 60.

Dès la libération de Lapoutroie, la vie civile et administrative est rétablie, sous l'autorité du capitaine Favereau, officier de liaison administrative installé à Ribeauvillé. Il faisait partie de l'équipe spéciale de liaison d'Alsace et de Lorraine, formée à Alger, afin de procéder à la réintégration de ces deux provinces à la France. Son travail consistait à rétablir la légalité républicaine, c'est-à-dire réintégrer les autorités municipales de 1939 dans la mesure où elles n'avaient pas démerité, de veiller au maintien de l'ordre, tâche difficile, car il régnait partout un certain climat de suspicion, d'établir l'inventaire des dégâts et des besoins, de mettre les usines en marche, de s'occuper de la population et des réfugiés, de régler les problèmes de circulation, de retrouver la trace de ceux qui avaient déserté l'armée allemande, de procéder à l'inhumation des cadavres allemands, d'enlever les barrages... bref de faire redémarrer la vie de tous les jours, en dehors de la guerre. Le capitaine Favereau décrit la situation à Lapoutroie comme « embrouillée ». Néanmoins, le maire de 1939, M. René Raffner est réinstallé dans ses fonctions.

Les membres du conseil municipal reprennent également leur fonction : Xavier Antoine, Jean-Baptiste Demangeat, Léon Finance, Léon Grivel, Séraphin Haxaire, Désiré Haemmelé, Albert Lamaze, Louis Minoux, adjoint au maire, Joseph Perrin, Xavier Rémy, Edouard Valentin, Charles Woindrich, Joseph Zimmer. M. Marcel Herrmann reprend ses fonctions de secrétaire de mairie et M. Alfred Merckle est chargé de la police municipale.



Fête de la libération, 1^{er} juillet 1945, population et militaires fêtent la victoire



Fête de la libération, 1^{er} juillet 1945, éléments blindés du 1^{er} cuir alignés à l'entrée du village

*Ferme endom-
magée chez M. et
Mme Rémy à
Bache-le-Loup,
décembre 1944*



gravement souffert des bombardements. Parmi les civils on note, un mort et trois blessés. Le D^r Bruar mettra fin à ses jours après la mort de sa femme.



*Le Cambronne
II, char du sous-
lieutenant Morlet
avec Melle
Parizot*

A Fréland et au Bonhomme également les anciens maires et conseils municipaux sont réinstallés. À Orbey où la situation est beaucoup plus préoccupante, c'est M. Waltzer le pharmacien qui sera désigné comme maire.

À Lapoutroie, le ravitaillement est jugé relativement satisfaisant, mais on manque de matières grasses, de pétrole, de bougies, ainsi que de pâtes et épicerie. Les principaux dégâts sont au centre du village, principalement aux toitures. Hachimette a également

Les 1^{er} et 2 juillet 1945, la fête de la libération, qui réunit les plus hautes autorités civiles et militaires, organisée par la section FFI de Lapoutroie, marque dans la joie la fin de la guerre.

Irène Muller se souvient que :

« L'adjudant Michel et un des goumiers, qui étaient entrés dans notre maison, étaient parmi les hôtes de cette fête. La rue Courbe a été dénommée rue du 2^e tabor marocain, parce qu'elle a été libérée par eux en 1944 », par décision du conseil municipal en date du 6 mai 1945. Le 23 septembre de la même année, les élections municipales porteront M. Paul Minoux au poste de maire.

À Lapoutroie, courageusement, les habitants vont reconstruire leur maison, réaménager leur village, reprendre le travail. Après l'euphorie et la joie de la libération, la tristesse gagnera peu à peu le village, car beaucoup de ceux qui sont partis ne reviendront plus. Après les avoir longtemps attendus, l'espoir s'est éteint.

« Afin que nul n'oublie »

*Au pied des monts bleutés, en un site historique
Il est une colline où flottent nos couleurs.
Endormis à jamais, abattus loin des leurs
C'est là que sont tombés ceux de l'Armée d'Afrique...
Alignés sous la Croix ou la Stèle hébraïque,
Arborant le Croissant du soldat musulman,
De modestes tombeaux témoignent de ce sang
Que versèrent pour nous ceux de l'Armée d'Afrique...
Et sur ce tertre obscur, morne et mélancolique,
Ils ne sont pas tous là : les autres, par milliers,
ont jalonné de gloire en usant leurs souliers
La route de l'Honneur, chère à l'Armée d'Afrique...
Quand ils ont débarqué, courageux, magnifiques,
Venus de Kabylie, d'Alger, venus d'Oran,
De Tunis ou Rabat, de Dakar, d'Abidjan,
Ils étaient de chez nous, ceux de l'Armée d'Afrique !
Ils s'appelaient Muller, Krauth ou
Bou-Haïcke, Fernandez, Ouadi, Ginart ou bien Dardour
Ayant pour idéal de planter sur Strasbourg
Leurs drapeaux glorieux, ceux de l'Armée d'Afrique !
À leurs rangs s'ajoutait le peuple nostalgique
Ayant perdu la France en fuyant l'étranger
Qui dans « Rhin et Danube » accourait s'engager
Fier de rejoindre aussi ceux de l'Armée d'Afrique...
Leurs grands Chefs égalisaient les héros de l'Attique
C'étaient Juin et Leclerc, De Lattre ou Montsabert
C'étaient Giraud, Valin, Brosset, De Boislambert,
Qui menaient au combat ceux de l'Armée d'Afrique...
Ils ont rétabli Rome en sa grandeur antique
On les a vus à Sienna, à Monte Cassino
Dans la neige et le froid du Garigliano
Dans Mulhouse et Colmar, ceux de l'Armée d'Afrique...
Après avoir vécu l'aventure Homérique
Quant ils ont défilé sur les Champs Élysées
Les foules en délire étaient électrisées.
Et Paris acclamait ceux de l'Armée d'Afrique
Mais tant d'autres sont morts en n'ayant pour musique
Que la voix du canon et la plainte du vent...
Passant, près de ces tombes arrête toi souvent
Prie et recueille toi : là dort de l'Armée d'Afrique.*

Mme Riche-Muller de la société des Gens de Lettres
Sigolsheim

Le drame des « Malgré-Nous »

Si le 8 décembre 1944 est un jour de joie et de fête pour beaucoup de lapoutroyens, certains l'ignorent et continuent leurs souffrances, loin de leur village. La vie et l'expérience de chacun est un drame individuel qu'il n'est malheureusement pas possible de raconter ici, en détail. Voilà pourquoi, seule l'histoire de quelques uns sera racontée parce qu'à elle seule elle symbolise celle de tous. Les noms sont ici peu importants, ce qui compte ce sont les destins. Les destins de tous les lapoutroyens, broyés dans la grande machine de la guerre et qui, pour les jeunes générations, sont identiques mais qu'ils doivent connaître afin de savoir et de mieux comprendre les souffrances et la complexité de l'Alsace et de chaque alsacien.

Le 8 décembre 1944, près de 250 lapoutroyens ne pourront goûter les joies de la libération. 108 d'entre eux sont toujours en Haute-Garonne depuis 1940 et devineront, plus qu'ils ne l'apprendront la libération par les journaux. 132 jeunes hommes sont partis, enrôlés de force dans l'armée allemande sur les 247 de la commune nés entre 1906 et 1928 qui ont été recensés. Parmi ceux-ci une vingtaine désertèrent, la plupart à l'occasion d'une permission. Beaucoup d'entre eux reviendront se cacher dans la région, avec la complicité des habitants. 30 d'entre eux seront tués au front, la plupart sur le front russe, et 13 seront portés disparus. Les autres, après bien des souffrances, finiront par revenir à Lapoutroie.

C'est leur histoire qui est racontée ici .

La majorité des jeunes alsaciens étaient envoyés sur le front russe et occupaient des positions entre la mer Baltique et la mer Noire. Toutefois, une partie s'est retrouvée en Italie. C'est le cas de Paul Petitdemange, mobilisé le 14 octobre 1942, en tant que grenadier à la première compagnie du 1131^e bataillon d'infanterie. En janvier 1943 il se bat à Leningrad avant d'être hospitalisé à Varsovie pour diphtérie. Il est ensuite renvoyé en Pologne au 1059^e régiment d'infanterie avec lequel il arrive en fin d'année 43 en Italie, à Monte Cassino. Là, il va participer aux effroyables combats de 1944. Dès le printemps, la 8^e armée anglaise veut forcer la ligne Gustav et se lance à l'assaut du monastère qui sera bombardé sans relâche.

Les souvenirs de ces combats imprègnent aujourd'hui encore sa mémoire. Ainsi, il revoit cette nuit, où il est de garde. Non loin des lignes, il voit approcher une patrouille polonaise. Après avoir averti ses supérieurs il observera une scène horrible.

Caché dans un buisson, un sergent allemand va les attaquer au lance-flammes. Sept des huit hommes seront brûlés vifs. Un autre souvenir est également resté dans sa mémoire, celui où, durant deux jours, soldats allemands, polonais et anglais ont arrêté les combats. C'était à l'issue de combats particulièrement violents. 12 000 goumiers montent à l'assaut de Castelforte. À la fin de la journée plus de 1 000 combattants gisent morts sur les flancs de la montagne. Durant deux jours, les belligérants vont cesser les combats et unir leurs efforts pour tenter de ramasser et donner aux soldats une sépulture correcte. Durant deux jours, côte à côté, ils partageront cigarettes, vin, toutes sortes de choses.... Ils parlent de paix et d'amitié, d'arrêter la guerre...

Au bout de quelques jours, la guerre reprendra le dessus. Le 8 décembre 1944, jour de la libération de Lapoutroie, il est sur le front d'Italie, au nord de Bologne. Plusieurs fois blessé dans le nord de l'Italie, il sera finalement fait prisonnier par les anglais le 9 mars 1945. Il regagnera Lapoutroie en septembre 1945.

D'autres lapoutroyens combattront à Cassino, comme Julien Laurent ou Marcel Parmentier qui sera tué le 24 janvier 1944.

Sur ce front d'Italie, ils auraient peut être pu croiser un de leurs compatriotes, originaire d'Hachimette, Maurice Voinson. Après 6 mois dans le service du travail obligatoire, passés à Munich à construire les emplacements de canons de DCA de 88 mm, il est incorporé de force



*Groupe de copains
au RAD fin 1942
à Kulmbach.*

*Debout de gauche
à droite : Paul
Koenig, Joseph
Pierrevelcin,
Pierre Perrin de
Lapoutroie.*

*Assis de gauche à
droite : Maurice
Munier (Orbey),
Gaston Florence
(Le Bonhomme),
Joseph Demangeat
(Hachimette).*



Charles Pierré, à droite, dans l'armée française en 1934. À gauche, incorporé de force dans l'armée allemande en 1943

dans la Wehrmacht, le 15 octobre 1942 au bataillon 1134 à Brno en Tchécoslovaquie.

En février 1943, il est affecté au bataillon 903 dans une brigade légère de l'Afrikakorps. Après une période d'entraînement en

Pologne, il arrive à Cagliari en Sardaigne, alors que sa destination initiale devait être la Sicile, rendue inaccessible en raison du débarquement allié. À la fin de l'année, le voici en Italie après être passé par la Corse où les combats ont été particulièrement meurtriers, au moment où l'Afrikakorps est dissous et où les troupes sont reversées dans la Wehrmacht. Son aventure devient épique au retour d'une permission au mois de juin 1944. Dans le nord de l'Italie, à un moment où le train se trouve immobilisé, et où les soldats doivent passer la nuit dans la paille, il décide d'aller boire un café dans une auberge. Parlant correctement l'italien, il entame la conversation avec un client, lui explique sa situation et lui fait part de son souhait de s'évader. Le lendemain matin, celui-ci vient le chercher, lui donne des vêtements civils et lui indique une cachette. Il y restera jusqu'à début juillet. Repris par une patrouille, considéré comme déserteur, l'officier ne lui laisse guère d'illusions sur son sort, la mort est au bout de la route. Au cours d'une halte dans une maison pour manger, il échappe aux soldats et se cache toute la nuit dans un champ de maïs. Le lendemain il se réfugie dans un couvent de Pères Blancs Chartreux où il est accueilli sous le nom de Frère Maurizio.

Occupant la cellule du père supérieur, il vivra la vie de moine, vêtu de la bure blanche, au milieu des observateurs allemands. Il sera libéré plus tard par l'armée polonaise, mais se rendra finalement aux anglais.

C'est alors qu'il signera un engagement dans la marine. Le 8 décembre, il est à Alger où quelques jours plus tard il tombe sur la une d'un journal dans un kiosque et apprendra que : « de violents combats se déroulent en Alsace, dans la région de Lapoutroie-Orbey-Labaroche, les civils qui

fuients nombreux se font tuer par les mines cachées dans la neige ».

Après avoir embarqué à bord du Richelieu à destination de Ceylan, la Birmanie, la Malaisie, l'Afrique du sud, il connaîtra la guerre contre le Japon. Celle-ci se terminera pour lui, avec la capitulation du Japon le 12 septembre 1945. Il sera démobilisé le 27 mars 1946 et rentrera à Lapoutroie.

D'autres, sur le front russe, connaîtront des situations tout aussi dramatiques. C'est le cas d'André Bertrand, incorporé de force dans la Wehrmacht le 16 janvier 1943. Il se souvient qu'au départ il se tenait tranquille, d'une part parce que son frère avait déjà déserté l'armée allemande et se cachait à Lapoutroie, et d'autre part parce que plusieurs désertions en gare de Colmar avaient rendu les allemands particulièrement vigilants et sévères.

Il sera versé dans les transmissions. Après une période de formation d'électromécanicien, au cours de laquelle il a dû apprendre l'allemand, car, sur 1 500 soldats, il n'y avait que deux alsaciens, il sera affecté à un atelier de dépannage pour chars où il s'occupait du matériel radio.

En septembre 1944, il est aux environs de Riga, sur les bords de la mer Baltique où il s'occupe de l'installation et de l'entretien des lignes téléphoniques. Le 8 décembre 1944, en poste dans l'armée de Kourlande, il est toujours dans les environs de Riga, à Struttele. L'armistice sera signé là-bas, le 9 mai 1945 (et non le 8). Son dernier souvenir de guerre est terrible. Ce 9 mai 1945, alors que les combats ont « théoriquement » cessé, le lieutenant allemand commandant la 3^e compagnie, voisine de la sienne, rassemble ses hommes et avec le soutien de blindés, se lance, avec un fanatisme farouche à l'assaut des lignes russes. Du combat, dont ils ne percevront que les échos dans le lointain, aucun soldat ne survivra. Interné dans le terrible camp de Tambov, il y séjournera 3 mois avant de rentrer à Lapoutroie le 21 octobre 1945.

D'autres lapoutroyens passeront par ce camp, comme André Mathis, prisonnier de l'armée russe en Ukraine, auprès de Woroschilowka, après son évasion de la Wehrmacht le 26 septembre 1943. Après un séjour de 9 mois dans le camp de Tambov, il aura la chance de figurer parmi 1 500 alsaciens « rendus » aux alliés, le 7 juillet 1944. Il sera démobilisé de l'armée française, dans laquelle il s'était engagé, le 12 juillet 1945.

D'autres encore connaîtront ce terrible camp, comme André Steffan, incorporé en 1943 et de retour à Lapoutroie en novembre 45, ou Joseph Petitdemange, enrôlé en mai 1944, fait prisonnier au Danemark et qui connaîtra les mines de charbon au bord de la mer Noire avant d'arriver à Tambov d'où il sera libéré le 7 novembre 1945. Ceux-là auront au moins eu la chance de ne pas être blessés. Ce sera le cas de beaucoup d'autres, comme Paul Petitdemange (déjà cité), blessé trois fois. Ce sera aussi le cas de Joseph Demangeat, trois fois gravement blessé par des éclats d'obus ou de grenade, sur le front russe où il aura les pieds gelés au cours de l'hiver 1944. Fait prisonnier par les russes, il connaîtra le camp de Karaganda avant d'être libéré le 13 décembre 1945.

C'est le cas aussi de Jean Prud'Homme, incorporé de force le 15 octobre 1942. Blessé le 8 mars 1943 près de Koursk. Après plusieurs opérations et séjours dans des hôpitaux, il sera jugé inapte pour un retour au front et rapatrié vers Salzbourg où il sera fait prisonnier par les américains. Il rentrera le 27 juin 1945.

C'est le cas encore de Henri Muller, garde forestier durant plus de 20 ans à Lapoutroie. Incorporé de force au début de l'année 1943, il se retrouve incorporé au 2^e Gebirgsjäger Bataillon (2e bataillon de chasseurs de montagne ou chasseurs alpins) à Lillehammer (Norvège), où il fait sa période d'instruction avant d'être envoyé en septembre 1943 en Estonie.

Entre Noël 43 et le Nouvel An, les russes lancent une offensive, obligeant les unités allemandes à battre en retraite. C'est à l'occasion de ce coup de main, au moment où son régiment le 365^e RI se replie, qu'il sauve la vie du lieutenant Marcks, cordonnier en Forêt Noire. Aujourd'hui encore il ne s'explique pas pourquoi il a fait ce geste envers un homme qu'il ne connaissait pratiquement pas. Le voyant blessé à terre il l'a saisi et tiré à travers le fleuve pour le ramener dans les lignes allemandes. Ce geste lui a, à son tour, peut être sauvé la vie un peu plus tard. Lui-même, blessé à Narwa, près de la Mer Baltique, va retrouver au mois de juillet 44, après son séjour à l'hôpital, le lieutenant Marks, devenu major. En signe de reconnaissance, celui-ci va lui accorder une permission, ce que pratiquement aucun alsacien n'obtenait plus à cette époque. Au moment du départ il est venu le saluer et lui a fait comprendre de saisir sa chance et de ne plus

revenir. Ce qu'il a fait. À l'issue de sa permission, il a rejoint la première armée française dans les alpes, via la Suisse, au début du mois de septembre. Le 8 décembre, il se bat aux environs de Lans-le-Bourg, col du Petit-Saint-Bernard. Après la libération de Grenoble, il se retrouvera en Autriche au moment de l'Armistice.

Ce 8 décembre est un jour comme les autres pour Robert Haemmerlé. Incorporé de force comme beaucoup d'autres, il ne parle pas un mot d'allemand au moment d'entrer dans l'armée. Mais il dispose d'un atout de poids, il joue de la musique à la perfection. Et c'est peut être ce qui va lui sauver la vie, comme il le reconnaît lui-même aujourd'hui. En effet, durant ces années de guerre, il sera affecté à un orchestre militaire et jouera dans des « Soldatenheim » (foyer du soldat). C'est là qu'il apprendra, par le journal, dans les environs de Munich, que de violents combats se déroulent près de Kaysersberg. C'est là aussi qu'il croisera un voisin, en faisant mine de ne pas le connaître, afin de ne pas attirer l'attention et surtout les représailles allemandes. Les deux lapoutroyens se croiseront à des centaines de kilomètres de leur village, sans se parler. Des années plus tard seulement ils se le rappelleront.

Quarante trois de leurs compagnons n'auront pas cette chance. Trente lapoutroyens tomberont sur cette terre inconnue, loin de chez eux, ne défendant qu'une seule cause, celle de leur liberté. Ce sera le cas de Charles Toussaint, tué le 24 novembre 1944 à Wale-Wadewoka, une semaine avant que son village ne soit libéré, ou Henri Bertoli tué d'une balle dans la tête à Dandzewa le 4 septembre 1944, ou celui de treize autres qui ne rentreront pas, disparus à jamais. Bien souvent une simple lettre annonce la terrible nouvelle à la famille.

Ces quelques témoignages auxquels on pourrait ajouter des dizaines d'autres, uniquement en changeant les noms, pour montrer l'ampleur du drame des incorporés de force, et au-delà de tous les alsaciens. Les souffrances de leur corps et de leur esprit ont été immenses, la révolte et l'insoumission permanentes. Mais comment se révolter lorsqu'on ne parle pas la langue du pays pour lequel on combat, lorsque sur 1 500 on n'est que deux, lorsqu'on est surveillé en permanence, lorsque le souci premier est de lutter contre le froid et l'ennemi qui, lui, ne fera pas de différence. Et pourtant les actes d'insoumission et les désertions ont été nombreux. Certains ont pu fuir l'armée allemande et sont venus se cacher dans leur village, d'autres, pour éviter de faire courir des risques à leur famille, ont continué le combat dans l'armée française.

Moins chanceux sont ceux qui ont pu regagner leur foyer après un séjour dans un camp de prisonniers dont le plus célèbre est Tambov.

Il y a enfin ceux qui ne sont jamais revenus.....

Le temps a peu à peu atténué les souffrances, mais leur mémoire n'effacera jamais ces moments douloureux dont certains se souviennent jusque dans le moindre détail.

Ce texte veut uniquement contribuer à faire en sorte que tout cela ne sombre pas définitivement dans l'oubli.



*Hommage aux victimes.
Cimetière d'Hachimette*

Les malgré nous

Ainsi que vos chers aînés de l'an mil neuf cent quatorze,

*Durant vos jeunes années,
On vous arracha de force,
À vos parents bien aimés.
Vous ne pouviez refuser,
Car, par un cruel chantage,
On menaçait d'expulser
Hors de sa ville, son village,
Votre famille affligée.
Puis, vous fûtes dispersés
Sur tous les champs de bataille,
Et, bien malgré vous, lutter
Il fallait, sous la mitraille,
Contre les pays alliés.
Par tous, vous étiez reniés,
Par l'Allemand, votre maître
Car un Français vous restiez,
Et vous étiez un traître
Pour vos amis les Alliés.
Hélas, beaucoup sont tombés
En des contrées lointaines.
Dormant pour l'éternité,
Sans croix, sous les blés d'Ukraine,
Sous les steppes dénudées.
D'autres, plus tard, sont rentrés,
Piteuses loques humaines.
Tambou les avait usés
Au fil de longues semaines,
L'Espoir les avait sauvés.*

Jean-Marie Simon

Texte composé et récité pour le 30^e anniversaire de
l'incorporation de force - 11 novembre 1972.

Annexes

Annexe 1

Liste indicative des principaux noms de famille portés à Lapoutroie et germanisés.

Baradel	Bardel	Mangin	Mansching
Batôt	Batold	Marchal	Marschall
Calmelat	Kalmel	Marcot	Markof - Markert
Claude	Klod	Masson	Massung
Claudiel	Klodel	Minoux	Miner
Claudepierre	Cladpeter	Mougé	Mesch
Collez	Koltz	Parisot	Parisch
Conreau	Conrad	Parmentier	Parmenter
Courvoisier	Korwiser	Patry	Pathring
Debras	Klein	Perrin	Perring
Demangeat	Demansch	Petitcolas	Kleinklaus
Deparis	Deber - Dauber	Petitdemange	Pettmunsch - Petermann - Klein
Deputeau	Deputauer		
Desaga	Dessacker	Petitgenay	Pehtisch
Didier	Dietz	Pierré	Peters
Didierjean	Diderhans	Pierrel	Peterlein
Dumoulin	Dummler Vondermuhl Demoulin	Pierrevelcin	Peterwelz
		Prudhomme	Pruttmann
Florentdidier	Florenzdider	Remy	Reimer
Frécharde	Frescher	Toussaint	Allheilig - Tussing
Lalève	Lalver	Velcin	Welsing
Lamaze	Lamms	Vilmain	Wilmann
Laurent	Lorenz	Voinson	Vonson - Wessung
Maire	Meer	Woindrich	Weinrich

Au total 87 noms ont été germanisés.

Annexe 2

Liste des personnes expulsées le 16 décembre 1940

Benay Maria	4 personnes	Marchal Auguste	7 personnes
Benay Pauline	1	Marchand Isidore	2
Benay Paul	1	Marchand Joseph	6
Buser Maria	1	Michel Paul	8
Buser J.B.	8	Olry Paul	3
Claudepierre Joseph	2	Patry Joseph	4
Didierjean Cyprien	1	Pierrevelcin Henriette	1
Dumoulin Paul	3	Ravel Mathilde	3
Georges Henri	1	Schira Maria	4
Gérard	3	Stiefvater Albin	3
Vve Jeanclaude	1	Thomann Aimé	3
Jacques Marie-Louise	2	Valentin Albert	2
Kerpen Jules	2	Vaxelaire René	3
Loing Séverin	5	Wittmann Ernest	4
Marchal Auguste fils	1	Wittmann Paul	2
Miclo Maria	1	Zehringer Pierre	1
Maire J.B.	5	Zimmer Julien	4
Total		102 personnes	

21 de ces personnes sont restées dans le sud-ouest après la libération.



*Une partie des
lapoutroyens
expulsés en 1940*

Annexe 3

Familles transplantées en Allemagne

Famille Deparis Joseph

le 11.10.1943, fils réfractaire 2 personnes

Famille Balthazard Lucien

le 13.12.1943, fils réfractaire 3 personnes

Famille Pierrat Ernest

le 13.12.1943, fils réfractaire 3 personnes

Vve Valentin Joseph

le 13.12.1943, fils réfractaire 3 personnes.

Ces familles furent transplantées à Bad-Schwarzbach, Silésie, Lager III.

Annexe 4

Morts de la commune, victimes de la guerre

Soldats morts en 1939/40 (armée française)

Marcot Charles
né le 20.10.1909
cultivateur
décédé le 20.05.1940, Perthes (Ardennes)

Marcot René (frère du précédent)
né le 17.02.1911
cultivateur
décédé le 15.05.1940, Mazerny (Ardennes)

Stocker André
né le 20.08.1909
menuisier
décédé le 18.06.1940, Toulon (Var)

Masson Victor
né le 09.10.1913
cultivateur
décédé le 09.06.1940, Pauvres (Ardennes)

Morts dans les camps de concentration

Jeandon Pierre
né le 05.12.1908
employé de bureau
décédé le 31.10.1944, Dachau

Parmentier Jules
né le 18.10.1910
manoeuvre
décédé le 23.03.1944, Struthof

Victimes civiles

Bruar Germaine, née Guidat
née le 20.11.1880
épouse du Dr Bruar
décédée le 6.12.1944 Lapoutroie

Lapoutroyens tombés dans l'armée allemande

Barlier Marcel
né le 18.30.1908
charpentier
18.01.1945 jugement de décès

Baradel René
né le 03.1.1910
cultivateur
décédé le 21.10.1945, Colmar

Parmentier Marcel
né le 15.12.1910
auxiliaire SNCF
18.11.1944 jugement de décès

Batot Victor
né le 15.06.1913
ouvrier d'usine
décédé en février 1945 Königsberg

Bertoli Henri
né le 10.01.1913
peintre
décédé le 04.09.1944 Dandzewa

Blaise Adolphe
né le 09.02.1913
cultivateur
décédé le 19.11.1944, Lettonie

Woindrich Joseph
né le 25.01.1913
auxiliaire SNCF
décédé le 30.11.1944 Insterbourg (Prusse or.)

Conreaux Gustave
né le 22.11.1914
secrétaire de mairie
06.11.1943 Tschabany (Russie)

Claudepierre Albert
né le 22.09.1914
cultivateur
décédé le 13.2.1945 Tiflis (Russie)

Fritsch Aloyse
né le 18.09.1915
auxiliaire SNCF
décédé le 11.11.1944 Königsberg

Parmentier Marcel
né le 03.04.1915
peintre
décédé le 25.01.1944 Mandria (Italie)

Pierrez Joseph
né le 07.03.1915
cultivateur
06.11.1943 jugement de décès

Goulby Paul
né le 20.02.1917
cultivateur
décédé le 15.3.1944 Tambov

Bedez Victor
né le 12.03.1920
ouvrier d'usine
décédé le 21.06.1944 Stadnitz

Pierrevelcin Albert
né le 18.03.1920
cultivateur
décédé le 12.11.1944 Malling (Moselle)

Tisserand Jean
né le 19.10.1920
ouvrier d'usine
décédé le 24.10.1943 Kalinowka

Duby Paul
né le 25.3.1921
fileur
décédé le 03.02.1945 Pfortzheim

Schaffhauser Albert
né le 21.02.1922
bûcheron
décédé le 14.08.1943 Simpheropol

Didier Aloyse
né le 08.12.1923
cultivateur
décédé le 16.09.1944 Lacisi

Miclo Fernand
né le 25.11.1923
cultivateur
décédé le 04.12.1944 Heilbronn

Antoine André
né le 15.7.1924
cultivateur
décédé le 15.1.1944 Antonowka

Batot Pierre
né le 04.12.1924
cultivateur
décédé le 08.10.1944 Tambov

Bedez Emile
né le 25.01.1924
cultivateur
décédé le 25.06.1944 près d'Orscha

Maire Marius
né le 04.08.1924
cultivateur
décédé le 15.12.1945 Guniswara (Roumanie)

Schaffhauser Louis
né le 05.05.1924
cultivateur
décédé le 15.04.1945 Tambov

Patry Marius
né le 15.04.1925
cultivateur
décédé en octobre 1945 Francfort

Perrin Germain
né le 06.12.1925
cultivateur
décédé le 23.6.1944 Bushow (Ukraine)

Antoine Henri
né le 22.01.1926
cultivateur
24.10.1944 Jugement décès

Deparis Gabriel
né le 17.03.1926
ouvrier de tissage
décédé le 26.04.1945 Krauswick

Toussaint Charles
né le 29.12.1926
cultivateur
décédé le 24.11.1944 Wola-Waduska

Au total, 50 lapoutroyens sont morts ou ont disparu dans l'armée allemande.

Annexe 5

Non rentrés des différents fronts

Hugg Paul	28.05.1910	ouvrier forestier
Balthazard André	23.12.1920	cultivateur
Marchal Eugène	24.01.1923	cultivateur
Schaffhauser Aimé	05.04.1923	cultivateur
Gochringer Pierre	01.08.1924	boulangier
Pierrat Jules	17.05.1924	cultivateur
Simon Roger	22.08.1924	cultivateur
Ancel René	25.01.1925	manoeuvre
Didierjean René	13.09.1925	ouvrier agricole
Voinson Henri	29.12.1925	cultivateur
Deparis Gabriel	30.07.1926	ouvrier d'usine
Gaudel Henri	26.01.1926	ouvrier agricole
Lamaze Joseph	26.09.1926	cultivateur

Parmi les victimes figurent trois frères : Albert, Louis et Aimé Schaffhauser.

Abréviations

C.A. =	Corps d'armée
C.C. =	Combat Command (groupement de combat)
DB =	Division blindée
DCA =	Défense contre avions
DFL =	Division française libre
DIA =	Division d'infanterie algérienne
DIC =	Division d'infanterie coloniale
DIUS =	Division d'infanterie américaine
DMM =	Division marocaine de montagne
FFI =	Forces françaises de l'intérieur
GTM =	Groupement de tabors marocains
ID =	Infanterie division
PC =	Poste de commandement
RA =	Régiment d'artillerie
RIUS =	Régiment d'infanterie américain
RSAR =	Régiment de Spahis algérien de reconnaissance
RTA =	Régiment de tirailleurs algériens
RTT =	Régiment de tirailleurs tunisiens
TD =	Tank destroyer
US =	United States
VGD =	Volks grenadier division
VGR =	Volks grenadier régiment

Bibliographie

- La Bataille d'Alsace

Georges Bernage, Patrick Baumann - Ed. Heimdal

- Et Leclerc prit Strasbourg

Jacques Granier - Ed. DNA

- Des Vosges à Colmar - Le Val d'Orbey dans la tourmente

Lise Pommois - Ed. du Ried

- La Victoire sous le signe du Croissant

Cap. Moreau - Ed. Pierre Vrillon

- Journal historique de l'Alsace tome 6

- L'Alsace, une histoire

Ed. Oberlin

- L'Alsace, terre d'histoire

Lucien Sittler - Ed. Alsatia

- La Liberté de l'Est

- Les Dernières Nouvelles d'Alsace

- Archives Municipales Lapoutroie

Bulletin édité à l'occasion du 50^e anniversaire de la libération de Lapoutroie-Hachimette.

Directeur de la publication : M. Hubert Haenel - Sénateur-maire - **Directeur de la rédaction :** Jean-Marie Muller - **Conception, réalisation :** FORMACOM - Strasbourg - Tél. 88 67 46 77

Nous remercions pour leurs témoignages :

Mesdames : Irène Muller, Jole, Clémentine Coret, Jacqueline Bertrand, Didierjean, André Bedez, Demangeat, Rémy, Pierre, Bole, Rémy Marguerite. Melles : Cécile et Jeannette Valentin.

Messieurs : Paul Wittmann, Jacques Henry, Jean Mathieu, Henri Hobel, André Valentin, Jacques Gaudel, Jeannot Bedez, Fernand Marco, Marcel Ferrebeuf, Jean Demangeat, Henri Rémy, Henri Ancel, Paul Petitdemange, Maurice Voinson, André Bertrand, Charles Pierré, Jean Prud'homme, Henri Muller, Robert Haemmerle.

Ainsi que : Mrs Jean-Marie Simon, Gérard Terny, Michel Romanens, Raymond Maire, Jean-Paul Bannwarth, Robert Geissler, Michel Mathieu.

1196. - LAPOUTROIE. - L'Église

